

CLAUDE HAUSER

慶祝蔣總統統緒

Fair. suisse, 8VP

航空
PAR AVION

CHERRY POINT
OCT 6
4 PM
1953
V. C.



日一卅月十年五十四國民華中
行發局總政郵部通交

im Französischen Seminar
Eidgenössische Technische
Hochschule
Zürich. Switzerland.


Internationale
Umu
HABIT

chapel
North

Fair. suisse, 8VP

LA CHINE EN PARTAGE

DING ZUOSHAO – AUGUSTE VIATTE:
UNE AMITIÉ INTELLECTUELLE AU XX^e SIÈCLE


EDITIONS
ALPHIL
PRESSES
UNIVERSITAIRES
SUISSES

im Französischen Seminar
Eidgenössische Technische
Hochschule
Zürich. Switzerland.

Internationale
Umu
HABIT

Switzerland.

LA CHINE EN PARTAGE

DING ZUOSHAO – AUGUSTE VIATTE :
UNE AMITIÉ INTELLECTUELLE AU XX^e SIÈCLE

CLAUDE HAUSER

LA CHINE EN PARTAGE

DING ZUOSHAO – AUGUSTE VIATTE :
UNE AMITIÉ INTELLECTUELLE AU XX^e SIÈCLE

ÉDITIONS ALPHIL-PRESSES UNIVERSITAIRES SUISSES

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2018
Case postale 5
2002 Neuchâtel 2
Suisse

www.aphil.ch

Alphil Diffusion
commande@aphil.ch

ISBN Papier : 978-2-88930-164-5
ISBN PDF : 978-2-88930-193-5
ISBN EPUB : 978-2-88930-194-2

DOI: 10.33055/ALPHIL.03084

Publié avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Ce livre a été publié avec le soutien de la République et Canton du Jura.



Les Éditions Alphil bénéficient d'un soutien structurel de l'Office fédéral de la culture pour les années 2016-2020.

Illustration de couverture: Enveloppe postale adressée à Auguste Viatte par Ding Zuoshao le 6 octobre 1958. Le dessin sur l'enveloppe commémore l'«Expédition du Nord et la réunification» menée entre 1926 et 1928 contre les seigneurs de la guerre par le Guomindang de Jiang Jieshi (Chiang Kai-Shek), à qui est offerte l'enveloppe à l'occasion de son anniversaire. *ARCJ 118 J 217*.

Ce livre est sous licence :



Ce texte est sous licence Creative Commons: elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

Responsable d'édition : Sandra Lena

Remerciements

Ce livre est le fruit d'une longue recherche menée dans différents centres d'archives et bibliothèques en Suisse, en Chine et à Taiwan. Je tiens à remercier vivement les responsables des fonds visités pour leur disponibilité et leur aide précieuse: en premier lieu aux Archives de la République et Canton du Jura à Porrentruy où est déposé le Fonds Auguste Viatte (François Noirjean et Antoine Glaenzer), ainsi qu'à la Bibliothèque cantonale jurassienne (Géraldine Rérat-Oeuvray); mes remerciements s'adressent également au directeur de l'antenne de Taipei du Centre d'études français sur la Chine contemporaine, Stéphane Corcuff, et à son collaborateur Su Wei-jeune, pour leur accueil chaleureux et leurs précieux conseils. Au cours d'un séjour de recherche à la Hong Kong University (automne 2015), j'ai été accueilli et orienté de manière très bienveillante par la professeure Priscilla Roberts, et eu la chance de pouvoir suivre quelques conférences et séminaires proposés par les professeurs Odd Arne Westad (prof. invité), Frank Dikötter et Ji Li, améliorant ainsi mes connaissances de l'historiographie et des sources historiques concernant la Chine et l'Asie.

Ne maîtrisant pas le mandarin, l'accès à certains documents écrits de la main de Ding Zuoshao m'était impossible. Pour pallier ce manque, j'ai pu compter sur l'aide et les compétences de plusieurs amis et chercheurs qui ont traduit de précieux documents rédigés en langue chinoise: un grand merci à Bao Zhong, Yang Jiaqing, Wu Huiyi, Jean Yang et James Barras.

La mise au point de la version finale de cet ouvrage a pu se faire en comptant sur l'appui et les conseils avisés de plusieurs collègues et amis auxquels va toute ma gratitude: merci à Hugues Tertrais, Laurent Tissot et Francesco Moine pour leur relecture attentive et leurs remarques pertinentes. L'iconographie qui enrichit les pages de cet ouvrage doit beaucoup aux enfants d'Auguste Viatte, qui ont mis à disposition une série de clichés inédits complétant heureusement les quelques photographies contenues dans le Fonds Auguste Viatte à Porrentruy. Mes vifs remerciements à Bernadette, Jean-Claude et Germain Viatte, pour leur soutien toujours amical et leur constant esprit d'ouverture.

En fin de compte, la confection de ce livre a représenté bien plus qu'une simple recherche historique. Cette *Chine en partage* a constitué pour moi et à plusieurs égards une découverte: elle a provoqué des rencontres parfois inattendues et conduit à des expériences fortes vécues en famille. Des quelques essais héroïques de transcription du manuscrit de *L'armée perdue* aux randonnées sur le terrain, dans les montagnes du Yunnan, en passant par de (trop) longues discussions autour de la table familiale, j'ai eu beaucoup de plaisir à partager cette petite aventure avec Gilles, Félicien, Zacharie, Perrine, et bien sûr Sylvie. C'est avec eux que j'aimerais surtout me réjouir d'avoir achevé cet ouvrage qui leur est dédié.

Introduction

La genèse de ce livre est liée à la découverte d'un manuscrit inédit. Rédigé en langue française par le juriste chinois Ding Zuoshao¹, ce récit autobiographique assimilable à des mémoires évoque l'engagement d'un intellectuel nationaliste proche du Guomindang dans les mouvements de guérillas anticommunistes qui ont lutté contre l'Armée populaire de libération de 1949 à 1955 dans le Sud-Ouest de la Chine. Intitulé «L'armée perdue», ce document composé d'une centaine de feuillets dactylographiés avec soin a été conservé dans les papiers personnels du professeur de littérature française Auguste Viatte, déposés aux Archives de la République et Canton du Jura, à Porrentruy (Suisse). Témoignage personnel d'un résistant anticommuniste influent à la mise en place de la République populaire de Chine proclamée le 1^{er} octobre 1949, ce manuscrit et les dossiers de correspondance qui le complètent documentent également de manière plus globale l'évolution des relations entre la Chine populaire, Taïwan, la Birmanie, la France et les États-Unis durant la guerre froide. Il touche enfin à l'histoire des réseaux et des transferts intellectuels dans le cadre francophone, puisque

¹ Le nom de Ding Zuoshao est orthographié Ting Tso-Chao dans les archives d'Auguste Viatte, ainsi que sur la page de titre de sa thèse publiée à Paris en 1931. Nous avons cependant opté pour cette transcription plus contemporaine de son nom chinois : Ding Zuoshao.

le manuscrit de Ding Zuoshao a été transmis durant les années 1950, par voie de correspondance, à son ami Auguste Viatte. Celui-ci l'a retravaillé sur le plan linguistique en vue d'une publication intégrale jamais réalisée, mais dont l'histoire mérite d'être relatée dans les pages qui vont suivre².

Initialement, l'idée était en effet de publier le manuscrit inédit de Ding Zuoshao, sous la forme d'une édition critique. Durant les recherches menées à propos de ce document exceptionnel, il est apparu que si celui-ci n'avait finalement jamais trouvé d'éditeur – malgré les efforts réitérés d'Auguste Viatte –, il avait néanmoins été largement utilisé dans une publication mi-historique, mi-romancée parue aux Éditions du Seuil sous la plume de la journaliste Catherine Lamour : *Enquête sur une armée secrète*³. Dès lors, plutôt que de simplement publier une nouvelle version fidèle au document d'origine, il a semblé plus intéressant d'étudier la rédaction de ces « mémoires » dans la perspective d'une histoire des échanges culturels initiés et développés entre ses corédacteurs, Ding et son ami Viatte. Au gré des centaines de lettres ainsi échangées par les deux correspondants, situés pour l'un en Orient (Chine, Birmanie, Thaïlande et Taïwan), pour l'autre en Occident (Québec, France et Suisse), c'est l'histoire d'une relation intellectuelle de plus de soixante-dix ans qui se divulgue ainsi aux lectrices et lecteurs d'aujourd'hui.

D'ABORD L'HISTOIRE D'UNE AMITIÉ

En contact depuis leurs études à Paris au tournant des années 1920-1930, Ding Zuoshao et Auguste Viatte ont entretenu une amitié intellectuelle faite d'échanges et de collaborations tout au long

² Intéressé par le domaine de l'histoire des intellectuels et des relations culturelles internationales au xx^e siècle, j'ai eu depuis 2008 l'occasion d'approfondir mes connaissances dans le domaine de l'histoire chinoise contemporaine et des relations sino-européennes, au travers d'une participation régulière à l'Université d'automne de Shanghai. C'est dans ce cadre que j'ai présenté, au cours d'une session consacrée au thème de « La République » en septembre 2011, une contribution intitulée « Une rencontre sino-européenne au temps des républiques en crise : Ding Zuoshao et Auguste Viatte (1928-1949) », prélude au présent ouvrage.

³ LAMOUR Catherine, *Enquête sur une armée secrète*, Paris : Seuil, 1975.

de l'entre-deux-guerres. Après le retour en Chine de Ding Zuoshao au cours de l'année 1931, l'éclatement du conflit sino-japonais à l'été 1937 ouvre une nouvelle phase de cette relation qui va être interrompue temporairement par la guerre. En 1940, replié à Chongking avec les dirigeants du Guomindang, Ding Zuoshao s'est en effet rallié à l'action du général Jiang Jieshi⁴ menée contre le Japon. Par la suite, son anticommunisme idéologique va se concrétiser politiquement et militairement dans une résistance active à la révolution maoïste en cours. Au tournant décisif de l'année 1948-1949, alors qu'il exerce des fonctions politiques à la Chambre des députés de Tianjin⁵, Ding doit quitter Pékin lorsque la ville tombe en mains communistes. Il cherche un refuge dans sa province natale du Henan, au nord du pays, mais l'arrivée des troupes de l'Armée populaire de libération le font repartir pour Shanghai. C'est de là qu'il s'embarque début mai 1949 pour Formose (l'île de Taïwan), comme des milliers d'autres ressortissants chinois suivant leur leader Jiang Jieshi. Il ne va y séjourner que quatre mois, s'activant dans la presse insulaire pour motiver la résistance au régime communiste. C'est ensuite dans un avion spécial des forces aériennes nationalistes que Ding reprend pied en Chine continentale, aux environs de Chengdu dans la province du Sichuan, puis se déplace en direction du sud, vers le Yunnan voisin. Là, il tente d'y poursuivre une résistance anticommuniste au service du général Li Mi, qui lutte à la tête des dernières troupes nationalistes actives dans la guérilla contre le nouveau régime. La retraite aventureuse qui s'ensuit amènera Ding aux frontières de la Birmanie, puis en Thaïlande, d'où il poursuivra son combat idéologique jusqu'au milieu des années 1950, avant de revenir à Taïwan, plutôt amer et isolé.

Interrompue en 1940, la relation épistolaire entre les deux amis ne se rétablit qu'en 1952. Peu de temps après, Ding Zuoshao entame la rédaction de ses mémoires intitulées «L'armée perdue». Il y est encouragé par son ami Viatte qui va mettre en forme ce récit écrit en français. À travers ses souvenirs et une reconstruction de l'Histoire

⁴ Très courante actuellement, cette forme de transcription pékinoise a été adoptée pour le nom de l'homme d'État chinois parfois également orthographié «Chiang Kai-Shek» ou «Tchang Kai-chek».

⁵ Ville côtière située à l'est de Pékin, connue sous le nom de «Tientsin» entre les deux guerres.

récente favorable à sa propre mémoire, Ding contribue ainsi à donner un certain écho aux idéaux déçus de son ami européen, qui espérait voir l'Asie et les pays occidentaux se rapprocher après-guerre autour de valeurs démocratiques, républicaines et spirituelles. Résidant au Canada français durant le second conflit mondial, Auguste Viatte y est reconnu comme un commentateur avisé des questions politiques asiatiques. Dans son livre *L'Extrême-Orient et nous*, paru à Montréal en 1942, il défend ainsi la nécessité d'une résistance au totalitarisme et la destruction des «*idolâtries qui restaurent la sauvagerie primitive*». Le professeur et essayiste en appelle pour l'avenir de la Chine, de l'Asie et du monde à une renaissance des valeurs chrétiennes qui puisse selon ses termes «*faire se rencontrer l'Orient et l'Occident dans la défense de leur bien commun*». La réalité politique et sociale apparaît bien loin de ses aspirations au milieu des années 1950, lorsque se renoue le fil épistolaire entre les deux amis, et que s'installe pour longtemps une guerre froide dont les terribles retombées conflictuelles vont se multiplier en Asie. Les contacts entre Ding Zuoshao et Auguste Viatte se poursuivront jusqu'à la fin des années 1980. Amicaux et personnels, leurs échanges vont aussi largement concerner les événements politiques internationaux qu'ils aiment à commenter. Leur correspondance deviendra plus répétitive et laconique au cours de la dernière décennie de la vie de l'intellectuel nationaliste chinois, qui décède à Taïwan en 1990, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

DEUX TRAJECTOIRES CROISÉES AUTOUR D'UNE PASSION DE LA CHINE PARTAGÉE

L'objectif premier de cet ouvrage, qui se veut un récit historique construit à partir de sources de première main – correspondances, mémoires et articles de presse et de revues –, est de retracer l'histoire d'une amitié intellectuelle entre deux hommes de culture. L'un est chinois, s'est formé au droit en France avant de retourner dans son pays d'origine pour s'engager sur le terrain politico-militaire, avant de terminer sa carrière comme responsable d'une faculté de droit à Taïwan. L'autre est suisse, acquiert la nationalité française au cours des années 1930, et obtient un doctorat d'État en littérature française de l'Université Paris-Sorbonne

après une première thèse réalisée à l'Université de Fribourg. Il enseigne à l'Université Laval de Québec de 1933 à 1949, puis est nommé professeur de littérature à l'École polytechnique fédérale de Zurich dès 1952, après un court intermède passé à l'Université de Nancy. Si l'évocation de ces deux trajectoires croisées oriente ce récit vers une micro-histoire sociale des intellectuels, celui-ci se veut aussi l'histoire de deux représentations de la Chine, construites au travers d'une correspondance nourrie et entretenue sur la longue durée.

Émergeant d'un échange de points de vue particuliers, les images de la Chine qui ressortent de la circulation culturelle ainsi établie dessinent une représentation plus globale des contacts sino-européens au long du xx^e siècle. Globale et également plurielle, puisque cette Chine se trouve elle-même partagée entre deux camps idéologiques qui s'affrontent durant une guerre civile prolongée, bien au-delà de l'avènement de la République populaire. Les questions qui en découlent sont multiples. Tout d'abord, en quoi l'amitié – et les échanges intellectuels – entre les deux protagonistes principaux de ce récit a-t-elle pu influencer leur vision et leur compréhension des sociétés européenne et chinoise durant la période concernée ? Ensuite, que partagent surtout Ding et Viatte dans leurs échanges de lettres ? S'agit-il d'une correspondance d'abord amicale, surtout intellectuelle, ayant valeur de « laboratoire » ou organisée en réseaux ? En fonction de quoi évolue leur vision de l'Europe, de la Chine et de Taïwan durant ce demi-siècle d'échanges ? Comment interprètent-ils les événements révolutionnaires qui ont touché la Chine de la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'au tournant des années 1960-1970, vécus soit en observateurs, soit en intellectuels engagés ? Que nous apprend cette correspondance de la société et de la culture taïwanaises des années de plomb, sous le régime autoritaire de Jiang Jieshi, dans lesquelles se fond et évolue Ding Zuoshao ? Enfin, dans le contexte culturel verrouillé de la guerre froide, quelle signification donner à la forte volonté de Ding Zuoshao de faire mémoire de ses actions jugées sinon héroïques, du moins exceptionnelles par son ami qui le pousse à l'écriture ? Autant de questions qui guideront cette histoire de l'amitié entretenue par les deux correspondants. Pour l'un comme pour l'autre, la Chine, sa culture et son histoire si mouvementée tout au long du xx^e siècle représentent bien une passion partagée.

Chapitre 1.

Paris-Shanghai, allers-retours : une amitié au carrefour (1928-1930)

En Chine comme en Europe, le modèle d'organisation étatique républicain qui semblait pouvoir s'imposer avec la chute des empires au tournant de la Première Guerre mondiale est fortement mis en cause par la crise politique et socio-économique qui touche l'ensemble du monde dès la fin des années 1920. Sensibles à cette évolution, des intellectuels s'interrogent sur l'avenir des institutions et des sociétés ainsi mises en contact et en tension par ce climat de « crise de civilisation ». Né en 1902, Ding Zuoshao est issu d'une famille de lettrés de la province du Henan, région de plaine située au centre-est de la Chine. Il entre en contact avec la culture européenne dès la période de ses études de droit à l'Université Aurore de Shanghai, fondée par les jésuites. Il y traduit notamment en chinois un ouvrage du Père Yves de la Brière, qui paraît en juillet 1927 aux Éditions Commercial Press de Shanghai sous le titre *Les grands impérialismes contemporains*. Ce travail de traducteur et de passeur démontre l'intérêt du jeune juriste chinois pour les questions internationales, le Père de la Brière étant un jésuite reconnu, très actif dans les mouvements catholiques de construction de la paix entre les deux guerres. En 1928, Ding Zuoshao part pour Paris afin d'y préparer une thèse de doctorat en Sorbonne. Deux ans plus tard, il va y rencontrer un intellectuel d'origine suisse, l'homme de lettres Auguste Viatte, né en

1901 à Porrentruy, dans le Jura. Inscrit en doctorat à la Sorbonne depuis 1922, celui-ci a décroché en 1928 une seconde thèse en littérature et s'apprête à partir pour un voyage autour du monde dont l'Extrême-Orient représente une étape déterminante et très attendue. Fort d'une expérience d'enseignement aux États-Unis où il est engagé comme professeur de littérature française au très huppé Hunter College de New York, Viatte nourrit de grandes ambitions et s' imagine une destinée académique dans la France qu'il chérit, après avoir élargi ses horizons. Pour ce grand amateur de voyages et de découvertes, l'Asie comporte en effet un intérêt à la fois spirituel et politico-culturel. Il y est attiré par une civilisation millénaire qui le fascine et brûle de connaître de l'intérieur la Chine et le Japon, dont il a côtoyé quelques ressortissants dans la métropole new-yorkaise :

« J'ai rencontré ici pas mal de Chinois et de Japonais, [...] et il m'a paru qu'à côté d'eux c'est nous les barbares. Je comprends et j'approuve dans une grande mesure leur insurrection contre l'euro-péanisme. Je crains que nous n'ayons beaucoup à nous reprocher, nous qui, au lieu de les christianiser, n'avons su que les matérialiser, et les faire servir à nos intérêts; et je me demande si par un juste retour des choses, ils ne vont pas devenir le centre d'une nouvelle civilisation tandis que la nôtre décroît. »⁶

Pour le jeune Viatte, très inquiet d'une « crise de la civilisation française » et d'un déclin de l'Europe perçu par nombre d'intellectuels chrétiens au cours des années 1920, la perspective de tisser des liens avec les cultures orientales représente une manière d'échapper à l'emprise croissante d'un capitalisme anglo-saxon matérialiste qu'il abhorre presque autant que le monde germanique. Tout en considérant qu'une alliance des pays latins européens, rapprochés par le projet fasciste italien, pourrait servir de contrepoids intéressant à une influence « germaine et anglo-saxonne » qu'il redoute⁷, Viatte veut regarder plus loin en direction de l'Asie :

« Qu'est-ce qui sortira de l'Orient ? La guerre russo-japonaise, la révolution bolchéviste, la guerre actuelle de Chine: trois étapes de son affranchissement; tant pis pour l'Europe, mais on peut se demander si ce

⁶ SCHALLER Zélie, *La correspondance d'Auguste Viatte avec ses parents (1918-1927)*, p. 107 (Lettre d'Auguste Viatte, 4.5.1927).

⁷ Sur la fascination qu'éprouve Viatte pour le fascisme mussolinien au milieu des années 1920, voir le mémoire de licence de Zélie Schaller déjà cité, p. 103-105.

n'est pas tant mieux pour le monde ? Voilà pourquoi je brûle du désir de m'en rendre compte, et j'ai le sentiment très net que je ne serai pas en pleine possession de moi-même au point de vue intellectuel avant de l'avoir vu.»⁸

MAGIE DE LA CHINE ET DU VOYAGE...

Fasciné comme quelques écrivains européens par les cultures asiatiques, attiré par l'Orient alors que d'autres, à l'exemple du nationaliste Henri Massis, se referment sur une « Défense de l'Occident », Auguste Viatte découvre une Chine en mutation lors de son voyage autour du monde en 1928-1929. Jeune docteur en littérature de l'Université de Fribourg et de la Sorbonne, issu d'un milieu bourgeois tout en étant marqué par un catholicisme social ouvert dans la mouvance du Sillon de Marc Sangnier, Viatte participe de la renaissance intellectuelle du catholicisme francophone au cours des années 1920. Influencé par le thomisme de Maritain sans en être un parfait disciple, attiré par la pensée de Maurice Barrès mais hostile au maurrassisme de l'Action française, il assure dès 1923 le secrétariat de rédaction de la *Revue des Jeunes*. À partir de 1932, il collabore à la revue *La Vie intellectuelle*, située dans la mouvance dominicaine, et s'engage dans le mouvement des Équipes sociales lancé par Robert Garric au sein des quartiers parisiens défavorisés. Comme d'autres intellectuels catholiques français de sa génération, Viatte possède une nature mystico-romantique qui le conduit à affirmer la primauté du spirituel sur le politique. Cette exigence de spiritualité explique en partie son goût pour la civilisation chinoise, qui attire d'autres mystiques français comme Teilhard de Chardin à la même époque⁹.

Viatte place son journal de voyage, rédigé en 1928-1929, dans la ligne des récits littéraires et ethnographiques tel celui de Roland Dorgelès, écrivain français qui en 1925 relate sa découverte de l'Indochine dans son livre *Sur la route mandarine*, d'abord publié en feuilleton dans le

⁸ SCHALLER Zélie, *La correspondance d'Auguste Viatte...*, p. 107 (Lettre d'Auguste Viatte, 28.4.1927).

⁹ MOREL Pierre, « Deux mondes qui ne peuvent plus s'ignorer... », in *Les Écrivains français du XX^e siècle et la Chine*, Arras : Artois Presses Université, 2001, p. 19.

journal *L'Illustration*¹⁰. Comme d'autres hommes de lettres de l'époque, le jeune docteur de la Sorbonne est ainsi tenté par le genre du reportage-enquête, qui abonde dans les colonnes de la grande presse d'information. Ses attentes sont fortes lorsqu'il aborde les côtes chinoises à bord du paquebot *Bourbon* en novembre 1928, après avoir quitté Hanoï :

« *La Chine mère, la Chine, dont l'ombre se profile de plus en plus distincte, dont le nom sonne à mes oreilles comme un refrain. Maintenant je vais l'aborder. Et j'ai bien fait de visiter ces pays où elle s'épanche. Sa décomposition politique ne m'abusera pas; je sais la vie puissante qu'elle dissimule. À peine l'effleurerai-je pourtant, la vieille terre, à peine y jetterai-je un coup d'œil: assez pour en garder la nostalgie indicible, pour souhaiter qu'elle renaisse une et libre et fidèle à sa mission.* »¹¹

Comme pour d'autres écrivains français du premier tiers du xx^e siècle (Paul Claudel, Victor Segalen, Saint-John Perse, etc.), fascinés par la Chine qui représente bien plus qu'une colonie, un « monde en soi »¹², la découverte de celle-ci va représenter pour Viatte une forme de révélation personnelle, de « choc initiatique » au contact d'une culture ancrée dans une longue histoire. Animé par l'envie d'ainsi « se bercer de la différence des êtres » et d'élargir sa connaissance des cultures européenne, américaine et chinoise¹³, Viatte s'y plonge sans retenue, avec une volonté affirmée de rencontrer les Chinois au plus près de leur quotidien, dégagé de tout regard condescendant. Il apparaît surtout animé par un désir, celui de voir se développer les contacts intellectuels entre Orient et Occident : « *Quand je pense qu'un lettré du Sze Tchouan peut être extrêmement fin et tout ignorer de l'Europe comme les nôtres ignorent tout de la Chine... Autre monde d'une immensité enivrante!* »¹⁴

Après une première escale à Hong Kong, il découvre Canton qu'il parcourt les « jumelles en bandoulière, avec un Kodak et le pyjama roulé sous

¹⁰ Archives de la République et Canton du Jura (ARCJ), 118 J 212: « Esquisse des révolutions chinoises », Pages introductives du manuscrit, probablement 1929.

¹¹ ARCJ, 118 J 212: « Esquisse des révolutions chinoises », p. 80.

¹² À ce sujet, voir notamment le chapitre 8 du livre de SPENCE Jonathan D., *La Chine imaginaire*, Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 161-177.

¹³ ARCJ, 118 J 29, Journal de voyage en Orient, 26.11.1928.

¹⁴ ARCJ, 118 J 29, Journal de voyage en Orient, 28.11.1928.

le bras»¹⁵. Toujours soucieux de rencontrer les « indigènes » dans leur cadre de vie, il veut se distinguer des « voyageurs qui n'osent se risquer hors des hôtels européens [...], voient tout par les lunettes de leur entourage, et se condamnent aux préjugés ». Viatte préfère « vivre parmi les indigènes, c'est tellement plus agréable et plus sûr »¹⁶ ! À Canton, il apprécie la ville dont il juge les habitants probes, honnêtes et raffinés. Il veut y voir l'image d'une Chine en pleine modernisation, qui s'est « si vite amalgamée notre civilisation », loin des clichés négatifs habituels qui mettent l'accent sur un brigandage omniprésent et un climat encore révolutionnaire. Dans le même esprit, à l'issue de son séjour de quelques jours à Hong Kong, durant lequel il déplore la ségrégation coloniale que les Anglais imposent aux populations chinoises, il note que contrairement aux jugements de Lucien Romier dans son ouvrage *Nation et civilisation* (1926), le Chinois ne peut être considéré comme un « fantôme des siècles morts », mais que « vraiment, l'Europe paraît un peu morte à côté de ce pays-ci »¹⁷. Optimiste jusqu'à l'idéalisme¹⁸, Viatte est ainsi frappé par la capacité de la province du Guangdong à se relever rapidement des désastres dus à la guerre civile, et veut y voir la force d'une région et de sa capitale d'où « montèrent, en 1911, les premiers cris d'indépendance ». Et le jeune voyageur de s'interroger au départ de Canton : « L'avenir fermente dans ce laboratoire ; parfois des explosifs détonent, des gaz opaques s'exhalent : que restera-t-il au fond du creuset ? »¹⁹

Début décembre, il arrive à Shanghai, qu'il découvre avec surprise :

« Où sommes-nous ? Dans quelle partie du monde ? Des tours ultra-modernes grimacent comme des crics ; ailleurs de lourdes bannières pendent mais elles frappent moins que les gratte-ciel verticaux et maussades. D'interminables avenues s'étirent entre des espaces vides : on dirait Chicago. »²⁰

¹⁵ ARCJ, 118 J 29, Journal de voyage en Orient, 28.11.1928.

¹⁶ ARCJ, 118 J 29, Journal de voyage en Orient, 28.11.1928.

¹⁷ ARCJ, 118 J 29, Journal de voyage en Orient, 2.12.1928.

¹⁸ La société chinoise des années 1920 est marquée par un essor du banditisme rural et militaire, « chevaleresque », révélateur de l'instabilité sociale qui imprègne l'époque des « seigneurs de la guerre » (ROUX Alain, *La Chine contemporaine*, p. 43-44). Viatte devra reconnaître la réalité de ces faits sociaux par plusieurs témoignages qu'il récolte au fil de son voyage, à Shanghai notamment.

¹⁹ ARCJ 118 J 121, Manuscrit « Esquisse des révolutions chinoises », chapitre 3 « Aventures de Chine », p. 81-107.

²⁰ ARCJ, 118 J 29, Journal de voyage en Orient, 5.12.1928.

Pour lui, Shanghai représente une « *ville européenne, américaine, tout ce qu'on voudra sauf chinoise* »²¹. Son attention se porte évidemment sur le système des concessions qui divise la ville en zones d'influence, et dont il interroge de manière assez critique l'opportunité :

*« Problème délicat que celui des "concessions". Les Chinois s'irritent de leur existence, je le comprends: on leur a soustrait une partie de leurs plus grandes villes et on les a confiées à des juridictions étrangères. Ils doivent se sentir aussi humiliés que nous si les Américains administraient Le Havre ou Bordeaux. Mais quelle autre garantie de sécurité vraiment efficace a-t-on trouvée ? Ces concessions n'offrent-elles pas, aux Jaunes même, un lieu d'asile telles nos églises au Moyen-Âge ? Lorsque les sudistes prirent Shanghai, il fallut qu'un détachement français vînt s'établir à Zi-Ka-Wei pour empêcher qu'on ne pillât cette Université; l'école des sœurs, un peu plus loin, fut saccagée de fond en comble. »*²²

Outre la concession française et la ville chinoise qu'il visite avec curiosité, l'intellectuel catholique qu'est Viatte rencontre des missionnaires jésuites à l'Université Aurore et à la Bibliothèque Zi-Ka-Wei. Il ne veut pas les suivre dans leurs jugements pessimistes sur l'avenir de la jeunesse universitaire chinoise, « *corrompue intellectuellement, qui s'occidentalise par l'athéisme, comme en Turquie* »²³. Selon Viatte, ces jugements démontrent le pessimisme exagéré des jésuites pour qui « *l'émancipation des nations païennes porterait obstacle à la diffusion du christianisme* ». Mêmes inquiétudes vis-à-vis des « affreux révolutionnaires » que sont les jeunes étudiants chinois chez le très conservateur et royaliste Père Joseph de la Servière, qui fait visiter à Viatte la Bibliothèque Zi-Ka-Wei une dizaine d'années après y avoir accueilli Victor Segalen²⁴. Auguste Viatte relève de son côté que les jeunes Européens sont eux aussi, consciemment ou non, attirés par

²¹ ARCJ, 118 J 29, Journal de voyage en Orient, 5.12.1928.

²² ARCJ 118 J 121, Manuscrit « Esquisse des révolutions chinoises », chapitre 3 « Aventures de Chine », p. 81-107.

²³ ARCJ, 118 J 29, Journal de voyage en Orient, 5.12.1928.

²⁴ Souvenirs de Teilhard de Chardin: de la Servière accueille Segalen en avril 1917. http://ancien.teilhard.org/panier/P/site/LIVRES/Marty.Pierre_TEILHARD_revisite.3Mo.pdf?PHPSESSID=53a5f971f661109125088c7e1a406c0b

Rousseau, et « *pris entre le socialisme et le nationalisme* » : ce n'est donc pas un problème chinois mais une question universelle...²⁵

De retour à Paris, à la fois inquiet et confiant sur l'avenir de la Chine, le jeune globe-trotter veut croire à l'abolition des traités inégaux et estime que cet immense pays a les capacités de résoudre les grandes questions politiques qui se posent à lui à présent. D'un point de vue plus personnel, Viatte revient très touché par sa découverte d'une Chine jusqu'alors simplement rêvée. Il conclut ainsi ses analyses destinées à la publication : « *Magie de la Chine, au revoir; je ne puis me résoudre à te quitter sans espoir de retour: tu es le seul pays hors d'Europe à m'avoir donné l'impression de quelque chose qui nous manque.* » Et de manière prophétique, son journal de voyage révèle une soif d'ouverture au monde inhabituelle pour son époque :

*« Ne perdons pas les avantages que nous tenons d'horizons élargis, ne consentons pas à nous restreindre. Alternons Europe, Amérique, Chine: les trois civilisations différentes et complémentaires; voilà l'idéal. Se bercer de la différence des êtres. »*²⁶

RENCONTRE À PARIS, SOUS LE SIGNE DES AMITIÉS FRANCO-CHINOISES

Viatte est ainsi prédisposé aux affinités chinoises électives. De retour à Paris après son voyage autour du monde, en 1929, il fréquente l'Association amicale franco-chinoise fondée en 1906, et c'est en pratiquant cette sociabilité intellectuelle qu'il va faire la connaissance de Ding Zuoshao. Viatte souhaite en effet poursuivre son apprentissage de la langue chinoise et s'est inscrit dans ce but à l'Association. Le contact entre les deux jeunes intellectuels va se faire par l'intermédiaire de deux piliers de celle-ci, le sinologue Arnold Vissières, directeur de l'École des langues orientales de Paris, et le consul Eugène Bradier, fondateur du Comité franco-chinois qui vient en aide dès 1921 aux nombreux étudiants-ouvriers chinois sans ressources présents à Paris.

²⁵ ARCJ, 118 J 29, Journal de voyage en Orient, 7.12.1928.

²⁶ ARCJ, 118 J 29, Journal de voyage en Orient, 26.11.1928.

Francophiles, poussés vers la France par un idéal républicain mûri au cours des événements du 4 mai 1919²⁷, ces jeunes pétris d'un idéal de « travail-études » sont orientés par la génération d'intellectuels chinois précédente qui, au début du siècle, s'est nourrie en France de l'esprit des Lumières et de la pensée anarchiste. Ding Zuoshao, qui arrive à Paris en 1928 pour y réaliser une thèse en droit après ses études à l'Université jésuite Aurore de Shanghai où il a appris le français, ne fait pas partie de cette célèbre génération d'étudiants-ouvriers, mais bénéficie à son arrivée de la sociabilité franco-chinoise qui en résulte. Originaire d'une famille de la bourgeoisie aisée issue de la province du Henan, dans le comté de Xiayi, le jeune Ding fait partie de l'élite chinoise qui s'est ouverte aux idées démocratiques et progressistes au cours des années 1920. Original, son parcours ne s'inscrit ni dans celui d'une bourgeoisie côtière qui se formera à la même période dans les universités anglo-saxonnes, et grossira les rangs du Guomindang à son retour, ni dans le courant franco-chinois plus continental qui alimentera les cadres communistes, à l'exemple célèbre de Zhou Enlai et Deng Xiaoping²⁸.

Collaborateur actif depuis Paris à un journal et à une revue édités à Nankin, dont l'autonomie est remise en cause par le gouvernement nationaliste de Jiang Jieshi en place depuis 1927²⁹, Ding Zuoshao recherche à la fin de 1929 des espaces de liberté et de collaboration intellectuelle en approchant Auguste Viatte, dont il a appris qu'il

²⁷ Ce mouvement a rassemblé à Pékin près de 3 000 étudiants qui protestent contre l'emprise japonaise croissante sur la Chine et en particulier l'attribution au Japon, suite au Traité de Versailles, des concessions de la province du Shandong, jusqu'alors propriété de l'Allemagne. Progressistes, nourris d'idées nouvelles, les participants au « Mouvement du 4 mai 1919 » représentent l'émergence d'une conscience patriotique chinoise au sein des milieux intellectuels.

²⁸ À ce propos, voir les travaux de Marie-Claire Bergère sur le mouvement « travail-études » et sa préface au catalogue du fonds d'archives « Étudiants-ouvriers chinois en France 1920-1940 » déposé aux Archives nationales à Paris: http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/camt/fr/egf/donnees_efg/47_AS/47_AS_INV.pdf

²⁹ C'est ce que Ding explique à son ami Viatte dans une correspondance. Il peut s'agir de la revue 黄埔月刊 (« Whampoa Monthly »), éditée par l'Académie militaire de Huangpu, institut de formation militaire contrôlé par le Guomindang à la fin des années 1920. Ding y publie notamment un article rendant compte d'une conférence de la Société des Nations au début de 1930.

souhaitait ouvrir une rubrique sur l'Extrême-Orient dans la *Revue des Jeunes*. Leur rencontre se situe donc dans ce contexte politico-intellectuel et associatif particulier, et se concrétise au tournant de l'année 1929-1930, pour déboucher sur un fructueux échange intellectuel. Les deux futurs amis se voient pour la première fois le 10 janvier 1930 au café *Harcourt*, place de la Sorbonne. Ce premier contact est suivi de nombreuses autres rencontres, et une collaboration réciproque va en résulter : Viatte accepte en effet de mettre en forme la rédaction française de la thèse de Ding Zuoshao, consacrée à « La douane chinoise », en échange de cours réguliers de mandarin.

Probablement discuté avec ses deux directeurs de thèse, les professeurs Louis Le Fur et Albert de Lapradelle, spécialistes de droit international public³⁰, le choix de ce sujet pointu par le jeune Ding Zuoshao est évidemment lié à l'actualité des échanges commerciaux et économiques entre la Chine et l'Occident au tournant des années 1930. À la suite des traités inégaux du XIX^e siècle, la Chine impériale a été obligée de plafonner ses droits de douane à un maximum de 5% des biens importés, bien loin des fortes barrières protectionnistes dont se sont entourées les puissances industrielles occidentales. À la fin des années 1920, près de la moitié des recettes financières du gouvernement de Nankin proviennent cependant de taxes douanières³¹. Dès l'instauration du nouveau régime piloté par Jiang Jieshi en 1927, l'administration chinoise a augmenté la pression sur les concessions de Shanghai pour obtenir davantage d'impôts sur les produits occidentaux importés, tels le tabac ou l'alcool. Plus soucieuses de remplir leurs caisses que de favoriser le développement économique, les autorités de Nankin multiplient les contrôles et les tracasseries bureaucratiques sur le commerce de concessions étrangères, sans toujours obtenir un grand succès. Davantage que des tarifs douaniers encore insuffisants, c'est surtout la crise de déflation, frappant la Chine comme le monde au début des années 1930, qui protège les entreprises chinoises : cette évolution rend difficiles les importations étrangères et permet un

³⁰ Dans une lettre de présentation rédigée au début des années 1970, Ding Zuoshao précise qu'il a réalisé sa thèse à la Faculté de droit de l'Université de Paris sous la direction de ces deux professeurs. ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à R. Pichon, 18.11.1970.

³¹ ROUX Alain, *La Chine contemporaine...*, p. 18 et p. 67.

essor temporaire de secteurs en voie de modernisation comme ceux des filatures de la région de Shanghai³². Ainsi, la question des taxes douanières représente pour la Chine du régime de Nankin bien plus qu'une simple question financière. Les enjeux politiques qui y sont liés, soit la nature des rapports avec l'Occident, inégaux depuis la moitié du XIX^e siècle, et la consolidation financière d'un régime nationaliste sans énormes ressources, sont de grande importance. L'étudiant en droit Ding Zuoshao veut donc en faire la question centrale de sa thèse parisienne et l'explique à son ami Viatte, qui va l'aider à mettre en forme son texte, au moment de se lancer dans sa rédaction :

« *La douane est une très grosse question de la Chine actuelle, elle est une question de vie et de mort, à l'extérieur comme la question militaire est une question de vie et de mort à l'intérieur. C'est bon que vous le sachiez dans toute son ampleur.* »³³

La douane chinoise est publiée en 1931 à la Librairie orientaliste Paul Geuthner à Paris. Cette thèse a été soutenue le 2 juin de la même année à la Faculté de droit de l'Université de Paris devant un jury composé des professeurs Edgard Allix, juriste spécialisé dans les questions économiques et financières, Camille Perreau et Jean Escarra. Ce dernier est alors déjà reconnu comme un bon connaisseur de la tradition juridique chinoise, puisqu'il a participé en tant que conseiller à plusieurs missions en Chine au cours des années 1920, en vue d'établir une codification civile et commerciale que développe le gouvernement nationaliste de Jiang Jieshi, dont il est proche³⁴. Pour Ding Zuoshao, qui a suivi de près l'évolution de la situation économique en Europe comme correspondant de revues et journaux de Nankin, écrire sur la douane chinoise, c'est « *rendre service aux milieux industriels ou commerciaux du monde entier, ainsi qu'à la Chine même* »³⁵. Il le fait par une approche comparative des douanes chinoises et étrangères, en

³² À ce sujet, voir l'article de BERGÈRE Marie-Claire, « Shanghai ou l'autre Chine 1919-1949 », *Annales ESC*, n° 5, 1979, p. 1049-1055.

³³ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, sans date (début 1930).

³⁴ BOURGON Jérôme, « Jean Escarra », in POUILLON François (éd.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris : Karthala, 2012, p. 384.

³⁵ DING Zuoshao, *La douane chinoise*, Paris : Geuthner, 1931, p. 9.

soulignant que le gouvernement nationaliste de Nankin a accompli depuis 1927 un gros travail en faveur de l'autonomie douanière de la Chine. En conclusion, il plaide pour l'annulation des dettes de guerre chinoises, l'autonomie douanière complète du pays et une administration des douanes qui soit confiée à parts égales aux Chinois et aux étrangers. Seuls des traités égaux et réciproques peuvent selon lui être au bénéfice des partenaires engagés : sauver les marchés capitalistes d'une part, favoriser l'industrialisation de la Chine en marche et « *faire cesser les progrès des rouges* » d'autre part³⁶.

Très occupé par la rédaction de sa thèse, Ding se sent parallèlement investi d'une mission d'intellectuel engagé dans la destinée politique et socio-économique de son pays, qu'il ne peut concevoir sous l'influence communiste. C'est dans ce sens que guidé par son ami Viatte, il entreprend entre l'été et l'automne 1930 un voyage européen qui passe par la Suisse, l'Allemagne et la Belgique. L'un de ses buts principaux est de faire des reportages dans la presse chinoise sur l'état de la vie paysanne en Europe, en prenant l'exemple de différents pays. Cet intérêt est déjà notable une année auparavant dans des articles que Ding livre à des revues chinoises sur le thème de l'avenir de l'agriculture en Chine et en Europe. Dans un numéro du périodique *Reconstruction* datant de 1929, il analyse ainsi le « *plan de bonification intégrale* » lancé par Mussolini pour dynamiser l'agriculture italienne³⁷. Le jeune chroniqueur s'y montre critique envers le Guomindang, qu'il juge trop préoccupé par l'établissement d'un régime de « *tutelle politique* », alors que les « *souffrances de 350 millions de paysans* » n'intéressent guère ses dirigeants. *A contrario*, la dictature fasciste mise en place en Italie par Mussolini, si elle est critiquable du point de vue libéral et démocratique, s'efforce selon lui avec justesse de planifier l'évolution de la société rurale en mettant en œuvre un vaste plan de réforme agricole. Le gouvernement du Guomindang serait donc bien inspiré de prendre exemple sur la bonification des terres agricoles visée par l'État fasciste. Une manière selon Ding de montrer au monde que le Guomindang resterait ainsi fidèle aux idées directrices de Sun Yat-sen en s'efforçant de

³⁶ DING Zuoshao, *La douane chinoise...*, p. 201.

³⁷ DING Zuoshao : 莫索里尼农业全部整理计划 «Le plan de bonification intégrale de Mussolini (1929)», 再造 *Reconstruction*, 1929, 卷 : 期 : 36, 页 : 23-28.

répondre aux besoins de la majorité du peuple chinois, essentiellement rurale. Proactif dans ses efforts de modernisation du pays sur le plan industriel, le régime de Jiang Jieshi délaisse alors effectivement les campagnes en abandonnant ses velléités de réforme agraire, ce qui va profiter notablement à ses adversaires communistes³⁸.

Ding est stimulé dans ses réflexions et reportages par ses amis chinois qui, avant son voyage exploratoire en Europe, lui demandent notamment de se documenter sur l'organisation économique de la Suisse, celle des banques, et d'acheter des ouvrages et des revues économiques disponibles dans les librairies helvétiques³⁹. Piloté à distance par son ami Viatte qui lui transmet des adresses utiles, le jeune Chinois visite Berne et ses institutions fédérales, et discute également avec des représentants politiques cantonaux. À Genève, il est marqué par les séances de l'Assemblée de la Société des Nations (SDN) auxquelles il assiste, mais en retire une impression défavorable du point de vue des intérêts chinois. Dans un article destiné à la revue de la célèbre académie militaire de Whampoa, près de Canton, il fait ainsi part d'une déception toute nationaliste de voir la Chine tenue à l'écart du Conseil permanent de la SDN. Plutôt que d'être véritablement « internationale », cette assemblée est selon lui beaucoup trop au service des intérêts européens⁴⁰. Enfin, sa visite d'une colonie pénitentiaire agricole bernoise, à Witzwil, lui procure cette réflexion teintée d'ironie : « *La colonisation par les détenus est admirable. Cela me fait imaginer un petit royaume de communisme.* »⁴¹ Son rapide tour de Suisse le mène encore dans les villes principales et la région d'origine de son ami Viatte, qui l'accueille dans sa maison familiale de Porrentruy. L'étudiant chinois poursuit ensuite son circuit européen en Allemagne, visitant Nuremberg, Iena et finalement Berlin, où il est présent au moment des élections au Reichstag de la mi-septembre 1930. Celles-ci sont marquées par l'ascension progressive du parti national-socialiste, qui devient le

³⁸ Voir à ce sujet BIANCO Lucien, *La récidive. Révolution russe, révolution chinoise*, Paris : Gallimard, 2014, p. 39-40.

³⁹ Lettre de Ding à Viatte, sans date (été 1930).

⁴⁰ DING Zuoshao, 国际联盟第十一届常会:巴黎通讯 « La XI^e session de l'Assemblée de la Société des Nations », 黄埔月刊 *Whampoa Monthly*, 1930, p. 1-15.

⁴¹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 19.9.1930.

second parti d'Allemagne, ce qui ne manque pas d'impressionner Ding. Il rend ainsi compte de ces événements politiques dans les colonnes du journal de Nankin 时事月报 (« Current Events Monthly») pour lequel il assure une correspondance européenne régulière :

« Aux élections législatives de 1930, le Parti nazi devient le 2^e parti au Reichstag avec 107 sièges, alors que le Parti communiste occupe 76 sièges (+ 25 %). Le succès foudroyant du Parti nazi est principalement dû à son leader Hitler qui est apte à représenter tous les groupes défavorisés dans la société allemande. »⁴²

C'est finalement par la Belgique qu'il regagne Paris, où l'attend sa thèse en voie d'achèvement. Il visite ainsi Louvain, Bruxelles et Liège, où est présentée une des expositions internationales célébrant le centenaire de l'indépendance belge. Une fois encore, son point de vue nationaliste chinois est blessé par la hiérarchie des pavillons qui y sont présentés :

« La Chine, en tant que pays cinq fois millénaire ayant un territoire plus vaste que toute l'Europe et une population de 400 millions de personnes, se rabaisse en figurant parmi les participants n'ayant pas construit leur propre palais d'exposition. Il n'y a pas grand-chose à voir dans les expositions de ces pays-là. »⁴³

Ajoutés à ce qui s'apparente à un « voyage d'études », les nombreux contacts épistolaires entre Ding, ses collègues chinois et son ami Viatte témoignent d'une nette volonté d'échanges et de connaissance réciproque entre ces élites intellectuelles du tournant des années 1920-1930. On est ici bien loin d'une Chine repliée sur elle-même, archaïque et déchirée par ses multiples conflits internes. Sans aller jusqu'à considérer cette ère républicaine comme un âge d'or, on peut y constater de réels

⁴² Son article s'intitule 德国总选举情形与其政党之分野:两封柏林特约通讯 « Les élections législatives et la démarcation entre les divers partis en Allemagne : deux rapports spéciaux venus de Berlin », 时事月报 *Current Events Monthly*, 1930, vol. 3, n° 5, p. 362-370.

⁴³ DING Zuoshao, 一九三〇年比利时国际展览会参观记(巴黎通讯 « Une visite à l'Exposition internationale de Liège en 1930 », 时事月报 *Current Events Monthly*, 1930, vol. 3, n° 3, p. 240-244.

signes d'ouverture, accompagnés d'un certain cosmopolitisme auquel la nouvelle génération de lettrés est très sensible et qui est appelé à de longues résonances⁴⁴. Les échanges culturels et les phénomènes migratoires concrets, même limités à un petit nombre, sont révélateurs à ce sujet et peuvent déboucher sur de réelles réciprocitys.

Ainsi, en contact direct avec un ami chinois plein d'espoir dans l'avenir de son pays, Viatte veut croire à la modernisation de la Chine, suivant l'élan prometteur des années 1920. S'inspirant des idées du Père lazariste Vincent Lebbe, missionnaire sinophile très actif dans l'accueil des étudiants chinois en France au cours de cette période, il propose au début 1930 aux lecteurs de la *Revue des Jeunes* une « Esquisse historique des révolutions chinoises » remontant aux événements révolutionnaires de 1911. Son article se conclut par un appel à une élite chinoise qui fait écho aux échanges de vues qu'il a développés depuis peu avec son ami Ding Zuoshao : la nouvelle génération se doit en effet de ne « *dédaigner ni l'Europe ni la vieille Chine pour réformer sans déformer* » la république en quête d'unité et de paix intérieure. Non pas, à son avis, en provoquant une *tabula rasa* par l'application d'idées anarchisantes ou darwinistes sociales telles que les ont adoptées les jeunes nationalistes héritiers du mouvement du 4 mai 1919, mais plutôt en suivant une voie modernisatrice en accord avec les traditions de la Chine et son passé harmonieux, sans oublier des contacts égalitaires avec l'Occident. Cet optimisme empathique envers l'avenir de la Chine, non exempt d'esprit critique envers le gouvernement nationaliste de Jiang Jieshi dont il perçoit les risques de dérive dictatoriale, pousse Viatte à ne pas vouloir s'enfermer dans les préjugés, très présents au sein de l'opinion française dominante, à l'encontre d'une Chine déchirée par les différentes formes de banditisme, de gangstérisme et de luttes récurrentes entre les seigneurs de la guerre⁴⁵.

⁴⁴ Voir à ce sujet les thèses récentes de DIKÖTTER Frank, *The Age of Openness: China before Mao*, Berkeley, 2008, p. 102 : « *The overlooked cosmopolitan experience of the Republican era is of even greater relevance today, now that even in the People's Republic globalisation rather than revolution has become the guiding issue for the twenty-first century.* »

⁴⁵ VIATTE Auguste, « Esquisse des révolutions chinoises », *Revue des Jeunes*, 10.1.1930.

Chapitre 2.

Face aux crises et aux totalitarismes : quelle Chine, quelle Europe ? (1931-1937)

En Chine, les années 1930 s'ouvrent sur une période de troubles et de crise, tant au niveau économique que politique et culturel. Installé à Nankin depuis 1927, le gouvernement dirigé par le Guomindang de Jiang Jieshi perd ses appuis dans l'opinion publique et raidit ses positions dans une voie de plus en plus militarisée⁴⁶. Marquée par une aggravation des tensions entre la Chine et le Japon, cette décennie se caractérise sur le plan intérieur par les grandes difficultés du gouvernement nationaliste de Jiang Jieshi à maintenir son autorité sur le pays, dans un contexte de crise économique croissante. Les « principes du peuple » proclamés par Sun Yat-sen (nationalisme, démocratie à visage républicain et bien-être du peuple) sont mis en cause dans des luttes internes de pouvoir et l'avenir politique de la Chine fait l'objet de projections hasardeuses au sein des élites du pays, souvent éloignées des valeurs républicaines.

Cette évolution est souvent relevée par Auguste Viatte dans ses chroniques, désormais plutôt pessimistes sur l'avenir de la Chine, et plus généralement sur une paix mondiale menacée par les régimes totalitaires.

⁴⁶ ISRAEL John, *Student nationalism in China*, Stanford: Stanford University Press, 1966, p. 38.

De manière nette, le commentateur ne suit pas les journaux de la droite nationaliste française tels que *L'Écho de Paris* ou même les chroniqueurs chrétiens de *Temps présent* qui «reproduisent à peu près exactement les affirmations japonaises», vu leur méfiance viscérale envers la Chine remontant au temps des Boxers, ainsi que la solidarité matérielle qui relie le Japon aux puissances occidentales⁴⁷. Très européo-centrique jusqu'au début des années 1930, la presse conservatrice francophone se montre en effet généralement peu favorable, voire hostile, à la Chine où règneraient désordre, anarchie et dangers de toutes sortes⁴⁸. Viatte s'inspire quant à lui de sources multiples, tels des journaux français implantés en Chine (*La Politique de Pékin*, *Le Journal de Shanghai*) et des revues anglo-saxonnes (*Foreign Affairs* et *Pacific Affairs*). Il glisse aussi parfois dans ses chroniques quelques appréciations personnelles glanées dans les lettres de son ami chinois. De manière lucide, Viatte souligne à plusieurs reprises les menaces qui pèsent sur l'avenir politique de la Chine: sans unité intérieure ni victoire sur le Japon, elle risque de succomber à ses propres dissensions. Plus menaçantes encore à ses yeux que le danger bolchevique, celles-ci se multiplient de la Mongolie au Tibet, où les autorités chinoises veulent trop affirmer leur prépondérance⁴⁹. Plus globalement, c'est le danger de subordination de l'Asie à l'impérialisme japonais que dénonce le chroniqueur de *La Vie intellectuelle* dès la fin de l'année 1934⁵⁰. Une crainte qui devient réalité avec l'éclatement du conflit sino-japonais à l'été 1937.

NATIONALISME CHINOIS ET TENTATIONS TOTALITAIRES

Suite à la crise économique, au climat d'insécurité et aux désordres sociaux qui touchent aussi bien les campagnes que les milieux académiques, les oppositions au gouvernement de Nankin s'accroissent. Hormis la montée en puissance des communistes qui mettent en place

⁴⁷ VIATTE Auguste, «Le problème mandchou», *La Vie intellectuelle*, janvier 1932.

⁴⁸ KIM Yong-ya, *Images de la Chine à travers la presse francophone européenne de l'entre-deux-guerres*, Louvain-la-Neuve: Académia-Bruylant, 2005, p. 225-226.

⁴⁹ VIATTE Auguste, «La Chine et ses protectorats», *La Vie intellectuelle*, septembre 1937.

⁵⁰ VIATTE Auguste, «Les inquiétudes japonaises», *La Vie intellectuelle*, novembre 1934.

leur « armée rouge » dans la région du Hunan, des dissidences politiques regroupées dans diverses « cliques » se multiplient, au sein ou aux marges du Guomindang. Dans ce relatif chaos politique, des regroupements s'opèrent entre factions, comme celui qui réunit dans le Nord du pays le dissident de gauche Wang Jingwei et quelques seigneurs de la guerre influents comme Feng Yuxiang, en qui Ding Zuoshao place visiblement sa confiance. C'est en effet à celui qui se fait connaître comme le « général chrétien » que Ding s'adresse au début de 1930 pour lui soumettre ses idées sur les problèmes que la Chine doit affronter prioritairement. D'abord les questions militaires, ou comment sortir des luttes entre seigneurs de la guerre pour créer une véritable force armée nationale. Ensuite les problèmes économiques, qu'il juge capitaux, car l'État doit jouer un rôle central dans le développement des communications, des industries et du commerce. De même pour ce qui est de l'agriculture, car Ding s'intéresse de près à « *la vie économique des paysans, comment ils produisent et avec quoi, quelle est l'organisation économique (crédit, coopération) entre eux* »⁵¹. De manière générale, il estime qu'un gouvernement national chinois pouvant s'appuyer sur une constitution devrait résoudre ces questions en s'inspirant des modèles européens⁵².

L'objectif de cette « aile gauche » du Guomindang, emmenée par une jeune élite intellectuelle idéaliste, est de terminer le processus révolutionnaire enclenché après le mouvement du 4 mai 1919. Les mouvements de jeunesse qui se regroupent alors dans plusieurs académies chinoises en prônant une « renaissance » et un aboutissement de la révolution politique en cours peuvent être rapprochés de l'émergence d'une mouvance intellectuelle non conformiste dans l'Europe en crise du début des années 1930. Parmi cette jeunesse estudiantine chinoise éprise d'un idéal rénovateur, une bonne part d'intellectuels vont rejoindre les rangs du Parti communiste, mais d'autres vont se maintenir aux marges du pouvoir nationaliste du Guomindang. Leur espoir est de le faire évoluer vers des positions sociales plus radicalement orientées à gauche, en suivant une voie révolutionnaire. C'est cette mouvance que va rejoindre le jeune Ding Zuoshao à l'automne 1931, dès son retour

⁵¹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, sans date (printemps 1930).

⁵² ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, sans date (début 1930).

d'Europe, dans un contexte international mouvementé qui va accélérer la crise politique chinoise en cours.

L'évolution des tensions aux frontières septentrionales de la Chine va en effet entraîner une radicalisation des oppositions politiques internes au gouvernement de Nankin, latentes et disséminées au tournant des années 1930. L'invasion de la Mandchourie par le Japon, déclenchée après l'incident de Mukden le 18 septembre 1931, est ainsi vécue de manière directe et intense par Ding Zuoshao qui est de retour en Chine dès le 4 septembre, après un long voyage. Présent à Mukden, Ding Zuoshao dit avoir « *vu de ses propres yeux les cruautés des soldats japonais* »⁵³, ce qui l'oriente immédiatement vers un nationalisme radical et belliqueux. Il va dès lors déployer une forte activité de propagandiste, sillonnant à deux reprises la Chine du littoral de Pékin à Canton entre la fin de l'année 1931 et le printemps 1932 pour y tenir une série de conférences prônant la « *guerre à outrance* » contre le Japon. Il publie aussi certaines de ses interventions dans des journaux régionaux, à l'exemple du *Jimei weekly* (集美周刊) où il fait part de ses idées de résistance radicale face aux Japonais, la Société des Nations étant selon lui « *incapable de jouer le rôle d'un médiateur fiable* » dans ce conflit⁵⁴. Sur sa lancée, Ding va formaliser ses idées dans une brochure qu'il publie sous le titre de *Résistancisme*, dans une collection de l'Université de Canton. Dans ce petit ouvrage à la couverture virile et belliqueuse, Ding Zuoshao développe son plan de résistance à l'agression japonaise : éviter toute coopération avec l'ennemi, armer le peuple et l'encadrer avec l'aide des intellectuels qui doivent s'engager pour stimuler ce mouvement populaire de résistance⁵⁵. Une conviction engagée qu'il répétera au cours de plusieurs conférences tenues devant des auditoires académiques d'autres provinces, comme à l'Université nationale du Sichuan en 1933⁵⁶.

À l'issue de sa longue marche propagandiste dans les principales villes chinoises, Ding soumet à la critique de son ami Viatte un fort

⁵³ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, sans date [estimée début 1932].

⁵⁴ 丁作韶博士演讲词：十月五日在集美抗日救国全体大会演讲 « Le discours du D^r Ding Zuoshao à la conférence générale antijaponaise et de salut de la nation », *The Jimei weekly*, 1931, vol. 10, n° 6, p. 25-29.

⁵⁵ ARCJ, 118 J 202, *Résistancisme*, brochure publiée à Canton, 1932.

⁵⁶ 讲演：抵抗主义 « Discours : politique de résistance », *国立四川大学周刊 National Szechuan University Weekly*, 1933, vol. 1, n° 21, p. 3-6.

long article intitulé « Comment situer la question en Mandchourie ? »⁵⁷. L'invasion japonaise bafoue selon lui les traités de la Société des Nations comme le pacte Briand-Kellog. Elle démontre que l'on est entré dans une nouvelle phase de l'histoire mondiale, dont la seule règle valable demeure la force et la violence. Il estime que le Guomindang fait fausse route en agissant dans l'espoir de faire respecter les traités internationaux. Selon lui, le temps de la discussion et de la négociation est dépassé et seule la résistance à outrance est valable dans un monde violent qui ne croit qu'au langage armé. Ding prend pour exemple de cette résistance l'action de Ma Shanzhan, gouverneur du Heilongjiang – non loin de la Mandchourie – qui s'est opposé jusqu'au bout aux Japonais et deviendra ainsi une figure symbolique de la résistance chinoise à l'agression. Il conclut son analyse en marquant clairement sa distance par rapport aux choix de politique extérieure du Guomindang, qu'il estime trop louvoyant et négociateur. Et d'en appeler explicitement au renversement par un mouvement démocratique de ce gouvernement qu'il juge dictatorial⁵⁸. On ne saurait pour autant qualifier l'opposition de Ding au pouvoir nationaliste de « démocratique », comme le révèlent ses positions affirmées à la suite de l'entrée des troupes japonaises dans la province du Rehe, au nord-est de la Chine, en février-mars 1933 :

*« La Chine se trouve dans une situation dangereuse : Jehol [ancien nom de la province de Rehe] est attaqué. Les puissances ? Le gouvernement nationaliste ? Peuvent-ils arrêter le Japon ? En ce moment critique, avant de trouver une issue, un gouvernement dictatorial est inévitable mais un soulèvement de la masse est également nécessaire. C'est vers ces deux buts, que je porte mon effort. Quel est votre avis ? Comment organiser ce gouvernement et comment soulever la masse, surtout la masse armée, c'est dire que la question tactique est très urgente. »*⁵⁹

À la manière de nombreux intellectuels européens non conformistes confrontés à la crise de civilisation des années 1930, Ding Zuoshao dispose d'une boussole idéologique flottante pour s'orienter dans une Chine minée par les luttes politiques internes et menacée de l'extérieur.

⁵⁷ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 5.5.1932.

⁵⁸ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 5.5.1932.

⁵⁹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, sans date [estimée mars 1933].

Sa volonté d'engagement, qui se traduit par une collaboration au journal *Le Monde* de Pékin et par la multiplication de conférences politiques destinées à mobiliser l'opinion contre l'agression japonaise, se résume selon lui dans une attitude « résistanciste » :

*« Je m'avance à constituer un parti social-démocrate; mon attitude est fixée: contre l'impérialisme japonais jusqu'au rétablissement de l'état ancien en Mandchourie; contre le gouvernement de Nankin jusqu'au renversement définitif de la dictature néfaste du parti Kouomintang. Un livre va paraître intitulé "Gouvernement du parti et gouvernement républicain". En tout je ferai tout mon possible pour que la Chine soit forte et riche. »*⁶⁰

Comme bon nombre d'intellectuels chinois opposés au système du parti unique mis en place par Jiang Jieshi, Ding oscille dans les années 1930 entre des aspirations aux valeurs démocratiques et libérales d'une part, la nécessité de plus en plus impérieuse du « Salut national » face à la menace japonaise d'autre part⁶¹. Mais contrairement à ceux qui plaident pour le chemin vers la démocratie, le juriste formé à Paris préfère miser sur une « néo-dictature », mieux à même selon lui de réussir la transformation économique du pays en sauvegardant son indépendance⁶². Suivant en cela un mouvement répandu parmi les élites nationalistes proches du Guomindang⁶³, Ding Zuoshao fait preuve d'un intérêt certain pour les modèles de gouvernement ou d'ordre social et militaire extrémistes qui ont alors le vent en poupe en Europe.

LE NATIONAL-SOCIALISME D'HITLER : UN MODÈLE ?

À la fin de l'année 1932, alors qu'il souhaite une forte réaction du pays face à l'agression japonaise en Mandchourie, Ding réfléchit aux

⁶⁰ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 2.4.1932.

⁶¹ BERGÈRE Marie-Claire, « Edmund Fung: In Search of Chinese Democracy. Lectures critiques », *Perspectives chinoises*, n° 83, janvier-février 2001, p. 79-80.

⁶² Sur ce débat entre démocratie et dictature qui mobilise les élites intellectuelles chinoises entre 1931 et 1935, voir également l'ouvrage d'Edmund Fung cité ci-dessus.

⁶³ BERGÈRE Marie-Claire, BIANCO Lucien, DOMES Lucien, *La Chine au XX^e siècle*, Paris: Fayard, 1989, p. 177.

moyens d'imposer un État fort par la dictature en Chine, et sollicite Auguste Viatte pour obtenir des livres sur « Hedler » (sic)⁶⁴. Il les recevra un jour après la prise du pouvoir par ce dernier en Allemagne⁶⁵. Alors en poste au Hunter College de New York, une institution de formation pour jeunes filles fortunées, Viatte lui transmet cinq ouvrages, dont deux biographies d'Hitler et trois essais parus en 1932. Le livre de l'historien Bernard Combes de Patris, intitulé *Que veut Hitler ?*, présente une analyse lucide de la doctrine nazie et du danger que représente pour la France et le monde son haineux propagateur. Plus ambigu apparaît l'essai de Friedrich Zimmermann (alias Ferdinand Fried), théoricien de la « fin du capitalisme » qui anime les cercles de la Révolution conservatrice en Allemagne. Celui-ci finira en effet dans les troupes de la SS, et ses thèses sur la concurrence économique croissante entre nations industrialisées et tiers-monde en voie d'industrialisation inspireront les discours belliqueux d'Hitler sur la recherche de l'autarcie, l'espace vital et la justification économique de la guerre⁶⁶. Enfin, l'ouvrage du journaliste américain Hubert Renfro Knickerbocker, paru chez Flammarion sous le titre *L'Allemagne, fascisme ou communisme ?*, est susceptible de rééquilibrer la vision du nazisme que peut retirer le juriste chinois de ces lectures : correspondant à Berlin tout au long des années 1920, Renfro sera en effet expulsé d'Allemagne en 1933 vu ses positions ouvertement hostiles à Hitler.

Au bilan de cet échange d'ouvrages sollicité par Ding Zuoshao, on peut également relever que dès la fin 1933, Auguste Viatte, tôt engagé par conviction chrétienne dans le rejet du nazisme, va mettre en garde son ami chinois de suivre le modèle de société et de gouvernement prôné par Hitler, au risque « absurde et dangereux » de voir « le monde gouverné par les Allemands »⁶⁷. Une crainte renforcée chez Viatte par sa perception d'un rapprochement politique et économique sino-germanique alors possible, comme il l'exprimait déjà dans un article de la *Revue des Jeunes* de septembre 1930. Il y dénonçait notamment la présence d'officiers

⁶⁴ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 2.12.1932.

⁶⁵ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 31.1.1933.

⁶⁶ À ce sujet, voir notamment la biographie de STEINERT Marlis, *Hitler*, Paris : Fayard, 1991, notes 561 à 564 notamment.

⁶⁷ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 28.10.1933.

allemands, à la suite du colonel Bauer, dans les sphères dirigeantes du gouvernement de Nankin⁶⁸. Suivant avec politesse les mises en garde de son ami franco-suisse⁶⁹, Ding Zuoshao va maintenir son intérêt pour les modèles radicaux de changement de société. En janvier 1933, il réaffirme ainsi son souhait de faire régner en Chine une dictature, qui par la «*force et la terreur*» apparaît nécessaire au redressement du pays⁷⁰. Et en 1935, Ding sollicite à nouveau son ami pour qu'il lui fournisse de la documentation sur le fascisme et le communisme, qu'il juge «*très en vogue*»⁷¹. Pour mieux comprendre pourquoi et en quoi se fonde son attirance pour le modèle du totalitarisme national-socialiste, il faut se replacer dans le contexte des factions rivales à tendance fascisante qui entourent et concurrencent le Guomindang dans la première moitié des années 1930.

En effet, les contacts politiques et économiques sino-germaniques sont alors en plein développement, dans un contexte de crise qui stimule l'essor des échanges commerciaux entre ces deux pays. Un phénomène qui ne manque pas d'inquiéter les partenaires occidentaux plus habituels de la Chine que sont les États-Unis et la Grande-Bretagne⁷². L'agression japonaise stimule ces contacts. En mars 1932, Jiang Jieshi met ainsi en place une commission de planification de défense nationale, sorte de *think tank* chargé de favoriser les synergies entre secteurs industriel et militaire, sur le modèle et avec le conseil de collaborateurs allemands. Proche du Guomindang, Ding se situe cependant aux marges de ce parti, parfois même comme on l'a vu en posture d'opposition nette avec celui-ci, en particulier pour ce qui concerne les choix de politique extérieure. Parmi les cinq mouvements qui gravitent autour du parti nationaliste chinois avec la même attirance pour un modèle de gouvernement dictatorial d'obédience fascisante

⁶⁸ *La Revue des Jeunes*, 10-25.9.1930. À propos des rapprochements sino-allemands dans les années 1930, voir LIANG Hsi-Huey, «La Chine et l'équilibre des pouvoirs européens en 1936», in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1986, 7-8, p. 9-12.

⁶⁹ Remerciant son ami des impressions et commentaires qu'il lui transmet sur l'Allemagne, Ding ajoute laconiquement un «Je pense comme vous»... ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 28.10.1933.

⁷⁰ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 30.1.1933.

⁷¹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 25.10.1935.

⁷² KIRBY William C., *Germany and Republican China*, Stanford: Stanford University Press, 1984, p. 73-75 et 99-100.

ou nazie au cours des années 1930, les plus connus sont certainement ceux directement reliés au Guomindang : d'une part le mouvement des « Chemises bleues », prêt à l'action violente⁷³, et d'autre part la « clique de Whampoa », du nom de l'académie militaire qui sert de pépinière aux élites proches de Jiang Jieshi. Un troisième groupe, la « clique d'études politiques », rassemble des intellectuels et des politiciens bureaucrates orientés vers l'Occident et souvent utilisés par Jiang Jieshi lors de missions diplomatiques ou autres expertises économiques. Pragmatiques, les membres de cette clique n'adhèrent pas à l'idéologie nazie mais s'en inspirent au plan économique en vue de contrôler les entreprises selon un modèle planiste qui a cours également dans les milieux non conformistes européens à la même époque.

Si les positions de Ding Zuoshao peuvent se rapprocher de ce dernier groupe à certains égards (formation et inspirations occidentales, pragmatisme économique, refus du communisme et critique du capitalisme), c'est pourtant hors du contrôle direct du Guomindang, avec la « clique de réorganisation » pilotée par Wang Jingwei, qu'elles apparaissent idéologiquement le plus en phase. Cette faction « de gauche » au sein de la mouvance nationaliste est marquée par des tentations fascistes, au point que certains de ses membres publient des commentaires pro-nazis dans les revues qui leur servent de tribune. Du programme national-socialiste, ces intellectuels chinois qui se voient comme des continuateurs de la vision politique de Sun Yat-sen et s'affirment « progressistes » par rapport au Guomindang retiennent surtout une vision de développement économique. Celui-ci devrait être favorisé par le capitalisme d'État et l'intégration des masses populaires à un vaste mouvement social qui privilégie l'esprit communautaire et national face aux intérêts individuels⁷⁴. C'est dans ce sens que l'on peut comprendre l'intérêt manifesté par Ding Zuoshao au régime national-socialiste, sa soif de connaissance sur l'expérience menée par Adolf Hitler,

⁷³ Sur ce mouvement ultra-nationaliste et nettement fascisant par ses activités et sa propagande, créé en 1931 avec la bénédiction de Jiang Jieshi, voir l'ouvrage d'EASTMAN Lloyd E., *The Abortive Revolution. China under nationalist Rule 1927-1937*, Cambridge : Harvard University Press, p. 31-84 et celui de CHUNG Dooeum, *Elitist Fascism. Chiang Kai-Shek's Blueshirts in 1930's China*, Aldershot : Ashgate, 2000, p. 251-264.

⁷⁴ KIRBY William C., *Germany and Republican China...*, p. 165-166.

et son souhait de voir la Chine résister et s'affirmer comme nation grâce à une militarisation de la société. Une vision que l'on retrouvera également dans le mouvement aux couleurs fascisantes de la « Vie nouvelle » lancé par Jiang Jieshi et son épouse à partir de 1934. Une année auparavant, dans l'attente impatiente des ouvrages sur Hitler que son ami Viatte a envoyés, Ding lui confie depuis Chengdu, avec un enthousiasme non dénué d'esprit vitaliste, sa vision politique pour l'avenir de la Chine :

« Aussi partout je prêche la non-coopération et la lutte armée. Ces deux moyens comme deux couteaux de défense et d'attaque populaire. [...] C'est dans le peuple que mes efforts se portent. J'ai plusieus dizaines de milliers d'étudiants, épris de mes idées. [...] Avenir, avenir, ce terrible mot, mais qui sait ce qu'il y a demain ? Marchons, chantons, advienne que pourra ! Plus je marche, plus je cours, plus j'aime mon pays ! Ce peuple si laborieux ne doit pas souffrir ce qu'il souffre aujourd'hui, mais pourtant. La Chine tout entière est en danger, c'est le moment de se relever ou de se soumettre. Où va-t-on la ramener ? Je suis de votre avis, vers la troisième formule, qui n'est pas formulée mais qui est dans le cœur de tous, vers le capitalisme d'État. Mais d'abord il faut travailler à la construction d'un État fort. C'est le bon moment, où tout le monde l'espère, le souhaite. D'ailleurs c'est la nécessité vitale, c'est une vérité évidente. Aussi me fais-je un nationaliste fervent [sic] La dictature est la meilleure, si on pouvait réussir, car cette masse inerte doit être guidée et tenue dans une force raisonnable [...] et je suis de votre avis qu'il n'est pas nécessaire de l'établir par des massacres sanglants. Mais c'est une question tactique, on se décidera d'après les circonstances. »⁷⁵

Ainsi, Ding Zuoshao apparaît plus nettement favorable au maintien d'un gouvernement fort et autoritaire en Chine (« *dangzhi* ») que ne l'est Wang Jingwei, leader de l'aile gauche du Guomindang qui semble prêt à envisager le passage progressif du pays à un « *gouvernement par le peuple* » (*minzhi*) au début des années 1930⁷⁶. Clairement tenté par la voie totalitaire, fasciné par l'expérience hitlérienne en matière d'encadrement militarisé des masses et d'économie dirigée, Ding Zuoshao est quelque peu freiné dans ses dérives idéologiques par les conseils et informations

⁷⁵ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 30.1.1933.

⁷⁶ Ding Zuoshao commente d'ailleurs de manière critique les positions politiques de Wang Jingwei dans un article intitulé 评汪精卫的相对党治论, paru dans 民声周报 (*Hebdomadaire de la voix du peuple*), 1932, vol. 24, p. 3-9.

que lui fait tenir son correspondant. Viatte est ainsi attentif à lui fournir des points de vue critiques, sans pour autant chercher à le convaincre absolument. Dans un courrier de la fin 1932, il lui transmet le livre de Curzio Malaparte intitulé *Technique du coup d'État*, qui connaît un bon succès en Europe à sa parution. Le juriste chinois a peut-être pu en retirer une certaine critique d'Hitler et de ses méthodes politiques dans la conquête du pouvoir, telles que les dénonçait l'intellectuel italien, issu lui-même des rangs fascistes, avant de s'en distancier. Pour autant, Ding a également pu nourrir son anticommunisme de base à la lecture de l'ouvrage *L'URSS sans passion* publié fin 1932 par le journaliste français Marc Chadourne, et posté dans le même envoi par Viatte.

On décèle ainsi dans la relation épistolaire qui nourrit l'amitié entre Ding Zuoshao et Auguste Viatte une manière d'accompagner et d'orienter, sans forte pression de la part de ce dernier. Si les convictions antitotalitaires face aux régimes nazi et fasciste sont clairement affirmées dans les articles que publie Viatte à la fin des années 1930⁷⁷, il ne faut pas pour autant oublier que lui aussi, dans ses années de jeunesse, a été tenté voire fasciné par le développement du fascisme mussolinien. Une expérience pas si lointaine qui, jointe à un anticommunisme constant et à un scepticisme critique envers la démocratie parlementaire, explique le rapprochement possible entre ces deux intellectuels. À ce moment précis de leurs échanges, l'un est en quête d'une troisième voie entre fascisme et communisme sur le terrain européen, alors que l'autre rêve d'une révolution aux couleurs nationalistes dans une Chine de plus en plus menacée par l'invasion japonaise.

LES VOIES DIFFICILES DE L'ENGAGEMENT POLITIQUE

Nationaliste exalté, bien informé des questions occidentales par ses lectures et par les articles que lui envoie Viatte⁷⁸, Ding Zuoshao

⁷⁷ VIATTE Auguste, *D'un monde à l'autre. Journal d'un intellectuel jurassien au Québec*, Paris : L'Harmattan, 2001, vol. 1, p. xxii-xxvi.

⁷⁸ À Pékin, il lit la *Revue des deux mondes*, la *Revue parlementaire*, la *Revue de science politique*, *L'Europe nouvelle*, *Le Mois*, la *Revue bleue*, *L'esprit international* et dispose des

tente d'inviter son ami à un séjour scientifique à l'université franco-chinoise de Pékin, alors que ce dernier vient d'être nommé professeur de littérature française à l'Université Laval de Québec à la fin de l'année 1933. Sans grand succès. Mais, surtout, il s'active comme commentateur des questions internationales dans différents journaux et revues, et tente de s'engager politiquement jusqu'à l'éclatement du conflit sino-japonais à l'été 1937. Après une déconvenue personnelle consécutive à un premier mariage manqué en 1934, il multiplie les prises de position bellicistes à l'encontre du Japon dans des organes de presse comme *Le Monde* à Pékin ou la *Tribune du Nord de la Chine*, une revue qu'il contribue à animer dès 1936⁷⁹. Les positions politiques qu'il défend sont hostiles au gouvernement de Nankin qu'il estime par trop passif vis-à-vis de la menace japonaise. Son anticommunisme devient d'autant plus virulent que dans les montagnes du Hunan et du Kiangsi, Mao Tse-Tung organise son armée, alors que le communisme attire de nombreux groupes d'étudiants désillusionnés par la politique de Jiang Jieshi⁸⁰. Ses prises de position tranchées vont lui occasionner des difficultés croissantes. Ding Zuoshao est en effet proche de la dissidence de gauche qui cherche à profiter du déclin que connaît auprès de l'opinion publique chinoise le Guomindang installé au pouvoir à Nankin⁸¹. Dans les temps troublés et décisifs qui suivent la crise militaire aux frontières de la Mandchourie, son esprit de résistance antijaponaise se trouve en phase avec les sentiments nationalistes de nombreux étudiants qui souhaitent passer à l'action et combattre, avec l'aide des Soviétiques s'il le faut. Au cours de l'été 1934, il confie ainsi à son ami Viatte que ses éditoriaux publiés dans le journal *Le Monde* ont été censurés, étant donné que son commentaire «*se place toujours du côté du peuple, attaque toujours le gouvernement, se mécontente du présent, et quelquefois même développe des théories de gauche*»⁸².

articles que Viatte fait paraître dans le journal chrétien *Sept* (ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 11.8.1934).

⁷⁹ ARCJ, 118 J 217, Lettres de Ding à Viatte, 11.8.1934 et 21.2.1936.

⁸⁰ Sur la montée des idées communistes dans les cercles estudiantins, voir ISRAEL John, *Student nationalism...*, p. 40-41.

⁸¹ ISRAEL John, *Student nationalism...*, p. 38.

⁸² ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 11.8.1934.

À l'automne 1934, les cas de censure se multiplient et le patron du journal auquel Ding collabore est emprisonné durant quarante jours suite aux attaques lancées contre le régime de Nankin. Ding Zuoshao n'en poursuit pas moins ses activités politiques aussi bien à Pékin qu'à Shanghai, où il rencontre d'autres opposants au gouvernement⁸³. Il développe également des contacts personnels directs avec le « général chrétien » Feng Yuxiang, ancien seigneur de la guerre dont il approuve l'intransigeante et belliqueuse position antijaponaise, le boycott des produits japonais, la volonté de « *militariser les paysans* » et l'opposition globale au gouvernement de Nankin⁸⁴. Son enthousiasme s'émousse cependant au fil des mois. La puissance japonaise passe alors des opérations militaires à une tactique visant à aider des mouvements autonomistes du Nord de la Chine à s'émanciper du contrôle politique du gouvernement de Nankin, profitant des divisions chinoises internes et des reculades de Jiang Jieshi. En février 1936, Ding se montre ainsi très pessimiste dans ses confidences épistolaires :

*« Maintenant c'en est fini de la Mongolie intérieure. C'en est fini de l'Est de la Province de Hopei [Hebei]. Pékin est pris à la gorge. En dehors de la ville c'est le territoire du soi-disant gouvernement d'autonomie et de défense contre les communistes de l'Est du Hopei. À l'intérieur de la ville, l'armée japonaise (de la légation) avait pu (maintenant peut aussi) poursuivre n'importe qui qu'elle considère comme quelque peu suspect d'être antijaponais. »*⁸⁵

Croissante, la pression japonaise va avoir pour effet intérieur de renforcer les mouvements d'opposition au gouvernement de l'État-Parti de Nankin, issus pour la plupart d'une société civile en émergence. En effet, après une période troublée consécutive à l'établissement du pouvoir nationaliste en 1928, marquée par une série de scissions internes et autres mouvements de contestation, le Guomindang tente de légitimer son pouvoir en affirmant son autorité par un projet de constitution dévoilé en 1931. La crise mandchourienne et la menace japonaise vont davantage souder les factions chinoises rivales et faire

⁸³ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 14.10.1934.

⁸⁴ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 14.10.1934.

⁸⁵ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 21.2.1936.

émerger le projet d'un gouvernement véritablement constitutionnel. Les libertés y seraient respectées et le pouvoir exécutif omnipotent du Guomindang, qui avait placé une partie du pays sous tutelle politique durant plus de cinq ans, serait contrôlé et rééquilibré par un pouvoir législatif issu d'une élection⁸⁶. Ding Zuoshao suit de près ce processus de démocratisation progressive piloté en 1932 par Sun Ke, le fils de Sun Yat-sen. Il le commente avec intérêt dans plusieurs chroniques de *L'hebdomadaire de la Voix du peuple*⁸⁷. Maintenu sous l'autorité principale de Jiang Jieshi, ce mouvement de réforme politique va se concrétiser dans un projet de constitution établi en mai 1936, envisageant l'institution d'une Assemblée nationale composée aux deux tiers de membres élus, les autres étant désignés par le Parti nationaliste. Une démocratisation relative qui va pousser les opposants au régime du Parti-État à monter au créneau en s'engageant dans le processus électoral lancé dans les provinces au tournant de l'année 1936-1937. Ding Zuoshao, qui a rejoint Kaifeng, la capitale de sa province natale du Henan, se porte ainsi candidat sur les listes électorales. Il s'agit d'une entreprise non dénuée de risques, puisque le Guomindang contrôle étroitement un processus électoral qui n'aboutira finalement pas. La convocation de l'Assemblée nationale devra être ajournée après l'invasion japonaise de l'été 1937.

Cet épisode électoral n'en est pas moins intéressant pour comprendre la posture d'intellectuel engagé que souhaite adopter Ding, ainsi que les balbutiements du processus démocratique en cours dans des provinces du Nord de la Chine, soumises aux luttes de pouvoir intestines. L'enjeu de ces rivalités, attisées par les Japonais qui s'efforcent de diviser pour mieux régner sur le Nord de la Chine, devient ainsi central dans un conflit qui se régionalise avant le déclenchement de la guerre⁸⁸. Au printemps 1937, Ding Zuoshao figure parmi les candidats à la

⁸⁶ Voir à ce sujet le livre dirigé par DELMAS-MARTY Mireille et WILL Pierre-Étienne, *La Chine et la démocratie*, Paris : Fayard, 2007.

⁸⁷ 评孙科抗日救国纲领草案 «Programme de la lutte antijaponaise et du secours à la nation établi par Sun Ke», *民声周报 L'hebdomadaire de la Voix du peuple*, 1932, vol. 26, p. 6-10; *民治与统一* «Le gouvernement par le peuple et la réunification du pays», *L'hebdomadaire de la Voix du peuple*, 1932, vol. 27, p. 8-11.

⁸⁸ DRYBURGH Marjorie, *North China and Japanese Expansion 1933-1937. Regional Power and the National Interest*, Richmond : Curzon Press, 2000, p. 1-2.

députation de Kaifeng. Ce n'est pas du goût d'un rival local⁸⁹ qui lance un mot d'ordre contre sa candidature et va jusqu'à mettre sa tête à prix, alertant l'homme fort de la région, le général Song Zheyuan. L'affaire enfle dans des polémiques de presse alimentées par Ding et ses adversaires, et parvient même aux oreilles des autorités centrales de Nankin, qui en appellent à l'arrestation du candidat Ding Zuoshao. Celui-ci n'échappe finalement à ce complot que grâce aux appuis dont il dispose parmi les autorités du Nord du pays :

« Cela fait un tapage dans les journaux. Heureusement le vice-président du Comité militaire central M. Feng Yuxiang est pour moi, le chef de la cour militaire de Pékin est mon ami, de plus M. Song [Zheyuan] était contre le gouvernement central, le Nord de la Chine étant une région au statut spécial, j'ai pu échapper à la mort. »⁹⁰

Une telle répression est révélatrice des crises internes du régime de Nankin, bien éloigné de son idéalisme républicain originel et entravé dans ses tentatives de mettre en place un État moderne incluant les provinces septentrionales du pays. Elle démontre également la persistance, au milieu des années 1930, de luttes de factions qui minent le développement socio-politique de provinces du Nord de la Chine comme celle du Henan, avec l'effet de les maintenir dans un certain archaïsme⁹¹. Attisées par le conflit sino-japonais en passe d'éclater en véritable guerre, ces rivalités sont motivées par des jeux de pouvoir personnels. Elles sont également sous-tendues par les divergences

⁸⁹ Ding Zuoshao parle d'un certain « *Lion Tsé, pacificateur de deux provinces et véritable maître du Henan* » dans ses correspondances (ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 13.3.1937). Il pourrait s'agir de l'ancien gouverneur de la province du Henan, Liu Zhi, dont le pouvoir se maintenait sur la région même après sa défection en 1935. Proche du mouvement fasciste des Chemises bleues, Liu Zhi pouvait en effet avoir recours aux méthodes violentes de ce groupement pour se débarrasser de ses adversaires politiques. À ce sujet, voir le livre de XIN Zhang, *Social Transformation in Modern China. The State and Local Elites in Henan 1900-1937*, Cambridge University Press, 2000, p. 240-241.

⁹⁰ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, mars 1937.

⁹¹ C'est le terme employé par Marie-Claire Bergère dans son compte rendu de l'ouvrage de Zhang Xin pour qualifier généralement la situation socio-politique de la province du Henan à la veille de la guerre sino-japonaise : *Perspectives chinoises*, n° 63, janvier-février 2001, p. 82.

idéologiques qui fractionnent le Guomindang et ses proches supporters en plusieurs tendances souvent antagonistes. Intégré dans une mouvance de gauche aux tendances fascisantes, Ding Zuoshao voit son nationalisme d'autant plus marginalisé qu'après l'incident de Xian en décembre 1936, le gouvernement de Jiang Jieshi se rapproche des communistes pour présenter un front uni face à la menace japonaise. Sans pour autant se départir de son fort esprit de résistance antijaponais, Ding se replie sur des activités plus intellectuelles, motivées par son anticommunisme de base. Entouré d'une trentaine d'amis politiques, il s'active ainsi comme publiciste et sollicite le soutien d'Auguste Viatte :

« Avec mes amis je vais fonder un front anticommuniste et une revue mensuelle. Mais cher ami c'est un travail grand et pénible. Il faut avoir des articles attaquant la théorie communiste, articles qui exposent le mouvement communiste en Chine et à l'étranger, des articles qui étudient la situation en Russie et dans les autres pays [...] Qu'en pensez-vous ? Vous êtes catholique fervent et êtes certainement de mon avis. Pour achever cette lourde tâche j'ai grand besoin de votre secours. »⁹²

À la veille de l'embrasement du conflit entre la Chine et le Japon, c'est ainsi davantage à la mobilisation spirituelle contre le danger communiste qu'à la poursuite de la quête d'une voie politique chinoise inspirée par le national-socialisme d'Hitler que Ding Zuoshao en appelle son ami et correspondant. La tentation totalitaire et le modèle nazi ont pourtant bien figuré dans l'horizon d'attente de l'intellectuel chinois. Comme l'ont démontré les études de William C. Kirby, l'acculturation du nazisme parmi les élites nationalistes chinoises s'est implantée sur le terrain préparé par les relations sino-germaniques depuis le début des années 1930, dans les domaines de la coopération militaire et des politiques d'industrialisation. Sur le plan politique, le nazisme a suscité un fort intérêt parmi nombre de nationalistes chinois, à l'image de Ding Zuoshao. Il ne s'est pourtant jamais transformé en un « *fascisme chinois* » uni et cohérent⁹³. Perçu par certains de ses plus proches adeptes comme un moyen de parvenir à militariser une société dirigée de manière autoritaire, le modèle politique du nazisme est considéré par d'autres comme une

⁹² ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 13.3.1937.

⁹³ KIRBY William C., *Germany and Republican China...*, p. 169-175.

solution idéale pour contrôler l'économie et assurer une modernisation sociale sans négliger l'héritage confucéen du pays. Dans le mouvement de la « Vie nouvelle » lancé par Jiang Jieshi en 1934, on retrouve ainsi une volonté de lutte contre la prétendue décadence culturelle importée de l'étranger, ainsi qu'un autoritarisme nationaliste et militarisé. Voué à une régénérescence morale de la nation conduite par un régime autoritaire, si besoin avec l'aide d'une avant-garde fasciste et violente regroupée dans le mouvement des « Chemises bleues », ce mouvement n'a pu s'implanter suffisamment et profondément dans la population chinoise, malgré les efforts du gouvernement nationaliste de Nankin. Limitée aux élites politiques et intellectuelles proches du Guomindang, sa faible influence reflète les difficultés de Jiang Jieshi à mobiliser de larges couches sociales pour soutenir ses convictions politiques.

Il n'en demeure pas moins que des réseaux d'échange intellectuel entre l'Europe et la Chine ont fonctionné et facilité le transfert de certains ouvrages et réflexions socio-politiques au sujet de l'application possible du modèle étatique nazi à la Chine du Guomindang. La correspondance entre Auguste Viatte et Ding Zuoshao en est un exemple, d'autant plus intéressant que dans l'esprit de l'intellectuel franco-suisse, le régime nazi représente alors un danger extrême pour la civilisation européenne menacée. Même tenté par les expériences de l'Italie fasciste alors qu'il était jeune étudiant à Paris au milieu des années 1920, l'intellectuel catholique d'esprit non conformiste que demeure Viatte une décennie plus tard établit un diagnostic sans concessions sur le danger nazi au lendemain des accords de Munich. Les commentaires qu'il livre par correspondance à sa mère depuis l'Université Laval de Québec où il enseigne alors le confirment :

« Je lis Mein Kampf en ce moment dans l'édition complète, interdite en France par Hitler, que l'Université est parvenue à se procurer; toute l'histoire de l'hitlérisme, les méthodes même de sa propagande, s'y trouvent définies à l'avance; et vraiment après cette lecture on ne peut plus souhaiter qu'une chose: l'effondrement le plus rapide possible de ce système qui sans cela pèsera sur le reste de notre vie et sur celle de nos enfants. »⁹⁴

⁹⁴ Lettre d'Auguste Viatte à sa mère, 30.9.1938, citée in HAUSER Claude, « Auguste Viatte, une vie dans le siècle », *Actes de la Société jurassienne d'émulation*, 1994, p. 171.

Faute de pouvoir disposer des lettres remises par Viatte à son ami chinois dans les paquets d'ouvrages qu'il lui envoie sur l'Allemagne et Hitler, il n'est pas possible de connaître ses intentions exactes lorsqu'il répond ainsi aux sollicitations de Ding Zuoshao. Le choix d'ouvrages transmis, ainsi que quelques indices glanés au fil des remerciements exprimés par son ami chinois, permettent toutefois de croire à une volonté de l'informer et de le prévenir des dangers du régime nazi – et plus généralement des régimes totalitaires. Cela sans négliger l'influence d'une même crainte du communisme qui rapproche idéologiquement les deux correspondants dans leur analyse de l'évolution du monde à la veille de la guerre. Débouchant sur une véritable aversion chez Ding Zuoshao, la peur du « *danger bolchéviste* » est également présente dans le discours de son ami Viatte, par exemple au moment de la guerre d'Espagne⁹⁵. Elle ne fait cependant pas sous-estimer à ce dernier le péril majeur que représente selon lui pour l'Europe la menace des régimes fasciste et nazi, et cela principalement par leur caractère antichrétien. La guerre officiellement déclarée par le Japon à la Chine au cours de l'été 1937, jointe au rapprochement qui s'est opéré entre les dictatures européennes et l'Empire du Soleil Levant au travers du pacte anti-Komintern signé en novembre 1936⁹⁶, va faire évoluer les destinées et engagements des deux intellectuels en parallèle. Dans un monde qui s'engage inexorablement vers la guerre totale, tous deux se montrent très préoccupés, suivant des motivations diverses, par la survie d'une Chine forte.

⁹⁵ VIATTE Auguste, *D'un monde à l'autre...*, vol. 1, p. xxiv.

⁹⁶ WALEY-COHEN Joanna, *Les sextants de Pékin*, Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 2002, p. 265-266.

Chapitre 3.

Guerres et révolutions : ruptures et engagements (1937-1950)

De l'éclatement du conflit sino-japonais à l'automne 1937, jusqu'aux premiers conflits ouverts de la guerre froide et de la décolonisation en Corée et en Indochine, l'Extrême-Orient bascule pour plus d'une décennie dans une phase d'affrontements sans précédent. Elle est marquée tour à tour par l'extension du conflit mondial à l'Asie, le déclenchement d'une guerre civile en Chine et l'instauration de la République populaire dans un climat révolutionnaire. Cette ère de bouleversements, de tragédies et d'incertitudes n'est a priori guère propice aux contacts et aux échanges intellectuels intercontinentaux.

Dès le déclenchement de la guerre sino-japonaise et jusqu'au début des années 1950, le lien de correspondance maintenu par les deux amis éloignés se distend et va se rompre pour une douzaine d'années à la fin de l'année 1940. Il ne se renouera qu'à partir de 1952. En temps de guerre, la vie de chacun des protagonistes est marquée par de nets engagements socio-politiques, sur des terrains divers. Il est alors possible de les cerner non plus à partir d'échanges de correspondance, mais en se basant sur des récits autobiographiques de genres différents. « Journal de guerre » pour l'un, mémoires rédigés a posteriori pour l'autre :

l'engagement en ces temps troublés implique pour ces deux intellectuels un effort d'introspection et de prise de distance face aux événements d'un monde en crise.

L'UNION SACRÉE CONTRE LE JAPON

L'éclatement de la guerre sino-japonaise, après l'incident du pont Marco-Polo en juillet 1937, concrétise selon Viatte la volonté de domination du Japon en Asie, par l'alliance forcée de sa puissance industrielle avec les fabuleuses ressources chinoises en matières premières. Elle représente aussi pour lui le risque majeur de voir triompher en Extrême-Orient soit le militarisme totalitaire, soit les communistes, après l'alliance antijaponaise conclue entre ces derniers et le gouvernement de Nankin⁹⁷. Une perspective intolérable pour ce chrétien engagé traditionnellement favorable aux solutions dites de « troisième voie ».

De manière révélatrice, le conflit sino-japonais met un frein tactique temporaire à l'anticommunisme de Ding Zuoshao. Il est encore virulent au printemps 1937, alors que l'intellectuel chinois s'efforce de mettre en place un « front anticommuniste » avec un groupe de lettrés proches de Feng Yuxiang : c'est alors qu'il réclame à son ami Viatte de l'aide pour développer une propagande active dans ce sens⁹⁸. En revanche, son hostilité au communisme n'est plus d'actualité en octobre de la même année. Suivant la première phase de cette guerre de mouvement au plus près des événements, Ding évolue non loin du front en compagnie du colonel Wu, chef de la 67^e armée. Son périple l'amène ainsi à Pékin, à Jinan et à Pei-Han, non loin de la ville de Taiyuan, la capitale du Shanxi qui tombera aux mains des Japonais en novembre 1937. Face aux défaites successives des armées chinoises, il en vient même à souhaiter une intervention russe contre le Japon :

« Sur la conférence de quelques puissances, le peuple chinois ne prend pas grand intérêt. Ses yeux ses tournent vers la Russie soviétique. Il

⁹⁷ VIATTE Auguste, « Le conflit sino-japonais », *La Vie intellectuelle*, novembre 1937.

⁹⁸ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 13.3.1937.

espère vivement que la Russie lance l'attaque contre le Japon. D'ailleurs sans cela la situation de la Chine est très difficile, premièrement parce qu'elle est pauvre, et deuxièmement parce qu'elle n'est pas un pays industriel.»⁹⁹

Cette position rejoint la ligne plus générale d'alliance avec les communistes adoptée par Jiang Jieshi à partir du tournant de l'année 1936-1937. Mis sous pression après l'épisode de son enlèvement à Xian par des rebelles qui le poussent à la fermeté et à l'union sacrée et patriotique contre l'ennemi japonais¹⁰⁰, le leader nationaliste consent à un rapprochement tactique avec les communistes chinois, également souhaité par Moscou. Staline craint alors la montée en puissance du Japon et la menace que l'empire nippon fait peser aux frontières de la Sibérie. Cette « alliance de surface » entre nationalistes et communistes chinois, qui fonctionne de 1937 à 1941, influencera visiblement les plus intransigeants des idéologues anticommunistes chinois, au rang desquels figure Ding Zuoshao. Imprégné comme une majorité d'intellectuels d'une culture de guerre qui met au-dessus de tout le principe de la résistance au Japon, Ding poursuit ses actions de propagande et accompagne la retraite du gouvernement nationaliste qui se replie d'abord à Nankin. Fin octobre 1937, réfugié au *Metropolitan Hotel* de cette ville, il fait part à son ami Viatte de son pessimisme quant à la capacité de résistance des troupes chinoises mobilisées pour la défense désespérée de Shanghai :

« C'est parce qu'à cette époque de la guerre verticale, la Chine sans avoir suffisamment d'avions et de canons se trouve naturellement dans une situation très difficile, quelque brave que soit l'armée. »¹⁰¹

⁹⁹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 27.10.1937.

¹⁰⁰ Connue sous le nom « d'incident de Xian », cet épisode rocambolesque se termine par la libération de Jiang Jieshi après une médiation du Parti communiste chinois qui obtient par là même la suspension des actions militaires nationalistes contre ses propres forces. Mais c'est surtout le renforcement décisif de la position nationaliste contre la menace japonaise, promise par Jiang Jieshi à ses ravisseurs, qui marque un tournant dans l'évolution des rapports sino-japonais. HALBEISEN Herman : « La décennie de Nankin », in BERGÈRE Marie-Claire, BIANCO Lucien, DOMES Lucien, *La Chine au XX^e siècle...*, p. 172-173.

¹⁰¹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 29.10.1937.

La ville portuaire des bords du Houang-Po tombe aux mains japonaises quelques jours plus tard. Après la chute et le massacre de Nankin, le gouvernement nationaliste se replie plus à l'ouest jusqu'au Sichuan, dans la ville de Chongqing. La « Chine libre » y demeurera jusqu'à la fin de la guerre, alors que le Guomindang accentue son évolution autoritaire et très conservatrice. C'est de Chongqing que Ding Zuoshao va envoyer à son ami résidant à Québec ses dernières lettres des années 1940. Pour lui transmettre des vœux à l'aube de l'année 1940 tout d'abord, après plus de deux ans de silence qui ont fait craindre à Auguste Viatte que son ami chinois n'ait pas survécu au siège de Nankin. Se décrivant lui-même comme un homme de plume désormais sans pouvoir, fonctionnaire à la section de propagande des bureaux du commerce extérieur, Ding se morfond dans ce rôle subalterne en attendant mieux¹⁰². Marié, père d'un enfant, il profite de ce temps d'attente pour se replonger dans ses études de droit commercial et sollicite de la part de son ami quelques ouvrages sur ce sujet.

Le professeur de Laval l'informe alors des tragiques événements qui l'ont touché personnellement en août 1939, avec le décès de sa jeune épouse Marie-Louise Claro, qui le laisse seul avec trois enfants¹⁰³. C'est en réponse à ces mauvaises nouvelles que Ding enverra une dernière lettre écrite depuis Chongqing, pour consoler son ami et lui confier ses espoirs sur l'issue de la guerre :

« Dans cette dernière année, les changements sont encore plus grands, surtout à Chongqing: elle est bien changée, toute contrée prospère est bombardée ou incendiée par les avions ennemis. [...] Pauvre ami, vous avez perdu votre aimable femme, vous gardez deux enfants, vous en laissez un en Espagne, il ne faut pas vous attrister. Pensez dans ce temps il y a des milliers de femmes sans mari ou des enfants sans père, maintenant le monde est bien changé, le monde se changera encore. Actuellement la situation de l'Amérique est tout à fait importante, si l'on continue à bavarder, à protester, à limiter les exportations et que le Japon continue sa marche vers l'avant, l'avenir de la Chine est assez sombre. Mais le généralissime, les Chinois éclairés sont tous

¹⁰² ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 11.10.1940.

¹⁰³ Voir le journal intime de VIATTE Auguste, *D'un monde à l'autre...*, vol. 1, p. 3.

*pour la guerre à outrance, la guerre jusqu'au bout, espérons que la victoire finale sera à nous, à la justice et à la raison.»*¹⁰⁴

Des impressions et des analyses de première main qu'Auguste Viatte ne se privera pas de répercuter dans les articles qu'il livre régulièrement aux revues catholiques de la mouvance dominicaine, auxquelles il collabore jusqu'à la défaite de la France à l'été 1940. De même que chez Ding Zuoshao, les idées anticomunistes passent également au second plan chez son correspondant et ami européen, avec des motivations cependant plus stratégiques et globales. Si Viatte s'inquiète en juin 1939 du risque de voir le bloc nationaliste chinois antijaponais se fissurer, sous l'influence du « collaborateur » fascisant Wang Jingwei, il dénonce surtout le danger de renoncer en Europe et dans le monde à toute résistance face aux fascismes par crainte d'un « *épouvantail communiste qui hypnotise les bourgeois du monde entier comme le chiffon rouge immobilise le taureau pendant que le matador le frappe* »¹⁰⁵. Cette prise de position démontre l'évolution de Viatte vers une résistance spirituelle aux fascismes qui prend le pas sur un anticomunisme encore fortement exprimé dans quelques articles concernant l'Extrême-Orient, publiés dans des revues catholiques françaises au début des années 1930¹⁰⁶.

Commentateur régulier des événements d'Extrême-Orient depuis son voyage marquant de la fin des années 1920, Viatte rassemble une première fois ses chroniques dans un petit ouvrage de synthèse d'une cinquantaine de pages publié en 1938 aux Éditions du Cerf, dirigées par les dominicains français. Intitulée *La Chine, le Japon et la justice internationale*, cette plaquette au ton posé et analytique se révèle pourtant incisive dans sa volonté d'ouvrir les yeux du public francophone sur les importants enjeux du conflit en cours en Extrême-Orient. Son auteur est en effet bien informé des

¹⁰⁴ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 11.10.1940.

¹⁰⁵ VIATTE Auguste, « La Chine et le Japon au début 1939 », *La Vie intellectuelle*, juin 1939.

¹⁰⁶ À titre d'exemple, voir ses articles « Où les morts ressuscitent, Chine 1930 » et « Où en est la question d'Extrême-Orient ? », dans lesquels il s'inquiète des difficultés de Jiang Jieshi à venir à bout des « *bandes rouges qui continuent à désoler les provinces centrales* », *La Revue des Jeunes*, 10-25.9.1930 et 15.10.1933.

événements liés au conflit sino-japonais, qu'il suit depuis plusieurs années, non seulement grâce à son dialogue épistolaire régulier avec Ding Zuoshao, mais aussi on l'a vu en lisant de nombreux journaux et revues spécialisés sur la question. Suivant la littérature francophone, germanophone ou anglophone paraissant sur le sujet, Viatte peut dès lors se permettre de juger avec sévérité les commentateurs qui prétendent « faire l'opinion » en France sur les questions d'Extrême-Orient.

Au premier rang de ceux que Viatte critique ou récuse dans ses chroniques, on trouve des journaux français très marqués à droite. Ainsi *L'Écho de Paris*, qui soutient les positions impérialistes japonaises par solidarité matérielle et commerciale, crainte exagérée du communisme chinois et défense des intérêts coloniaux français en Asie¹⁰⁷. De même, Viatte en appelle à la prudence envers les thèses du journaliste J.-C. Balet, chroniqueur régulier des choses japonaises pour *L'Illustration*, qui a publié en 1932 un ouvrage intitulé *Que veut le Japon ? Que veut la Chine ?* aux Éditions du Temps présent et ne cache pas ses sentiments favorables à l'Empire du Soleil Levant¹⁰⁸. Mais c'est surtout l'écrivain Claude Farrère qui est la cible des attaques de Viatte. Après l'avoir épinglé dès l'avant-propos de sa publication éditée au Cerf, celui-ci met ses lecteurs en garde contre la menace que fait peser le Japon sur ses voisins en Asie, et le monde de manière plus générale. Après la conclusion du pacte anti-Komintern entre le Japon et l'Allemagne nazie en novembre 1936, il s'agit pour le professeur de l'Université Laval de dénoncer prioritairement ceux qui soutiennent cette alliance d'extrême-droite. Claude Farrère, proche des maurrassiens de l'Action française et japonophile de longue date, en fait partie. L'année même où paraît le petit essai de Viatte, Farrère est en effet invité avec des buts nettement propagandistes par

¹⁰⁷ VIATTE Auguste, « Le problème mandchou », *La Vie intellectuelle*, janvier 1932, p. 100-103.

¹⁰⁸ « Si nous étions sûr qu'il nous donne un exposé complet de l'affaire mandchoue, et si ses affirmations traduisaient authentiquement les vues nippones, nous n'aurions qu'à nous incliner. Mais on en peut douter. M. J.-C. Balet suppose acquis certains faits qui resteraient à prouver : le sabotage de la voie ferrée, prétexte à l'occupation, etc. », VIATTE Auguste, « Gloses sur le conflit d'Extrême-Orient », *La Vie intellectuelle*, mars 1932, p. 8-9.

le gouvernement japonais, en vue de justifier vis-à-vis de l'Occident ses visées impérialistes sur la Chine. L'auteur du célèbre roman *La Bataille*, qui avait pour toile de fond la guerre russo-japonaise de 1905, souligne ainsi dans *Le Grand drame de l'Asie* (1938) combien il juge la Chine des années 1930 ingouvernable. De là à soutenir les vues d'un Japon qu'il considère à la fois comme un rempart efficace contre le bolchevisme et un pays appelé à diriger et à « civiliser » l'Asie, il n'y a qu'un pas. Claude Farrère le franchit rapidement, rallié à l'idée que les Japonais ont légitimement besoin d'un vaste « espace vital » sur ce continent.

Dans *La Chine, le Japon et la justice internationale*, Viatte dénonce ainsi Farrère et son « Japon de roman », récusant les « nombreux polémistes qui voudraient insérer le conflit dans leurs casiers familiaux et si commodes, droite contre gauche, anti-marxisme contre Front populaire »¹⁰⁹. Tout en reconnaissant que le Japon a énormément progressé au contact de l'Occident sous l'ère Meiji, il insiste sur ses positions actuelles de repli et les affinités philonazies de ses élites politiques ou militaires. Souvent regroupées en des sociétés secrètes influentes, celles-ci sont selon lui perméables aux « prédications d'Hitler » qu'elles ont entendues lors de leur formation universitaire en Allemagne¹¹⁰. À l'inverse, son soutien aux positions chinoises dans le conflit en cours trouve une double motivation. D'une part, il s'explique par ses sympathies pour un pays qu'il a découvert et qu'il apprécie au travers de l'amitié développée avec Ding Zuoshao ; d'autre part, il est renforcé par sa défense de la Société des Nations et des principes de droit international dont il se fait l'ardent croisé :

« L'a-t-on assez ridiculisée, cette "sécurité collective" qui fut la doctrine maîtresse de la politique française après-guerre ! L'a-t-on assez malmenée, au point de la rendre presque impraticable ! Il faut pourtant y revenir. Sans elle, nous n'aurons jamais affaire qu'à des replâtrages fragiles. Évidemment, son étendue donne le vertige. L'Extrême-Orient paraît si loin ! ses problèmes semblent de telles... chinoïseries, ses noms de personnes ou de lieux se retiennent si difficilement ! [...] Réfléchissons

¹⁰⁹ VIATTE Auguste, *La Chine, le Japon...*, p. 2.

¹¹⁰ VIATTE Auguste, *La Chine, le Japon...*, p. 8.

plutôt. [...] Qu'on le veuille ou non, les distances se rétrécissent. Un accord entre Berlin et Tokyo affecte directement la diplomatie française, un marché qui se ferme à Shanghai peut ruiner le Lancashire et déterminer en Europe du chômage et des troubles sociaux; l'Indochine suffirait pour nous emmêler inextricablement dans les imbroglios asiatiques.»¹¹¹

Cet appel presque désespéré aux ressources du droit international et de la sécurité collective fait écho aux suppliques de son ami Ding Zuoshao, maintes fois exprimées dans ses correspondances à la fin des années 1930. Viatte a alors acquis la conviction que dans un monde désormais «rétréci», dont les principaux enjeux politiques, économiques et stratégiques sont étroitement imbriqués, la France et plus largement le continent européen ne peuvent se dédire de leur rôle à jouer en Orient, et cela au-delà de la simple survivance du système colonial. Une position qu'il va encore réaffirmer dans l'un des derniers numéros publiés par la revue *La Vie intellectuelle* avant l'Occupation. Dans «L'Extrême-Orient et la guerre», il s'élève avec davantage de force encore contre ceux qui, tels Wladimir d'Ormesson ou Claude Farrère, s'alignent derrière la propagande de source japonaise et l'antibolchevisme primaire. Ces auteurs tendent selon lui à exagérer le rôle de la Chine comme terrain d'expérimentation privilégié du communisme, justifiant la mise au pas du pays par le fascisme japonais. Au contraire, il s'agit pour Viatte de rester ferme face au Japon, de ne reconnaître ni l'État mandchou fantoche, ni le régime collaborationniste que le Chinois Wang Jingwei souhaite mettre en place. Le temps est à une résistance spirituelle sans «*transaction moralement suspecte [qui] serait du même coup un marché de dupes*»¹¹².

Reconnu avant-guerre dans les milieux catholiques français comme un commentateur avisé des questions asiatiques, Auguste Viatte voit ses réseaux d'influence disparaître en même temps que bon nombre de revues ou de journaux qui cessent leur parution après

¹¹¹ VIATTE Auguste, *La Chine, le Japon...*, p. 45-46.

¹¹² VIATTE Auguste, «L'Extrême-Orient et la guerre», *La Vie intellectuelle*, avril 1940, p. 111.

la défaite française catastrophique de l'été 1940. Implanté depuis plusieurs années déjà au Québec, l'intellectuel chrétien et engagé qu'il est devenu va évoluer vers une posture de « résistance spirituelle » qui le rapproche des réseaux gaullistes. C'est donc logiquement que Viatte est appelé à faire une synthèse de ses connaissances et de ses aspirations sur la situation de l'Asie pour la collection « Problèmes actuels » des Éditions de l'Arbre, gérées à Montréal par Robert Charbonneau et Claude Hurtubise. Il vient alors d'être invité par les mêmes éditeurs à y diriger une collection de classiques de la littérature française, fort de son aura d'intellectuel engagé au service de la France libre au Québec, et des contacts qu'il a pu développer avec l'intelligentsia française en exil sur le continent américain¹¹³. Fidèle à son point de vue englobant l'Europe, l'Asie et le continent américain dans une destinée commune, il choisit *L'Extrême-Orient et nous* comme titre à ce nouvel ouvrage, à la fois récapitulatif et programmatique.

L'EXTRÊME-ORIENT ET NOUS : UN OUVRAGE REMARQUÉ D'AUGUSTE VIATTE

L'Extrême-Orient et nous apparaît comme une synthèse des réflexions et des observations développées depuis plus d'une dizaine d'années par Auguste Viatte sur l'évolution de la Chine et de l'Asie. On y distingue un certain regret teinté d'esprit colonial, celui de n'avoir pas vu la Chine parvenir à concrétiser son projet de modernisation entamé durant les années 1920, puis poursuivi dans le mouvement de la « Vie nouvelle » lancé par Jiang Jieshi avant-guerre¹¹⁴. Par-delà cet échec et ces regrets, Viatte proclame dans ce petit ouvrage d'une

¹¹³ VIATTE Auguste, *D'un monde à l'autre...*, vol. 1, p. xlv et vol. 2, p. 363-365.

¹¹⁴ VIATTE Auguste, *L'Extrême-Orient et nous*, Montréal: Éd. de L'Arbre, 1942, p. 52. Tout en signalant que certains voient dans le mouvement de la « Vie Nouvelle », qui veut restaurer les vertus chinoises ancestrales et la morale en se basant sur Confucius, une forme de fascisme, Viatte préfère y déceler, dans le souvenir de la prohibition, un mélange de puritanisme américain et de l'étiquette traditionnelle chinoise.

centaine de pages la nécessité d'une résistance au totalitarisme et de la destruction des «*idolâtries qui restaurent la sauvagerie primitive*»¹¹⁵. Considérant la «*marée communiste comme un chaos improductif*», estimant que le capitalisme démocratique anglo-saxon néglige trop le spirituel, il en appelle à une renaissance des valeurs chrétiennes qui puisse faire se rencontrer l'Orient et l'Occident dans la défense de leur bien commun.

Apôtre d'une troisième voie entre communisme et libéralisme, Viatte rédige son livre assez rapidement, entre le printemps 1941 et les premiers jours de 1942. L'évolution tragique de l'actualité internationale rattrape d'ailleurs son effort d'éclairer la question extrême-orientale. Le 12 décembre 1941, cinq jours après l'attaque de Pearl Harbour qui entraîne les États-Unis dans la guerre mondiale, les Éditions de l'Arbre prient Viatte d'achever son livre dans les meilleurs délais afin qu'il puisse paraître immédiatement¹¹⁶. Bien reçu par la critique au Canada français, cet ouvrage d'actualité rencontre un succès certain, puisque 750 exemplaires sont écoulés à l'été 1942. Construite sur un mode ternaire, la réflexion du professeur de littérature française de l'Université Laval expose tout d'abord l'évolution historique de la Chine et du Japon du milieu du XIX^e siècle aux années 1930. Dénonçant sans retenue la «*barbarie*» des puissances occidentales qui a asservi l'Orient au temps des guerres de l'opium, il relève cependant que «*les importations avaient du bon et que les doctrines d'Occident étaient contagieuses*»¹¹⁷. Admiratif des valeurs républicaines promues au début du XX^e siècle par Sun Yat-sen, Viatte voit en Jiang Jieshi un héritier de cet idéal. Le «*maître du Guomindang*», qui rêve de voir la nouvelle Chine franchir sous son pouvoir autoritaire les étapes de la conquête, de la tutelle et de la liberté, tente non sans difficultés d'obtenir reconnaissance et respectabilité face à la diplomatie multilatérale de la Société des Nations. Même fascination chez l'auteur pour l'ouverture japonaise en direction de l'Occident sous l'ère Meiji, doublée toutefois d'une méfiance marquée pour un nationalisme aux visées impérialistes. Citant à l'appui de ses analyses l'ouvrage de propagande de l'intellectuel

¹¹⁵ VIATTE Auguste, *L'Extrême-Orient...*, p. 90-91.

¹¹⁶ VIATTE Auguste, *D'un monde à l'autre...*, vol. 1, p. 351.

¹¹⁷ VIATTE Auguste, *L'Extrême-Orient...*, p. 11.

mystique et leader panjaponiste Chigaku Tanaka¹¹⁸, Viatte montre la dérive totalitaire d'un pays qui « manque d'espace » et suit dès les années 1930 une évolution politique vers un national-socialisme de type oriental, parallèle à celle de l'Allemagne nazie.

C'est bien en effet la relation entre l'Asie et le monde occidental, « l'Extrême-Orient et nous », qui est au cœur de l'essai d'Auguste Viatte et constitue son chapitre central. Mettant en perspective historique les visées contemporaines et révolutionnaires de la Troisième Internationale soviétique sur une Chine « malade », il rappelle l'influence traditionnelle du tsarisme russe à l'est de l'Oural, ainsi que la percée orientale décisive permise par l'établissement de la ligne du Transsibérien au XIX^e siècle. Cela pour souligner l'inquiétude que doit procurer à l'Europe et aux États-Unis l'expansion du communisme chinois, soutenue tactiquement par l'URSS et seulement contenue par la main de fer de Jiang Jieshi. Dénoncée dans l'ouvrage, la menace communiste latente en Chine inquiète cependant moins l'auteur que le danger immédiat et dramatique représenté par l'expansionnisme du fascisme japonais en Asie au tournant de 1941-1942. Raison de plus, selon Viatte, pour plaider en faveur d'un renforcement de l'influence occidentale dans les affaires d'Asie, qui sont aussi celles du monde. Il accentue encore sa dénonciation du « nazisme à la japonaise », qu'il avait déjà fustigé dans ses chroniques de *La Vie intellectuelle*. Et de critiquer ceux qui en Europe relaient les thèses qui justifient les buts de guerre nippons, prétendant qu'une victoire japonaise remettrait de l'ordre dans l'anarchie chinoise, débarrasserait l'Asie de la menace communiste et préserverait la présence coloniale occidentale. Pour de tels analystes, le Japon ne ferait ainsi que poursuivre une politique coloniale légitime vis-à-vis de la Chine...

On peut noter à ce sujet qu'après la défaite de juin 1940, des négociations débutent rapidement entre le nouveau régime de Vichy et un Japon pressé de profiter de l'évolution géopolitique en Europe pour accroître son influence sur l'Asie du Sud-Est. Parallèlement à la marche à la guerre que le clan militaire et militariste de l'Empire du Soleil

¹¹⁸ VIATTE Auguste, *L'Extrême-Orient...*, p. 22. À propos des idées panjaponistes de Tanaka et de leur influence, voir l'article contemporain de MARCHAND Louis, « La mystique du panjaponisme : un "Mein Kampf" nippon », *Annales E.S.C.*, 1946, vol. 1, n° 3, p. 235-246.

Levant poursuit tambour battant durant l'année 1941, les milieux politiques japonais acculent aux concessions une diplomatie vichyste affaiblie dans sa sphère d'influence asiatique. C'est en échange du maintien et du soutien de l'influence française en Indochine que Tokyo exige de pouvoir utiliser les bases aériennes indochinoises dans son effort de guerre. Ainsi, la stratégie japonaise se mondialise et s'efforce de mettre au service de ses objectifs la ligne ferroviaire française du Tonkin qui remonte d'Hanoi jusqu'au Yunnan. Un marché qui a l'heur de plaire aux cercles d'amitié franco-japonais, recrutant souvent dans des milieux à l'esprit très colonialiste. Sont ainsi directement visés par Viatte l'écrivain et académicien japonophile Claude Farrère en France, ou encore Werner Thormagne en Suisse, dont les Éditions Attinger de Neuchâtel viennent de faire paraître en 1940 un essai engagé au titre révélateur : *La bataille pour l'Asie. L'heure du Japon*¹¹⁹.

Les thèses développées dans *L'Extrême-Orient et nous* cherchent ainsi à orienter l'opinion francophone, en France comme au Canada français, vers des positions plus favorables à la Chine. Elles dénoncent aussi l'action des lobbys politico-intellectuels pro-japonais qui disposent de vastes réseaux d'influence, dans la presse comme dans certains cercles diplomatiques français¹²⁰. Viatte ne note-t-il pas dans son journal intime, le jour même de l'attaque japonaise sur Pearl Harbour :

« Voici une deuxième guerre mondiale. Erreur fatale des isolationnistes. Et le "qui se ressemble s'assemble". Hélas il n'est que trop clair que les hommes d'Action française sont eux aussi du même bord. »¹²¹ ?

Il développera cette réaction épidermique dans une de ses chroniques internationales publiées dans le journal *L'Action catholique* de Québec,

¹¹⁹ VIATTE Auguste, *L'Extrême-Orient...*, p. 69. Après avoir longuement cité Thormagne, qui estime que la domination de la puissance japonaise sur la Chine est un état de fait et doit être ainsi acceptée, Viatte l'épingle en soulignant que le « même ouvrage dénonce "M. Franklin Roosevelt, le créateur du New Deal, dont on connaît l'inspiration marxiste et léniniste"... ».

¹²⁰ Cela particulièrement dans les milieux d'extrême-droite et de la bourgeoisie conservatrice. À ce sujet, voir l'étude très complète de NIES Volker : « *Apaisement in Asien* ». *Frankreich und der Fernostkonflikt 1937-1940*, München : R. Oldenbourg Verlag, 2009.

¹²¹ VIATTE Auguste, *D'un monde à l'autre...*, vol. 1, p. 349 [7 décembre 1941].

relevant que le Japon se trouve désormais clairement du côté de l'Axe, comme l'annonçait depuis dix ans sa politique agressive, notamment envers la Mandchourie. Et de pointer incidemment le doigt sur le fort risque de voir en France les « *Charles Maurras et néo-païens* » choisir eux aussi définitivement le camp de la collaboration avec l'Allemagne nazie. Viatte souligne le fait que « *le Canada, pays américain, se sent en danger lorsqu'on touche aux États-Unis, et réagit psychologiquement avec eux* »¹²². Il se sent dès lors conforté dans son engagement intellectuel en vue de rallier l'opinion canadienne-française au camp de la France libre, et se dit confiant en « *l'Amérique et ses qualités viriles* ».

Édité sur le continent américain à un moment où de nombreux intellectuels français en exil se sont engagés dans la résistance spirituelle – particulièrement à New York autour de Jacques Maritain –, l'essai de Viatte est aussi susceptible d'influencer cette communauté avec laquelle il est en contact étroit. Ce d'autant plus que dès juillet 1941, le professeur de littérature de l'Université Laval a pris l'initiative, aux côtés du Père dominicain Thomas Delos, de rédiger et de faire signer un « Manifeste de catholiques européens séjournant en Amérique ». Celui-ci paraîtra une année plus tard aux Éditions de la Maison française de New York sous le titre *Devant la crise mondiale*. Dans le même élan, en avril 1942, l'auteur de *L'Extrême-Orient et nous* est invité par le médiéviste Gustave Cohen à enseigner à l'École libre des hautes études de New York, véritable université en exil qui représente aux États-Unis « *l'axe majeur de cristallisation de l'intelligentsia française républicaine et patriotique* »¹²³.

On ne s'étonnera donc pas de son insistance à plaider pour une participation occidentale et américaine plus marquée dans les affaires chinoises. L'objectif est notamment de soutenir la ligne de résistance antijaponaise de Jiang Jieshi, auquel les communistes sont encore alliés au tournant de 1941-1942. À l'heure où le conflit sino-japonais prend une dimension mondiale, Auguste Viatte met une sourdine à sa vieille animosité envers les États-Unis, teintée d'esprit antimatérialiste, pour

¹²² VIATTE Auguste, *D'un monde à l'autre...*, vol. 1, p. 349 [8 décembre 1941].

¹²³ CHAUBET François et LOYER Emmanuelle, « L'École libre des hautes études de New York : exil et résistance intellectuelle », *Revue historique*, 616, octobre-décembre 2000, p. 970-971.

pousser au rapprochement qu'il estime nécessaire entre le capitalisme anglo-saxon, gage de civilisation, et la Chine regroupée derrière le Guomindang de Jiang Jieshi. En cela, son plaidoyer n'est pas éloigné des idéaux que lui confiait dans ses dernières correspondances son ami chinois Ding Zuoshao. S'appuyant largement sur les analyses favorables à l'effort socio-économique de la Chine durant la décennie de Nankin qu'a développées Maurice Lachin dans son essai intitulé *La Chine capitaliste*¹²⁴, Viatte reprend en détail l'économiste britannique Frederick Leith-Ross qui salue les progrès matériels de la modernisation chinoise pilotée par Jiang Jieshi :

« *La Chine reste sous la tutelle du Guomindang; elle n'est pas encore une "démocratie"; ses dirigeants ne s'en inspirent pas moins de nos principes, ils les défendent à Genève, aux côtés de la France et de l'Angleterre, ils font confiance à la Société des Nations; [...] Fille des États-Unis et fille de Genève, capitaliste, humanitaire et christianisante, la Chine moderne représente la dernière-née de notre civilisation; elle s'élevait, par des efforts touchants, elle donnait, à travers nos insuffisances, une belle preuve de notre vitalité, lorsque le réveil des impérialismes agressifs a fait d'elle sa première victime.* »¹²⁵

Tenir compte de l'Extrême-Orient et de ses enjeux politiques, socio-économiques et spirituels pour l'avenir du monde en guerre, soutenir la Chine nationaliste dans son combat contre l'agresseur japonais, faire barrage à l'axe Rome-Berlin-Tokyo dont la force brutale s'apparente à celle d'une dangereuse et « formidable contre-chrétienté » : tels sont les messages principaux que souhaite faire passer *L'Extrême-Orient et nous*. En épilogue, Auguste Viatte exprime un espoir inspiré de sa propre expérience et de ses fortes convictions chrétiennes : celui d'une véritable rencontre entre l'Orient et l'Occident qui ne soit plus basée, comme les précédentes, sur la barbarie coloniale du temps des guerres de

¹²⁴ Cet ouvrage solide reçoit notamment un accueil favorable dans la revue *Esprit*, familière à Auguste Viatte, qui relève qu'au premier rang des motivations japonaises de vaincre la Chine par la force, figurait la crainte de voir celle-ci réussir son décollage économique et financier, privant ainsi le Japon du rôle « *d'usine privilégiée d'une Chine attardée* » auquel il aspirait. LABROUSSE Roger, « Maurice Lachin : La Chine capitaliste », *Esprit*, mars 1939, p. 928-930.

¹²⁵ VIATTE Auguste, *L'Extrême-Orient et nous...*, p. 51-52.

l'opium, ou sur les égoïsmes successifs représentés par l'individualisme, le communisme et le nationalisme. Et de conclure ainsi son essai :

« L'Extrême-Orient moderne nous offre comme un abrégé du drame universel. [...] Sur son vieux fond, nous avons vu frissonner la marée communiste, chaos improductif; nous avons vu les constructeurs du capitalisme et de la démocratie, bâtissant, ensemençant, laissant pourtant subsister un malaise par leur insouciance trop fréquente du spirituel; nous avons vu les nouvelles idolâtries exploiter ce malaise et restaurer consciemment, scientifiquement, la sauvagerie primitive. Nous devons d'abord les détruire: on ne guérit pas le cancer, on ne l'isole pas dans un coin de l'organisme, il faut l'amputer; [...] nous devons revivifier les valeurs que nous défendons en les retrem pant dans leurs origines chrétiennes,... et retrouver, comme les héros de cette guerre, les vertus qui nous feront mériter d'être libres, l'abnégation et la foi. »¹²⁶

DING ZUOSHAO : UN « CHINOIS MOYEN » EMPORTÉ PAR LA GUERRE...

De la fin de l'année 1940 jusqu'à l'automne 1952, aucun échange épistolaire n'intervient entre Auguste Viatte, qui demeure sur le continent américain jusqu'à la fin de l'année 1949, et Ding Zuoshao. Ce dernier, ayant suivi le repli du gouvernement nationaliste vers Chongking, ne donne en effet plus de nouvelles, et l'on perd sa trace jusque vers la fin des années 1940. Emporté par le conflit, il regagne Pékin après la victoire des Alliés et c'est dans cette ville qu'il réside jusqu'à la prise du pouvoir par les communistes et la proclamation de la République populaire, en janvier 1949, avant de fuir en direction du sud du pays.

Mais avant ce repli qui l'amènera comme tant d'autres nationalistes chinois jusqu'à Taïwan, Ding Zuoshao prendra une part active aux événements ultimes de la guerre civile qui porte les communistes au pouvoir début 1949. Quelques mois auparavant, il a vécu la chute de sa province natale, le Henan, aux mains de l'Armée populaire

¹²⁶ VIATTE Auguste, *L'Extrême-Orient et nous...*, p. 90-91.

de Libération, ce qui lui fait «*l'effet d'un coup d'épée au cœur*». Il ne nourrit plus guère d'illusion sur l'issue de la guerre civile une fois la Mandchourie conquise par les troupes de Lin Biao. Celui-ci mène en effet une offensive rapide qui se concentre bientôt sur deux principaux objectifs: les villes de Tianjin et de Pékin. La première comporte un enjeu stratégique et économique décisif, puisqu'elle représente un port de première importance pour le commerce du Nord de la Chine. Aux mains du Guomindang et de quelques influentes sociétés secrètes depuis la fin de la guerre en 1945¹²⁷, la municipalité de ce qui fut longtemps une des principales têtes de pont des concessions occidentales en Chine subit ainsi le siège de l'armée communiste dès la fin octobre 1948. Celle-ci est emmenée par Lin Biao, qui a reçu les pleins pouvoirs de Mao pour priver les nationalistes de tout accès à la mer vers Tianjin et foncer ensuite sur Pékin.

Ding Zuoshao rejoint Tianjin, où il va exercer des fonctions politiques comme membre de la Chambre des députés, en prenant un train au départ de Pékin le 13 décembre 1948. La ville est alors déjà quasi encerclée et c'est en compagnie de trois autres délégués de la Chambre des députés qu'il tente une démarche de négociations afin de sauver si possible la cité de la destruction. Sa mission tient de l'aventure, et c'est sous la neige, les coups de fusil et de canon que les quatre hommes franchissent les lignes ennemies le 6 janvier 1949, munis d'un fanion blanc où est inscrit «*Nous demandons la paix*». Le contact s'établit semble-t-il avec Lin Biao en personne et son chef d'état-major, qui ne veulent pas entrer en matière pour un cessez-le-feu: le mot d'ordre est la conquête de la ville par la force. On perçoit dans le récit de Ding un certain fatalisme teinté d'envie devant la supériorité des soldats communistes et leur équipement d'origine américaine, saisi aux troupes gouvernementales¹²⁸. Mais c'est surtout le moral qui les

¹²⁷ LIEBERTHAL Kenneth, «*The suppression of secret societies in Post-Liberation Tientsin*», *The China Quarterly*, n° 54, apr.-jun. 1973, p. 242-244.

¹²⁸ Un équipement militaire américain d'ailleurs ostensiblement mis en évidence par les troupes communistes lors des défilés qu'elles organisent en entrant dans les principales villes conquises: il s'agit de masquer les fournitures d'armes majoritairement reçues de l'URSS, suivant la stratégie d'assistance discrète voulue par Moscou pour ne pas provoquer de réaction militaire américaine sur le terrain. WESTAD O.A, *Decisive Encounters. The Chinese Civil War*, p. 235.

anime, héritage d'une discipline de fer et d'une formation doctrinale récemment acquises dans la base de Yan'an, qui frappe l'ami de Viatte : « *Ils sont endurants, ils sont de bonne humeur : c'est ce qui compte. Ils sont pleins d'espoir, sûrs de leur victoire.* »¹²⁹ C'est impuissant qu'il assiste ainsi à la capitulation de Tianjin, dont les principaux points stratégiques tombent aux mains communistes durant la journée du 14 janvier 1949.

Dans une ville qui reprend vie après la cessation des combats, Ding Zuoshao profite de la confusion pour s'échapper à pied en direction de Pékin. Il y arrive le 18 janvier, trois jours avant que Jiang Jieshi n'annonce à Nankin son retrait des fonctions gouvernementales. L'heure est aux négociations au plus haut niveau, autour de Li Zongren qui assure l'intérim à la présidence. Tandis que les Américains hésitent à soutenir davantage les forces nationalistes, l'URSS se tient en retrait en refusant toute action de médiation entre le Guomindang et l'Armée populaire de libération, conformément à la ligne souhaitée par Mao. Pendant ce temps, les combats se rapprochent de Pékin. Stratégiquement et symboliquement, Mao considère la prise de la capitale du Nord comme décisive. Celle-ci représente pour lui le lieu de sa formation au marxisme, au moment où il s'y était établi en provenance du Hunan, mais elle dispose surtout d'un poids symbolique considérable de par son rôle dans l'histoire chinoise, au cœur du pouvoir étatique¹³⁰.

Le 21 janvier, soit le jour même où Jiang Jieshi renonce à ses fonctions dirigeantes à la tête du Guomindang, le commandant des troupes nationalistes à Pékin, Fu Zuoyi, décide de signer une reddition et communique la mort dans l'âme aux forces communistes sa décision de rompre son allégeance au gouvernement de Nankin. Son geste s'explique à la fois par des considérations stratégiques (la reddition récente de Tianjin ne laisse guère de doute sur l'issue du siège de Pékin qui se profile) et un esprit de défaitisme consécutif au retrait du « Generalissimo ». À cela s'ajoute le fait que pour les chefs de l'Armée populaire de libération, une victoire sans combats majeurs dans la ville-symbole de Pékin permet de sceller le sort du Nord-Est du pays et d'épargner leurs troupes, en attendant la conquête des

¹²⁹ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 6.

¹³⁰ WESTAD O.A., *Decisive Encounters...*, p. 221.

territoires méridionaux. Ce dénouement est suivi d'un répit synonyme de soulagement pour les dirigeants communistes, dont le souci majeur est alors de gérer au mieux, politiquement et socialement, les vastes portions de territoires conquises, notamment des zones urbaines dont ils ne sont guère familiers¹³¹.

C'est le 31 janvier que les troupes de l'Armée populaire investissent Pékin. Ding Zuoshao a assisté au départ des troupes nationalistes de Fu Zuoyi « *du haut du pont de la Ceinture de Jade, entre les deux secteurs du Jardin Impérial* » où il se rendait souvent. C'est volontairement qu'il minimise et banalise l'entrée des communistes, qui se fait dans le calme. Alors que Mao n'arrivera à Pékin que plusieurs mois plus tard, l'ami de Viatte assimile dans ses souvenirs cette conquête de la ville à une victoire personnelle du Grand Timonier, tout en la réduisant à un non-événement où le leader adverse est tourné en ridicule :

*« ... je vois défiler les chariots et troupes [nationalistes], groupe par groupe, vers le dehors; et je comprends: on fait place à Mao. Il entre en sourdine. Pas de tapage ni de démonstrations. Les uns viennent, les autres s'en vont, c'est chose ordinaire à Pékin. [...] Et comme les Pékinois en ont tant vu, rien ne les étonne, l'entrée d'un Mao Tse-Toung pas plus que le reste. Il arrive, et après ? Mao Tse-Toung était un lettré sans fortune, comme les autres. Plusieurs années, employé à la Bibliothèque, il a servi messieurs les étudiants; après la fermeture, il se promenait comme les autres, il allait au théâtre comme les autres, il mangeait au restaurant comme les autres; [...] Mao Tse-Toung est corpulent, avec une face bouffie, tout ce qu'il y a de plus banal. On ne peut le nier, c'est un Chinois comme les autres, travailleurs, studieux; il lisait beaucoup, pensait beaucoup, agissait beaucoup. [...] Maintenant il revient. Ce n'est plus Monsieur le bibliothécaire Mao Tse-Toung, c'est le président Mao Tse-Toung. Qu'importe aux Pékinois ? Ils ne changeront rien, pour autant, à leurs habitudes. Ce sont les siennes, et celles de ses troupes, qui vont changer. »*¹³²

Derrière ce récit pointe une certaine amertume chez celui pour qui Pékin représente la ville de prédilection, « centre de la culture

¹³¹ WESTAD O.A., *Decisive Encounters...*, p. 226-228.

¹³² DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 8.



Ding Zuoshao et Auguste Viatte côte à côte à Taïwan (avril 1975).
Collection privée famille Viatte.



Couverture de la brochure *Résistancisme*, publiée par Ding à Canton en 1932. ARCJ 118 J 202.

Changé de nom par le Tsing
 Tsing Tchang (1944)

Dr. Ting Tsa Chao

Changé de nom par le Tsing
 Tsing Tchang (1944)

1. Le premier... 2. Le second... 3. Le troisième... 4. Le quatrième... 5. Le cinquième... 6. Le sixième... 7. Le septième... 8. Le huitième... 9. Le neuvième... 10. Le dixième...

11. Le onzième... 12. Le douzième... 13. Le treizième... 14. Le quatorzième... 15. Le quinzième... 16. Le seizième... 17. Le dix-septième... 18. Le dix-huitième... 19. Le dix-neuvième... 20. Le vingtième...

21. Le vingt-et-unième... 22. Le vingt-deuxième... 23. Le vingt-troisième... 24. Le vingt-quatrième... 25. Le vingt-cinquième... 26. Le vingt-sixième... 27. Le vingt-septième... 28. Le vingt-huitième... 29. Le vingt-neuvième... 30. Le trentième...

31. Le trente-et-unième... 32. Le trente-deuxième... 33. Le trente-troisième... 34. Le trente-quatrième... 35. Le trente-cinquième... 36. Le trente-sixième... 37. Le trente-septième... 38. Le trente-huitième... 39. Le trente-neuvième... 40. Le quarantième...

41. Le quarante-et-unième... 42. Le quarante-deuxième... 43. Le quarante-troisième... 44. Le quarante-quatrième... 45. Le quarante-cinquième... 46. Le quarante-sixième... 47. Le quarante-septième... 48. Le quarante-huitième... 49. Le quarante-neuvième... 50. Le cinquantième...

51. Le cinquante-et-unième... 52. Le cinquante-deuxième... 53. Le cinquante-troisième... 54. Le cinquante-quatrième... 55. Le cinquante-cinquième... 56. Le cinquante-sixième... 57. Le cinquante-septième... 58. Le cinquante-huitième... 59. Le cinquante-neuvième... 60. Le soixantième...

61. Le soixante-et-unième... 62. Le soixante-deuxième... 63. Le soixante-troisième... 64. Le soixante-quatrième... 65. Le soixante-cinquième... 66. Le soixante-sixième... 67. Le soixante-septième... 68. Le soixante-huitième... 69. Le soixante-neuvième... 70. Le septantième...

71. Le septante-et-unième... 72. Le septante-deuxième... 73. Le septante-troisième... 74. Le septante-quatrième... 75. Le septante-cinquième... 76. Le septante-sixième... 77. Le septante-septième... 78. Le septante-huitième... 79. Le septante-neuvième... 80. Le quatre-vingtième...

81. Le quatre-vingt-et-unième... 82. Le quatre-vingt-deuxième... 83. Le quatre-vingt-troisième... 84. Le quatre-vingt-quatrième... 85. Le quatre-vingt-cinquième... 86. Le quatre-vingt-sixième... 87. Le quatre-vingt-septième... 88. Le quatre-vingt-huitième... 89. Le quatre-vingt-neuvième... 90. Le quatre-vingt-dixième...

91. Le quatre-vingt-et-unième... 92. Le quatre-vingt-deuxième... 93. Le quatre-vingt-troisième... 94. Le quatre-vingt-quatrième... 95. Le quatre-vingt-cinquième... 96. Le quatre-vingt-sixième... 97. Le quatre-vingt-septième... 98. Le quatre-vingt-huitième... 99. Le quatre-vingt-neuvième... 100. Le centième...

101. Le cent-et-unième... 102. Le cent-deuxième... 103. Le cent-troisième... 104. Le cent-quatrième... 105. Le cent-cinquième... 106. Le cent-sixième... 107. Le cent-septième... 108. Le cent-huitième... 109. Le cent-neuvième... 110. Le cent-dixième...

111. Le cent-et-unième... 112. Le cent-deuxième... 113. Le cent-troisième... 114. Le cent-quatrième... 115. Le cent-cinquième... 116. Le cent-sixième... 117. Le cent-septième... 118. Le cent-huitième... 119. Le cent-neuvième... 120. Le cent-dixième...

121. Le cent-et-unième... 122. Le cent-deuxième... 123. Le cent-troisième... 124. Le cent-quatrième... 125. Le cent-cinquième... 126. Le cent-sixième... 127. Le cent-septième... 128. Le cent-huitième... 129. Le cent-neuvième... 130. Le cent-dixième...

131. Le cent-et-unième... 132. Le cent-deuxième... 133. Le cent-troisième... 134. Le cent-quatrième... 135. Le cent-cinquième... 136. Le cent-sixième... 137. Le cent-septième... 138. Le cent-huitième... 139. Le cent-neuvième... 140. Le cent-dixième...

141. Le cent-et-unième... 142. Le cent-deuxième... 143. Le cent-troisième... 144. Le cent-quatrième... 145. Le cent-cinquième... 146. Le cent-sixième... 147. Le cent-septième... 148. Le cent-huitième... 149. Le cent-neuvième... 150. Le cent-dixième...

151. Le cent-et-unième... 152. Le cent-deuxième... 153. Le cent-troisième... 154. Le cent-quatrième... 155. Le cent-cinquième... 156. Le cent-sixième... 157. Le cent-septième... 158. Le cent-huitième... 159. Le cent-neuvième... 160. Le cent-dixième...

Il s'agit de la Chine et de la Chine... (Text continues with detailed historical and geographical notes in French, discussing various regions, dynasties, and military movements related to the 'Lost Army' legend.)

Première page manuscrite de L'armée perdue par Ding Zuoshao. ARCJ 118 J 202.

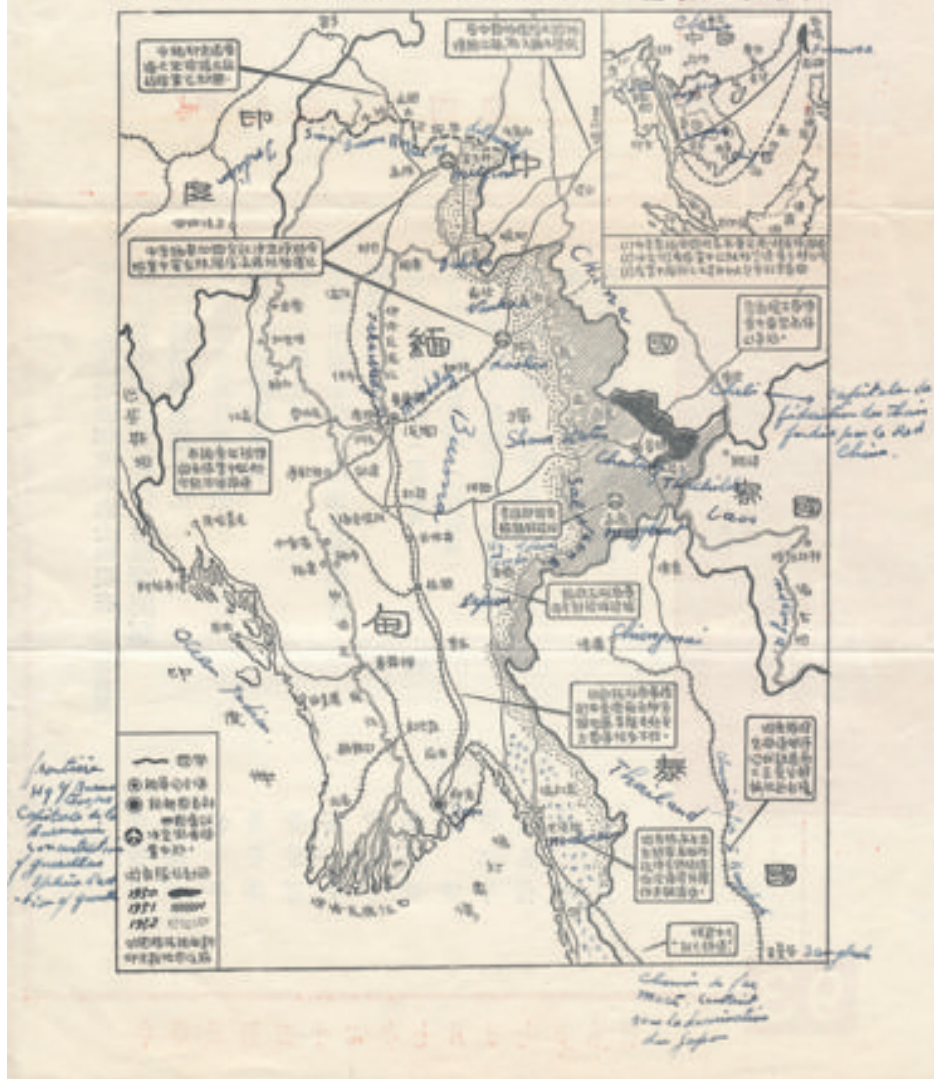
L'ARMÉE PERDUE

PRÉFACE

La Chine est à la mode. Les deux Chines : la Chine rouge, et l'autre. La Chine rouge a vaincu l'autre avec la rapidité de l'éclair. Fait sans précédent dans l'histoire : les Européens, les Américains, ~~les~~ Chinois ~~aussi~~, en même bouche bée. Les vainqueurs s'interrogent eux-mêmes sur les causes de leur victoire. Ils l'ont eue : c'est un fait.

Bon des livres ont tenté de l'expliquer. Chacun donne son avis. Je voudrais apporter le mien. Je ne suis pas un Chinois communiste ; je ne suis pas non plus, à quoi qu'~~en~~ ~~propos~~, ~~un~~ ~~Chinois~~ nationaliste, ou seulement à certains points de vue ; je suis un Chinois moyen, un Chinois traditionnel, un Chinois tout court. Je n'adopterai pas l'optique communiste ni l'optique nationaliste mais l'optique moyenne ; je dirai ce que j'ai vu de mes yeux. Et j'ai eu la chance (si c'en est une) d'assister à la débâcle nationaliste depuis le commencement jusqu'à la fin, de la Mandchourie au Yunnan. Lorsqu'on se battait au Nord-Est, j'étais au Nord-Est. Quand les communistes envahirent Tien-Tsin, j'étais à Tien-Tsin ; bina mina, j'étais député de Tien-Tsin à la Chambre des Communes, j'ai été désigné pour faire la navette entre les quartiers-généraux Communistes et nationalistes, en vue d'un armistice. Tien-Tsin tomba après vingt-neuf jours de résistance, je retournai à Pékin : c'était l'heure des pourparlers entre les communistes et Fou Tse-Yi, commandant en chef des troupes nationalistes dans le Nord. Après l'entrée de Mao Tse-Toung à Pékin, je me

(解圖事時) 在現與去過的隊擊游境邊泰越緬滇



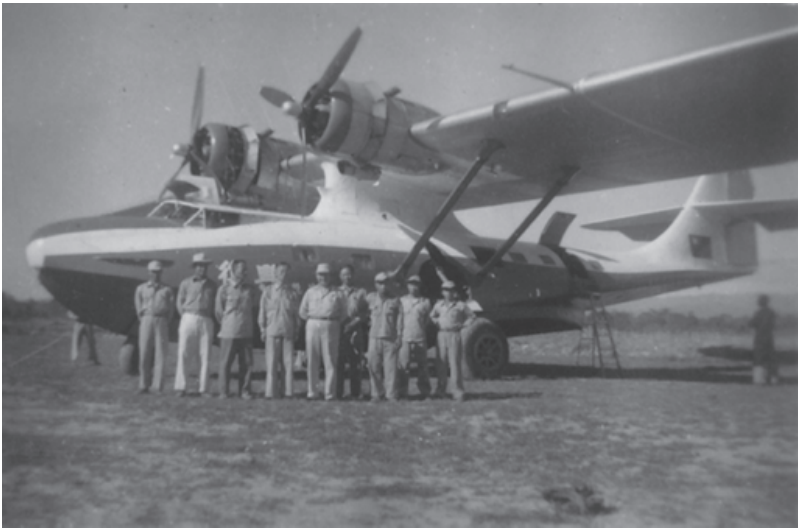
Carte des frontières Chine-Birmanie-Thaïlande annotée de la main de Ding Zuoshao (sans date). ARCJ 118 J 217 (1960-79).



Visite de la femme de Ding (à droite) et de son amie au quartier général de « L'armée perdue » (18 octobre 1952). *ARCJ 118 J 217.*



Ding Zuoshao harangue ses troupes lors de la fête du Nouvel An 1953. *ARCJ 118 J 217.*



Ding (quatrième depuis la gauche) devant un avion provenant de Taïwan et posé sur la base de Monghsat (3 février 1953). Au verso: « No publishing this place! » ARCJ 118 J 217.



Le général Li Mi (tout à gauche sur la photo) partage un repas avec Ding Zuoshao au quartier général de son armée (probablement 1952-1953). ARCJ 118 J 217.



Ding et son épouse sur le balcon de leur maison en bambous dans les forêts du Nord de la Thaïlande où ils se sont réfugiés (1^{er} janvier 1955).



Avec un éléphant près de Dagwin, aux frontières de la Birmanie et de la Thaïlande (15 août 1955).
ARCJ 118 J 217.



Ding Zuoshao au bord du fleuve Salouen : « *Je regardais l'autre rive et je réfléchissais* » (15 août 1955).
ARCJ 118 J 217.



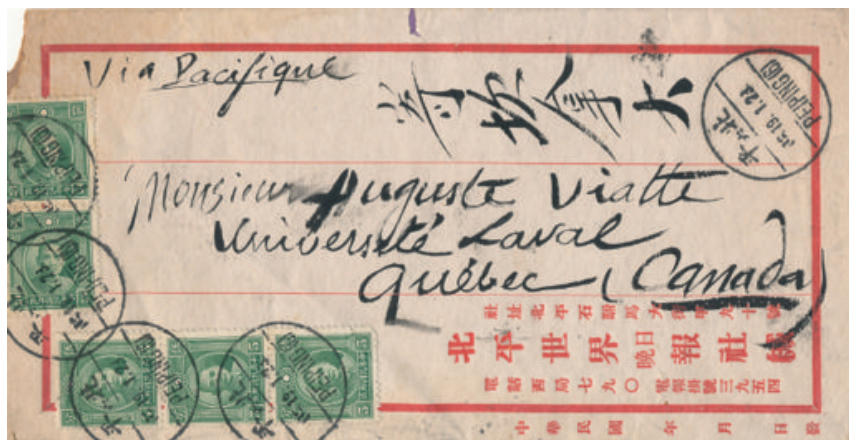
Ding, son épouse et des collègues à l'Université de Cheng Kung de Tainan (Taïwan, 4 janvier 1958).
Collection privée famille Viatte.



Ding et son épouse au « Cat Club » de Tainan (Taïwan, 11 février 1958). *Collection privée famille Viatte.*



Ding pose pour la photo le 31 janvier 1959.
ARCJ 118 J 217.



Enveloppe adressée par Ding Zuoshao à son ami Viatte alors au Québec. Le cachet postal indique l'an 23 de l'adoption par la République chinoise du calendrier grégorien (1912), soit l'année 1934. ARCJ 118 J 217.



TWENTY-FIVE NIAN HO YEN.
(Shan Ya Tiao Hsueh).
PEKING

9.7.32

Mon cher ami

me voici retour à Pechin (peiping).
D'abord par fleuve, puis par auto,
bateau, chemin de fer, j'ai dépensé
15 jours. Excessif, trop écarté, je
n'en veut plus retourner.

Malheureusement, journal "le monde"
世界日報 m'a invité d'être son rédacteur
en chef, en réalité, me charge seule-
ment du "bulletin du jour". Par là-
je pourrai développer mes idées et
les mettre devant le public.

Par suite de la guerre et
de sa situation dangereuse, beau-
coup d'amis influents n'y sont
plus ou ils ne sont pas encore de
retour. Je pense toujours pour
vous, mais tous jours passés,

017

Lettre manuscrite de Ding à son ami Viatte, peu après son retour en Chine (9 juillet 1932). ARCJ 118 J 217.

Auguste Viatte
AV

Journal de Voyage en Orient

à Utsira principalement
(Norvège)

~~Le Japon et l'Inde~~
(Japon)

Cette notice, l'inspiration
et l'impulsion de l'auteur (Eugène de
Lamoignon)
(A. P. Viatte,
C'est de 10 ans 1898)

Le Japon des pages de plus étrangères.
(Comme l'auteur)

Quand j'ai été le Japon - Quand on est le Japon
(L'auteur)

Il n'y a pas de voyage, ni de voyage même
(L'auteur)

Première page du *Journal de voyage en Orient* d'Auguste Viatte (1928-1929).
ARCJ 118 J 29/2.



Le jeune Auguste Viatte s'essaie à la calligraphie chinoise sur son journal de voyage (1928-1929). *ARCJ 118 J 29/2.*



Auguste Viatte sous l'ombrelle et en costume chinois, avec sa famille à Porrentruy, en 1929, après son retour de voyage en Orient. *Collection privée famille Viatte.*

L'EXTRÊME-ORIENT ET NOUS

PREMIÈRE PARTIE L'EXTRÊME-ORIENT MODERNE

CHAPITRE I LA RÉVOLUTION CHINOISE

I

Il y a nous d'un côté, l'Extrême-Orient. Mais encore partie de « l'immense Orient ». Sa civilisation n'a pu se développer sans l'Occident, indépendamment de la nôtre. Un long processus amène tout au plus de rares voyages en contact avec son système. Deux Empires immenses, gouvernés par le Fils du Ciel et par celui de la Déesse céleste, vivants réglés sur nos usages, avec leurs mœurs, leurs institutions, leurs classiques, leur alphabet idéographique, telle l'Empire des Amis. De ces Empires, le plus grand, le plus riche, le plus ancien et le plus civilisé, c'est la Chine, « l'État monde » (T'ang-mou-tseu : ce qui traduit par « Empire du monde »), étroit par sa mer et par sa grande muraille contre les barbares de quatre régions.

Soumis les barbares l'Occident monde : Turcs, Mongols, Mandchous ; de lui même impose long despotisme depuis le dix-neuvième siècle, l'Empire sous un Mandchou, qui ^{gouverne} ~~gouverne~~ 500 millions chinois à part ignominieuse de la terre. Mais toujours la Chine, comme la Grèce antique, avec ses mille îles, ses montagnes, ses deux géographies, le profit de l'empire, un Mandchou, un King-Hé, donne le plus étendu de la civilisation et se place à leur regard la civilisation chinoise. Sous deux autres les révolutions, les périodes d'insécurité n'ont pas marqué. Les philosophes en avaient fait le thème : pour eux, le pouvoir résidait d'un mandat du Ciel et que le Ciel peut retirer ; lorsque sans usage et nombre des monarques viciés, incapables de simplicité méritante, c'est-à-dire que les temps sont révolus ; les révoltes suivent, le désordre se propage, la dynastie tombe, les guerres civiles se glissent, jusqu'à ce que le Ciel désigne un chef par un nouveau et lui confie un nouveau monde. Ainsi les cycles de paix glorieuse et de révoltes de misère ~~alternent~~ ^{alternent} depuis l'éternité.

Toujours, sous lui, le Fils du Ciel occupait les rois, relevant de sa Cour. Mais la masse grandissante des quatre cents millions de Chinois n'ont jamais obtenu un gouvernement central. Ils s'abandonnent

專誠拜訪

敬請指教



請閱背面

學歷：巴黎大學法學博士
現任：國立成功大學教授

國際獅子會副監督
健康長壽會理事長
河南同鄉會理事長

丁作韶 鞠躬

聯絡處：

地址：台南市東寧路十九號
電話：住宅：二七七八六二
學校：二四一四一轉〇七號

Faire-part de décès de Ding Zuoshao (23 janvier 1990).
ARCJ 118 J 217 (1960-79).

chinoise» et cité raffinée. Ding est cependant contraint de quitter rapidement la capitale du Nord, seul et sans rien emporter, dans des conditions très difficiles. Embarquant dans un wagon à bestiaux, il rejoint sa province natale du Henan, où il demeurera quelques semaines au milieu des siens dans le comté de Xiayi. La progression de l'Armée populaire de libération l'oblige ensuite à reprendre le train pour Tsingtao, qui «tient toujours» face à l'avance communiste, et où est installée, pour peu de temps encore, une base de la marine américaine. Il y parvient en compagnie d'un de ses frères et de trois neveux, après un nouveau voyage en train et une longue route en char à bœufs à travers la province du Shandong, qui le mène de Jinan en direction de la côte. C'est depuis le port de l'ancienne colonie allemande de Tsingtao que Ding Zuoshao s'embarque pour Shanghai, à la mi-avril 1949. Talonné par la progression inexorable des troupes communistes, il en repartira un mois plus tard, quelques jours avant que la ville des bords du Houang Po ne tombe aux mains de l'Armée populaire de libération, le 25 mai 1949.

Émaillée d'épisodes rocambolesques, la fuite de Ding s'accomplit dans des conditions souvent périlleuses et s'apparente en même temps à un voyage dans son passé. Suivons-le dans les différentes étapes déjà évoquées, au fil d'une mémoire personnelle réactivée par les lieux qu'il retrouve. Son périple est tout d'abord marqué par la pause d'une semaine qu'il accomplit dans sa famille à Soutchéou, dans le Henan, où il prend le temps de se ressourcer et de faire le point sur ses origines et ses racines, tout en analysant l'évolution de la situation politique. La même désillusion transparaît dans ses commentaires vis-à-vis de l'échec du Guomindang: «*Chiang Kai-Shek ne se souciait pas assez de l'économie nationale, son entourage s'enrichissait scandaleusement; le peuple irrité l'a laissé tomber.*»¹³³ Ding Zuoshao n'en garde pas pour autant d'illusions sur l'avenir des mesures socio-économiques prises par les communistes, en particulier pour ce qui est de la politique de redistribution des terres. Les violences, voire les persécutions, se multiplient en effet vis-à-vis de ceux que l'on accuse rapidement d'être de véritables «fermiers féodaux», alors qu'ils ne sont en réalité que de petits propriétaires: aux yeux des communistes, la

¹³³ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 11.

répartition des terres est tout autant symbolique qu'économique, et, pour Mao, elle est un instrument nécessaire à l'affirmation de son pouvoir par la violence et la terreur¹³⁴. Aux yeux de Ding, aussi bien les persécutions menées contre les principaux détenteurs de richesse¹³⁵ que cette politique agraire révolutionnaire sont vouées à l'échec :

«La richesse passe pour criminelle. Pour souligner sa pauvreté, la famille se divise le plus possible. Dans toute la maison, ce ne sont que cuisines: chacune représente un ménage. [...] Les terres sont partagées. On a procédé simplement: on a évalué d'une part la superficie globale des terres; d'autre part le nombre d'hommes, on a divisé l'une par l'autre; c'est simple mais cela ne résout rien. Le vrai problème est démographique. Si vous visitez le Henan ou le reste de la Chine proprement dite, un coup d'œil vous montrera des villages surpeuplés, qui se suivent de très près, et au-dehors, des tombeaux, des cimetières. Pas de place pour les vivants; très peu de terre cultivable. Diviser cette terre? Cela ne fait qu'aggraver le mal, en rendant la culture plus difficile et moins fructueuse.»¹³⁶

Des commentaires que confirment les analyses historiques postérieures, notamment sur le fait que plus les communistes descendent vers le sud, notamment après avoir franchi le fleuve Yangzi, moins les surfaces de terre à répartir sont nombreuses, dans des régions surpeuplées¹³⁷. Cette situation pousse d'ailleurs Ding à reprendre la route, en compagnie de son frère et de trois neveux, avec l'idée déjà bien marquée de poursuivre la lutte anticommuniste: c'est ainsi qu'il considère sa mission, au moment où il fuit une nouvelle fois vers Shanghai :

«Où trouver l'espoir, dans ces ténèbres, après ce naufrage? Allons, cherchons, me dis-je. J'ai vu les souffrances du Henan, occupé l'un des premiers; je pars avec son espoir, avec celui de tous les occupés, pour tenter de les sauver, et de préserver ceux qui sont encore libres.»¹³⁸

¹³⁴ WESTAD O.A., *Decisive Encounters...*, p. 136-137.

¹³⁵ Celles-ci sont notamment décrites et confirmées par les recherches de DIKÖTTER Frank, *The Age of Openness...*, p. 76-78.

¹³⁶ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 13.

¹³⁷ DIKÖTTER Frank, *The Age of Openness...*, p. 77-78.

¹³⁸ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 14.

À Shanghai également, où il séjourne une dizaine de jours dans les locaux d'un journal fondé par le Père Lebbe auquel il avait collaboré, Ding Zuoshao se remémore les vexations subies dans la concession française, alors qu'il était étudiant à l'Université Aurore de 1922 à 1925. Injurié et expulsé *manu militari* d'un jardin public situé sur le territoire de cette concession, alors interdite « aux Chinois et aux chiens », Ding en garde un souvenir cuisant et vivace qui a nourri son sentiment anti-impérialiste et nationaliste :

*« Pendant mes quatre ans à l'Aurore, je ne suis plus retourné dans ce jardin, ni plus tard, mais cet épisode est resté ineffaçable dans ma mémoire. N'en parlons plus. La Chine est maintenant une grande puissance; elle a récupéré les concessions, et se veut forte envers les étrangers, mais, fidèle à son idéal, regarde tous les hommes comme des frères, membres égaux d'une grande famille. »*¹³⁹

Le regard dans le rétroviseur, Ding poursuit ainsi une fuite en avant inexorable qui s'accélère et va le mener à s'embarquer pour Taïwan en compagnie de milliers d'autres fugitifs, quelques jours avant la prise de Shanghai par les troupes communistes le 25 mai. Ici encore, son destin personnel et son passé l'accompagnent, puisqu'il retrouve sur le bateau son premier amour, une jeune femme chinoise qu'il avait rencontrée à son retour de France alors qu'il avait vingt-sept ans. Désormais mariée à l'un de ses amis et mère de famille, elle provoque un choc affectif chez celui qui la retrouve dans ces circonstances dramatiques, vingt ans plus tard :

*« Quelle émotion, à notre rencontre imprévue! Nous nous arrêtons en face l'un de l'autre, les yeux dans les yeux, sans savoir que dire. Si nous étions mariés! Heureux de ne pas l'être... Où trouver le bonheur, dans ces années de guerre continuelle ? Durant les trois jours de traversée, nous bavardons à perte de vue. »*¹⁴⁰

Ding débarque comme des milliers d'autres réfugiés dans le port stratégique de Keelung, au nord de l'île de Taïwan. Grâce au permis

¹³⁹ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 17.

¹⁴⁰ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 19.

collectif dont disposent l'ensemble des passagers du bateau, il peut obtenir l'autorisation d'entrer sur l'île, dont l'accès est sévèrement contrôlé par crainte des « infiltrations communistes ». Ding va y passer quatre mois, de juin à septembre, dont un dans la capitale Taipei, où il s'engage dans différents journaux, publiant le récit de ses expériences récentes sur le continent. Il y déploie également une intense activité propagandiste, enchaînant les conférences et multipliant les rencontres en vue de stimuler l'opposition anticommuniste sur l'ensemble du territoire insulaire. D'après ses souvenirs, il sera même reçu par Jiang Jieshi et son secrétaire général dans l'un des principaux hôtels de Taipei, afin d'y exposer ses vues sur l'avenir de la Chine nationaliste. Partisan d'une rupture rapide des relations diplomatiques entre Taïwan et l'Union soviétique (cette dernière a reconnu immédiatement la République populaire de Chine), Ding plaide pour un rassemblement de toutes les forces anticommunistes et « *l'établissement d'une base pour la contre-offensive au Sud-Ouest de la Chine, où les mouvements sont plus faciles qu'à partir d'une île, et où il existe partout des montagnes, excellents bastions naturels* »¹⁴¹.

Comme le souligne Bertil Lintner¹⁴², la force rhétorique du propagandiste patenté qu'est Ding Zuoshao, son réseau étendu de relations et ses fortes convictions anticommunistes, « *quasi-religieuses* », ont contribué à ce que le Guomindang tente d'établir aux frontières du Yunnan une base de reconquête de la Chine communiste, sur le modèle de ce que les forces maoïstes avaient elles-mêmes réalisé avec succès à partir de la base de Yan'an. Pour convaincre ses interlocuteurs du bien-fondé de ce plan qui apparaît très idéaliste, Ding s'appuie sur une argumentation historique. Selon lui, ces provinces du Sud-Ouest ont souvent constitué des bastions de résistance et de lutte à différents moments de l'histoire de la Chine : l'alliance du Sichuan et du Yunnan a empêché la restauration impériale voulue par Yuan Che-Käi après l'avènement de la République de 1911, et la résistance antijaponaise s'y est concentrée ensuite, obtenant par la route de la Birmanie

¹⁴¹ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 21.

¹⁴² LINTNER Bertil, « The CIA's First Secret War », *Far Eastern Economic Review*, 16.9.1991, p. 56.

d'importantes ressources en armements¹⁴³. Mû par un sentiment anticommuniste exalté, il estime que la proximité frontalière avec l'Asie du Sud-Est et les territoires birmanais constitue un avantage stratégique important, propre à faciliter l'arrivée de renforts militaires de « *tous les États amis du monde entier* ». Comme d'autres nationalistes du Guomindang, Ding espère en effet pouvoir bénéficier d'appuis dans la Birmanie nouvellement indépendante, où l'influence américaine cherche à faire barrage au communisme au tournant de 1949-1950.

C'est par la voie des airs que Ding Zuoshao quitte Taïwan le 20 septembre 1949, en direction de la province du Sichuan. Le mode de transport choisi – un avion spécial avec seulement deux autres passagers qui l'accompagnent – en dit long sur les attentes et le soutien dont il dispose de la part des dirigeants du Guomindang pour l'accomplissement de sa mission. Visiblement, le juriste désormais engagé dans l'action sur le terrain a su convaincre ses interlocuteurs du bien-fondé de ses vues politiques et des chances, même minimes, de réussir dans son entreprise de reconquête. Il en rend d'ailleurs largement grâce au président Jiang Jieshi en quittant l'îlot de sécurité qu'est devenu Formose pour les nationalistes chinois à la fin de l'année 1949. À Chengdu où il atterrit quelques heures plus tard, puis dans la province voisine du Yunnan où il se rend également en avion le 9 octobre, le risque et l'aventure attendent cet intellectuel nationaliste attiré par l'action. La région comprend en effet les dernières lignes de front séparant l'Armée populaire de libération des troupes nationalistes en constant repli. L'itinéraire de Ding Zuoshao se confond ainsi avec les dernières poches de résistance nationalistes qui se vident peu à peu en direction des frontières du Sud-Ouest de la Chine.

Appelé à Kunming, la capitale du Yunnan, par son gouverneur, Ding y poursuit sa propagande nationaliste dans la presse et sur les ondes, rencontrant notamment au cours du mois de novembre Li Zongren, vice-président du gouvernement de la Chine nationaliste, lors d'une conférence qu'il estime mémorable. L'occasion pour lui de souligner dans le texte de ses mémoires, écrits quelques années plus tard, combien sa propre position intransigeante de résistance ferme au communisme, sur le

¹⁴³ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 22.

terrain continental, a été la meilleure. Et cela contrairement au choix de repli sur Taïwan adopté par le gouvernement de Jiang Jieshi, ou à l'option pacifiste et négociatrice voulue par le vice-président Li Zongren¹⁴⁴. Cette volonté constante de justification a posteriori s'explique chez l'ami chinois de Viatte par le sentiment d'être demeuré dans le dernier carré de résistance à l'emprise communiste sur l'ensemble du territoire chinois – «*j'ai été la dernière voix anticommuniste en Chine continentale*» – mais aussi par l'intensité dramatique des événements vécus au Yunnan au tournant de l'année 1949-1950.

Durant les premiers jours de décembre 1949, Ding est en effet entraîné dans les événements connus sous le nom d'«incident de Kunming». À l'issue d'une de ses nombreuses conférences de propagande, il est en effet emprisonné par les forces policières du gouverneur provincial Lu Han, engagé dans une manœuvre de capitulation face aux forces communistes mûrie de longue date¹⁴⁵. Comme nombre de ses prédécesseurs, Lu Han est un ancien seigneur de la guerre qui se montre versatile dans ses choix idéologiques. Envoyé au Vietnam après la conférence de Potsdam de l'été 1945 avec les troupes de la Chine nationaliste chargées de concrétiser la reddition des armées japonaises au nord du 16^e parallèle indochinois, il est revenu à Kunming pour y prendre le poste de gouverneur provincial. Plutôt amer, il est alors empreint du sentiment d'avoir été manipulé et lâché par les forces de la Chine nationaliste qui font peu de cas des seigneurs de la guerre locaux dans leurs choix stratégiques¹⁴⁶. Dans cet esprit, Lu Han n'attend que le moment de se rallier aux communistes qui approchent de Kunming, par une volte-face dont les principaux chefs nationalistes et Ding Zuoshao vont faire les frais. Ce dernier relate ainsi le fil des événements de son arrestation :

« Au moment même où je terminais ma dernière conférence à la grande salle de la sous-préfecture de Songming, à dix heures et demie du soir, le 4 décembre 1949, un téléphone du gouverneur Lu Han annonçait sa

¹⁴⁴ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 26-27.

¹⁴⁵ Sur l'«incident de Kunming» et le ralliement de Lu Han aux forces communistes, voir GIBSON Richard M., *The Secret Army*, Singapore: John Wiley and Sons, 2011, p. 4-7.

¹⁴⁶ GIBSON Richard M., *The Secret Army...*, p. 2-3.

capitulation. J'avais été reçu en triomphe, comme ailleurs. Tous les notables m'attendaient à la gare, beaucoup de vieillards à barbe blanche. Une centaine de soldats en uniforme et bien armés m'avaient escorté jusqu'à la ville, dix kilomètres plus loin. [...] Le sous-préfet me reçoit à dîner et me demande de parler le soir même. [...] C'est un spectacle réconfortant que toute cette foule assise pour m'écouter, attentive, respectueuse. La conférence dure deux heures et demie. On m'applaudit. Puis en un instant tout change. [...] En téléphonant au sous-préfet sa décision, le gouverneur lui avait ordonné de m'incarcérer et de m'envoyer à lui dès qu'il le pourrait. Je l'ai su, non du sous-préfet, mais de l'officier téléphoniste, qui était de ma province et avait pour moi de la sympathie. C'était onze heures du soir. Il faisait froid. Et ces événements me serraient le cœur.»¹⁴⁷

L'incident de Kunming se termine par l'évacuation du vice-consul américain Lutkins, et l'exfiltration de quelques chefs militaires nationalistes vers Hong Kong, qui ont été libérés des geôles du gouverneur Lu Han sous la forte pression du gouvernement de Taïwan¹⁴⁸. Après deux semaines de détention, Ding Zuoshao va réussir à tromper la vigilance de ses gardes. Il rejoint rapidement, le 20 décembre, les troupes du général Li Mi, commandant de la 8^e armée qui résiste encore avec opiniâtreté à l'avancée des troupes communistes autour de Kunming, auxquelles se sont ralliées les forces du gouverneur Lu Han. Sa rencontre avec Li Mi marque le début d'un long compagnonnage :

«Li Mi est un fidèle du président Chiang. Ancien élève de l'École militaire de Huangpu à Canton, il a servi comme capitaine sous les ordres de Chou Teh, mais a refusé de le suivre dans sa révolte et depuis lors n'a cessé de se battre au premier rang contre les communistes. Son avancement a été très rapide : à la fin de la guerre contre le Japon il commandait déjà une armée, et en 1949 un groupe d'armées. Lors de la défection de Lu Han, il a été nommé gouverneur du Yunnan, tandis que le général Yu était chargé des opérations militaires ; emprisonnés ensemble, ils étaient décidés à travailler ensemble ; heureux que les malentendus soient dissipés, il se félicite de mon succès.»¹⁴⁹

¹⁴⁷ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 27-28.

¹⁴⁸ GIBSON Richard M., *The Secret Army...*, p. 5.

¹⁴⁹ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 36.

Immédiatement sollicité après son évasion, Ding Zuoshao va dès lors jouer un rôle en vue comme médiateur et rassembleur des dernières forces militaires nationalistes qui tentent de sortir leur épingle du jeu dans la situation chaotique qui règne autour de Kunming à l'arrivée des troupes communistes. Spectateur engagé dans la retraite des 26^e et 8^e armées nationalistes dirigées par les généraux Yu Ch'eng-wan et Li Mi, Ding va être chargé de faire la liaison entre elles pour coordonner leurs efforts. Cette tâche va s'avérer difficile, vu les dissensions internes à ces deux corps de troupe et l'évolution rapide et parfois inattendue du front et des forces en présence. Mais son ardeur militante est motivée par la volonté de faire valoir son point de vue qui est celui d'une résistance à tout prix à l'avancée communiste sur le continent, sans envisager de repli sur Taïwan :

«Le gouvernement a perdu toute la Chine continentale; il ne lui reste plus que ces deux armées aux portes de Kunming, inséparables comme les deux ailes d'un oiseau ou les deux roues d'un char; leur coordination est indispensable à toute manœuvre ultérieure et particulièrement à l'établissement de la base militaire dont je rêve.»¹⁵⁰

Les entretiens qu'il mène dans ce sens avec Li Mi et Yu semblent durant une brève période faire prévaloir son point de vue. Toutefois, celui-ci pèse d'un faible poids face aux choix stratégiques dictés par le gouvernement nationaliste replié à Taipei. Après que les généraux des 8^e et 26^e armées ont pris conseil lors d'un rapide aller-retour sur l'île de Formose, au tout début janvier 1950, la décision est prise d'un rapatriement des troupes par avion, à partir de l'aéroport de Mongtse. Finalement, seule l'avancée trop rapide des troupes communistes sur le terrain va contrecarrer ces plans : l'évacuation prévue et organisée ne peut que partiellement se réaliser et se transforme en retraite précipitée des deux armées nationalistes. Ding Zuoshao, dont la tête est mise à prix pour 30 000 dollars chinois par les communistes entrés à Kunming¹⁵¹, accompagne cette fuite vers les frontières birmanes et indochinoises. La majeure partie de ces troupes en déroute, qui voient rapidement leur retraite en Indochine voisine coupée par la progression

¹⁵⁰ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 34.

¹⁵¹ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 41.

des communistes, vont faire le choix forcé de la reddition. Certaines préfèrent tout de même continuer à fuir vers l'ouest, longeant les frontières du Vietnam et du Laos en direction des montagnes birmanes, et franchissent tour à tour les barrières naturelles du fleuve Rouge et du Mékong.

Ding Zuoshao, toujours partisan d'une résistance à tout prix, fait partie de ces quelques milliers d'hommes, la plupart rescapés de la 8^e armée du général Li Mi, placés sous le commandement provisoire du colonel Li Kuo-Hui. Leurs rangs s'éclairciront encore après l'entrée d'une partie d'entre eux sur le territoire vietnamien, où ils sont désarmés et internés par les autorités françaises. De la mi-janvier à la fin février 1950, après un périple aventureux et incertain que Ding Zuoshao se plaît à comparer à une longue marche, sous le feu des soldats communistes qui les harcèlent, les rescapés de cette 8^e armée parviennent à trouver un refuge sécurisé dans les États shans, sur territoire birman¹⁵². C'est dans ce petit triangle qui pénètre entre le Laos et le Vietnam, autour des localités de Mong Pon et de Tachilek, que va se reconstituer cette «armée perdue», telle que la qualifiera par la suite Ding Zuoshao dans ses mémoires. Composée au début de l'année 1950 d'environ 1 800 hommes, elle regroupe des rescapés des 8^e et 26^e armées, quelques réfugiés et autres combattants isolés locaux qui s'y sont ralliés. L'«armée perdue» va ainsi se reconstituer en force de guérilla prête à des opérations de harcèlement en Chine voisine. Infatigable propagandiste, Ding Zuoshao se place en idéologue de ce mouvement de résistance anticommuniste qu'il imagine pouvoir prendre une ampleur croissante :

« Nous ne sommes plus des troupes "gouvernementales" ou "nationalistes" : c'est par notre propre initiative que nous avons quitté Kunming puis Mongtsé, au lieu de rester sur place ou de nous rendre à Haïnan comme nous en avions reçu l'ordre. Nous déciderons aussi librement de la suite. Si nous avons accepté l'exil et ses privations, c'est pour défendre notre existence et notre liberté, celles aussi de tous les Chinois et de leurs voisins ; nous sommes donc les troupes de la Chine libre, qu'on le retienne bien, et j'ai l'honneur

¹⁵² Pour un récit bien documenté des détails de cette retraite militaire, voir GIBSON Richard M., *The Secret Army...*, p. 7-13.

d'être leur représentant: et puisque le communisme est un phénomène international, nous, anticommunistes, nous devons lier partie avec tous les peuples anticommunistes, notamment ceux du Sud-Est: telle est notre politique.»¹⁵³

Si le ton de cette déclaration « pro domo » est marqué par une volonté de reconstruire l'histoire à son avantage, elle n'en demeure pas moins intéressante. Elle pose en effet les contours d'une lutte anticommuniste élargie qui place l'Asie du Sud-Est au cœur des tensions de la guerre froide, dès le début des années 1950. C'est dans ce contexte que s'ouvre un nouveau chapitre de cette « Chine en partage », au cours duquel l'amitié entre Auguste Viatte et Ding Zuoshao va se raviver.

¹⁵³ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 70.

Chapitre 4.

Des retrouvailles pour mémoire au temps de la guerre froide (1950-1956)

A l'automne 1952, Auguste Viatte est de retour en Suisse, après une vingtaine d'années passées au Québec, puis en France à l'Université de Nancy. Il a en effet obtenu une chaire de littérature française à l'École polytechnique fédérale de Zurich. C'est là qu'il découvre une lettre inattendue dans son courrier quotidien, postée de Chiengmai au nord de la Thaïlande. Son ami Ding Zuoshao, dont il était sans nouvelles depuis la fin de l'année 1940, reprend ainsi contact avec lui :

« Je ne suis pas mort, heureusement, par la grâce de Dieu ! J'ai traversé huit ans de guerre contre le Japon, six ans de guerre contre les communistes, et voici maintenant que je suis avec le général Limi, contre la Russie aussi, à la frontière de la province du Yunnan, quelquefois en Birmanie, en Thaïlande. Ma santé est bonne, comment allez-vous mon cher ? »¹⁵⁴

Surpris, Viatte lui répond rapidement, espérant obtenir de cette correspondance des « renseignements sensationnels » sur ces « mystérieuses guérillas qui occupent les confins de la Birmanie et de la Chine »¹⁵⁵. Le

¹⁵⁴ ARCJ 118 J 202, Lettre de Ding à Viatte, 1.10.1952.

¹⁵⁵ ARCJ, 118 J 30, « Mes Cahiers », Journal d'Auguste Viatte, 8.10.1952.

fil d'une amitié épistolaire vieille de plus de vingt ans est ainsi renoué et va provoquer un rapprochement décisif entre ces deux intellectuels. Dans des circonstances différentes et suivant des choix qui leur sont propres, tous deux ont vécu des expériences comparables d'engagement en temps de guerre et une forme d'exil. Auguste Viatte a en effet affirmé à plusieurs étapes de sa carrière universitaire cosmopolite qu'il « *ne se sentait en exil ni en France, ni dans aucun pays de langue française* ». Il n'empêche que son parcours est marqué par une quête constante d'enracinement et la recherche d'horizons élargis, qui en font un intellectuel omniprésent dans les périphéries francophones où il obtient ses plus fortes reconnaissances. Engagé dans la résistance spirituelle au sein du mouvement de la France libre à Québec durant la guerre, il s'est signalé, on l'a vu, par une activité constante de propagandiste dans les chroniques politiques signées dans *L'Action catholique* ou *La Nouvelle Relève*. De son côté, revenu dans son pays d'origine au moment où celui-ci s'engage dans une très longue période de conflits et de déchirements politiques, Ding Zuoshao se retrouve en exil aux confins d'une Chine révolutionnée à l'aube des années 1950. Son engagement nationaliste n'a pas failli durant les vingt années qui ont suivi son retour de Paris. Il s'est radicalisé jusqu'à la lutte sur le terrain, pour rejoindre les rangs d'une résistance armée contre l'emprise communiste aux confins du pays. Aux yeux de son ami Auguste Viatte, fixés sur le souvenir des engagements pris par Ding Zuoshao au cours des années 1930, le fait que celui-ci, « *qui passait pour révolutionnaire, milite contre les communistes, [cela] montre bien, me semble-t-il, que leur mouvement n'est pas social, ni national* »¹⁵⁶.

Au moment où une nouvelle ère de correspondance amicale s'ouvre devant les deux intellectuels, la Chine vient de se partager en deux républiques : populaire et continentale d'un côté, nationaliste et insulaire de l'autre. Mais c'est bien l'évolution du contexte international à la sortie du second conflit mondial qui va faire s'entrecroiser les destinées de Viatte et Ding de manière durable. L'installation rapide de la guerre froide fait de l'anticommunisme une priorité déterminante du climat intellectuel et politique de l'après-guerre. Viatte et Ding

¹⁵⁶ ARCJ, 118 J 30, « Mes Cahiers », Journal d'Auguste Viatte, 8.10.1952.

sont tous deux des acteurs engagés sur les deux scènes principales du théâtre de ce conflit idéologique, en Europe et en Asie¹⁵⁷. Dans cette guerre froide globale et bipolaire dont ils perçoivent une bonne partie des enjeux, le chrétien occidental et le nationaliste chinois attiré par l'action militaire se retrouvent dans le même camp, avec des nuances dans leurs engagements et leurs convictions. Cette proximité dialectique va alimenter leurs échanges de correspondances tout au long des années 1950. Jusqu'à l'établissement définitif de Ding Zuoshao à Taïwan à partir de 1957, qui correspond pour lui à un nouvel enracinement, la correspondance entre les deux amis va être marquée par une double volonté : d'une part rattraper le temps perdu par ce trop long éloignement, d'autre part souligner l'importance des engagements pris dans la lutte anticomuniste sur le terrain asiatique. Pour ce faire, Viatte va solliciter les souvenirs de son ami, récoltant pièce à pièce les feuillets d'un ouvrage destiné à faire mémoire de ses engagements. Depuis Zurich, il va œuvrer à la mise en forme de ce manuscrit de l'été 1955 à l'été 1956. Une manière aussi pour Viatte de maintenir ouvert un canal d'information sur cette partie du monde qui le fascine, mais dont la perception est de plus en plus voilée par le rideau de bambou qui est en train de tomber sur la majeure partie de l'Asie orientale et du Sud-Est.

LA GUERRE FROIDE SUR LE TERRAIN SINO-BIRMAN : ENTRE AFFRONTEMENTS ET GUÉRILLAS (1950-1953)

L'ampleur de la révolution chinoise, qui a gagné l'ensemble du territoire de l'Empire du Milieu au début de la décennie 1950 et élargi considérablement le bloc continental communiste, n'a pas que des conséquences internes : elle provoque des répliques dans toute l'Asie-Pacifique. Dès février 1950, les fronts sont bien marqués, avec la conclusion d'un traité d'amitié entre Mao et Staline qui va aligner l'expérience communiste chinoise pour quelques années sur le

¹⁵⁷ À propos de ce contexte, voir TERTRAIS Hugues, *L'Asie pacifique au XX^e siècle*, Paris : Colin, 2015, p. 96-101.

modèle soviétique. Du côté du Guomindang, l'heure est au repli sur le bastion de Taïwan et à la défense d'une position dominante sur le terrain international. Celle-ci se traduit par le maintien du siège de la République de Chine à l'ONU, au grand dam de l'URSS qui boycotte les activités des Nations Unies. Pourtant, le soutien occidental à Jiang Jieshi est peu à peu fragilisé par la reconnaissance rapide qu'obtient la République populaire auprès de certains pays qui ont des intérêts politiques et économiques dans la région, au premier rang desquels la Grande-Bretagne. Malmenés sur les fronts multiples de la décolonisation en cours, en Inde comme en Birmanie, les Anglais cherchent surtout à garantir leur influence régionale via leur possession de Hong Kong, « miraculeusement » épargnée par l'avancée des troupes de l'Armée populaire de libération. Du coup, aux États-Unis, l'administration Truman hésite dans le maintien de son soutien au régime nationaliste chinois. C'est finalement l'éclatement de la guerre de Corée en juin 1950 qui va stabiliser la position internationale de Taïwan et permettre à la République de Chine de se maintenir à long terme¹⁵⁸. Au terme de la conférence de San Francisco qui voit se conclure le traité de paix avec le Japon signé le 8 septembre 1951, la destinée de Taïwan, ancienne possession japonaise, n'est pas mentionnée clairement : Chine ou Chine populaire ? Les pays communistes refusent de signer le traité et Pékin le considère comme nul et non avenu¹⁵⁹.

La guerre froide provoque ainsi l'arrimage durable de la Chine nationaliste au camp américain, symbolisé en avril 1953 par l'installation de l'ambassade des États-Unis à Taïwan, qui affirme ainsi ses choix stratégiques et sécuritaires en Asie-Pacifique. Elle va également s'immiscer fortement dans la décolonisation en cours sur un autre terrain de tension en Extrême-Orient : l'Indochine¹⁶⁰. Comme le souligne Hugues Tertrais, « *la proclamation en octobre 1949 de la République populaire de Chine par Mao a fait basculer l'Asie et renforcé mécaniquement Ho Chi Minh et le Vietminh* »¹⁶¹. C'est dans ce contexte

¹⁵⁸ CABESTAN Jean-Pierre et VERMANDER Benoît, *La Chine en quête de ses frontières*, Paris : Les Presses de Sciences Po, 2005, p. 25.

¹⁵⁹ CABESTAN Jean-Pierre et VERMANDER Benoît, *La Chine en quête...*, p. 26.

¹⁶⁰ TERTRAIS Hugues, *L'Asie pacifique au XX^e siècle...*, p. 103.

¹⁶¹ TERTRAIS Hugues, *L'Asie pacifique au XX^e siècle...*, p. 16.

conflictuel, aux enjeux à la fois régionaux et planétaires, qu'il faut replacer la résistance armée des dernières troupes du Guomindang réfugiées aux frontières chinoises de la Birmanie et de l'Indochine. Dès l'été 1950, on se situe à un tournant de l'évolution du conflit indochinois, à partir duquel l'appui américain à la France se renforce, avec pour objectif principal la lutte contre le communisme. Bientôt, les États-Unis financent ainsi la majeure partie des opérations de l'armée française et deviennent des acteurs décisifs dans la région. Quant aux Français, embourbés dans un conflit dont l'ampleur les dépasse, ils s'efforcent à partir de 1953 de trouver une sortie honorable à celui-ci, quelques mois avant le désastre de Dien Bien Phu. Ainsi, entre 1950 et 1953, autant le conflit en Corée que la décolonisation en cours en Indochine vont influencer fortement sur les discussions en vue du retrait des troupes du Guomindang aux frontières birmano-chinoises. Avec, en point de mire pour les États-Unis, l'objectif de soigner leur image dans les pays asiatiques en marche vers l'indépendance. Une ligne politique qui les empêche de justifier complètement la présence de troupes étrangères, même anticommunistes, sur le territoire de la Birmanie, indépendante depuis le 4 janvier 1948 et soucieuse d'une souveraineté synonyme de stabilité.

Lorsqu'il reprend contact en octobre 1952 avec son correspondant, Ding Zuoshao lui écrit de Chiengmai, une cité du Nord de la Thaïlande dont l'importance stratégique s'est accrue avec l'arrivée des troupes du Guomindang dans la région. Dès l'automne 1950, un consulat américain a d'ailleurs été ouvert dans cette ville commerçante, sans pour autant qu'un lien direct ne puisse être formellement établi entre ce renfort diplomatique et l'arrivée des troupes de Li Mi et de Li Kuo-hui dans la région¹⁶². Quoi qu'il en soit, Ding circule fréquemment entre Chiengmai et la base des troupes du Guomindang établie dans le village de Mong Hsat, situé à la frontière birmano-thaïlandaise, à quelques dizaines de kilomètres de la province chinoise du Yunnan. Au carrefour de plusieurs vallées, doté d'un petit aéroport rudimentaire hérité de la présence japonaise durant le second conflit mondial, cette base regroupe fin 1950 près de 2 000 soldats nationalistes

¹⁶² GIBSON Richard M., *The Secret Army...*, p. 55 (note 9).

qui ont imposé sous l'autorité de Li Kuo-Hui une dure loi martiale aux populations locales¹⁶³. Depuis Mong Hsat, les officiers et leaders politiques de «l'armée perdue», au nombre desquels figure l'idéologue Ding Zuoshao, se ravitaillent en provisions et en fournitures militaires à partir des réseaux commerciaux thaïlandais de la ville de Chiengmai, dans lesquels s'active notamment une forte communauté chinoise. Cultivé dans toute la région, l'opium représente une monnaie d'échange importante dans ces transactions, et les troupes du Guomindang en contrôlent progressivement une bonne partie de la production et du commerce. Mais les contacts établis sont également plus secrets et stratégiques, vu le soutien fourni dès le printemps 1950, et plus encore après le déclenchement de la guerre en Corée, par les services de la CIA aux forces rescapées du Guomindang.

Déjà relevée dans le récit pionnier et romancé de la journaliste Catherine Lamour¹⁶⁴, largement documentée et précisée par les études du chercheur spécialiste des questions birmanes Bertil Lintner¹⁶⁵, l'implication des réseaux de la CIA dans le soutien des troupes nationalistes chinoises postées aux frontières du Yunnan a été confirmée par les études plus récentes de Richard Gibson et surtout de l'historien américain Kenton Clymer. Ce dernier a replacé cette action en sous-main des services américains dans le contexte diplomatique et militaire plus large de la lutte anticommuniste qui mobilise alors les États-Unis face à la Chine et à l'URSS sur les terrains coréen et birman. Il apparaît en effet que c'est sous l'influence occulte et déterminante des services secrets américains qu'un appui militaire et stratégique important de la CIA est fourni aux troupes nationalistes de Li Mi dès l'été 1950. Certes, cette implication ne plaît initialement pas aux diplomates américains présents à Rangoon, davantage enclins à espérer un désarmement et une reddition des troupes du Guomindang, pour éviter une péjoration des relations américano-birmanes. Le déclenchement de la guerre de Corée en juin 1950 va modifier la donne. Aux États-Unis, sous l'influence d'un maccarthysme qui va jusqu'à accuser de

¹⁶³ GIBSON Richard M., *The Secret Army...*, p. 48.

¹⁶⁴ LAMOUR Catherine, *Enquête sur une armée secrète...*, p. 42-45.

¹⁶⁵ LINTNER Bertil, «The CIA's First Secret War. Americans helped stage raids into China from Burma», *Far Eastern Economic Review*, 16.9.1991, p. 56-58.

philocommuniste certains services du Département d'État¹⁶⁶, la théorie des dominos prend de l'ampleur et fait brandir la menace de la chute prochaine du fragile régime birman, première victime potentielle d'un communisme conquérant en Asie. C'est dans ce contexte que suite aux premiers contacts établis au printemps 1950 par les services de la CIA présents à Hong Kong avec le général Li Mi, ce dernier est chargé de déployer sur le terrain, à partir des bases nationalistes implantées à la frontière birmane, des opérations de guérillas en direction du Yunnan. Connue sous le nom de code d'«Opération papier», cette stratégie fait converger d'une part les faucons de la CIA, de plus en plus écoutés par les généraux américains Mac Arthur et Chennault, d'autre part les va-t-en-guerre indéfectibles que sont les troupes nationalistes regroupées autour de Li Mi. Celles-ci sont constamment stimulées dans leur effort de résistance par la propagande anticommuniste largement orchestrée par Ding Zuoshao.

Dès lors, les tensions vont croître à la frontière birmano-chinoise, et les affrontements se multiplier tout au long de la période 1951-1953. Aux actions de guérillas menées au Yunnan par les soldats de l'armée perdue répondent les bombardements des bases nationalistes par les forces birmanes exaspérées par la présence de ces troupes étrangères sur leur territoire. Sur le plan politique, la Grande-Bretagne s'oppose au soutien du Guomindang par les services secrets américains, craignant de voir l'opposition communiste birmane profiter de l'instabilité ainsi entretenue dans le jeune État indépendant. Plus largement, le risque de voir la République populaire de Chine intervenir elle-même en Birmanie s'accroît avec la confirmation du soutien logistique et militaire de Taïwan aux troupes du général Li Mi, en dépit des dénégations américaines. Proche de Li Mi qu'il rencontre lors de l'un de ses déplacements à Bangkok et mû par son esprit de croisade anticommuniste, Ding Zuoshao s'engage au printemps 1950 dans un rôle de promotion-médiation des idées belliqueuses du général auprès

¹⁶⁶ « *The toxic atmosphere of McCarthyism then enveloping Washington made it difficult to withdraw support from anticommunist partisans. The State Department was a particular focus of McCarthy's vitriol, since he alleged it was infiltrated with communists* », CLYMER KENTON, « *The United States and the Guomindang (KMT) forces in Burma (1949-1954): a Diplomatic Disaster* », *The Chinese Historical Review*, 1, May 2014, p. 35.

des Américains et des Thaïlandais. Il bénéficie dans ce cas de l'appui d'influents milieux de la police nationale thaïlandaise, emmenés par l'officier très corrompu Phao, ainsi que du soutien d'un agent américain de la CIA opérant à couvert dans la région : Robert North¹⁶⁷. Derrière la volonté utopique de reconquête de la Chine communiste exprimée par le tandem Li Mi – Ding se profilent de juteux intérêts militaro-économiques liés au trafic d'armes et d'opium, dopé par l'arrivée des troupes nationalistes qui stationnent dans la région de Mong Hsat et de Tachilek. Un contexte plutôt trouble auquel Ding Zuoshao semble faire allusion dans certaines correspondances ultérieures, envoyées depuis la base de Mong Hsat :

*« Il n'y a pas de grand danger pour nous. Avant d'entrer dans la province du Yunnan, nous devons rester à l'endroit où nous sommes. Nous sommes obligés d'y rester, nous avons la place d'y rester. Peu importe que les Américains nous aident ou ne nous aident pas. Nous avons les moyens de vivre. Pourquoi, je vous le dirai. »*¹⁶⁸

Assez rapidement abandonné, cet idéal de croisade nationaliste va se transformer en une série d'opérations de guérilla menées par les troupes de Li Mi sur le territoire yunnanais, sans succès déterminant. Au pourrissement de la situation sur le terrain va correspondre pour Ding Zuoshao une longue phase d'emprisonnement. En première ligne dans les négociations serrées lancées entre nationalistes chinois et autorités birmanes en vue du retrait et du démantèlement de l'armée perdue souhaité par Rangoon, l'intellectuel est emprisonné par les Birmans au début de juin 1950, à l'issue de discussions menées avec ses interlocuteurs à Tachilek puis à Kentung. Lors de celles-ci, il justifie son point de vue en s'appuyant sur les sentiments d'autonomie décelables dans les États shans frontaliers où s'est installée l'« armée perdue ». Si l'on a en effet assisté à une « birmanisation » du sentiment national dans le pays des pagodes d'or depuis les années 1940, le nationalisme ethnique des peuples shans, qui s'est maintenu durant le demi-siècle de domination britannique, s'est aussi ravivé avec l'arrivée des troupes du Guomindang dans la région. Une réaction indépendantiste explicable

¹⁶⁷ Sur ces négociations, voir GIBSON Richard M., *The Secret Army...*, p. 37-38.

¹⁶⁸ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 28.4.1953.

par l'envoi de troupes birmanes sur le territoire shan, désormais « colonisé » par les troupes nationalistes et davantage ouvert au commerce de l'opium¹⁶⁹. Des velléités autonomistes que Ding Zuoshao ne se prive pas d'interpréter politiquement, à l'avantage de ses thèses :

« Géographiquement, historiquement, le pays où nous nous trouvons n'a jamais fait partie de la Birmanie; à supposer qu'il ne retourne pas à la Chine, il appartient aux États Shans, et les Birmans n'ont rien à y voir. Ces considérations dépassent mon interlocuteur: je pourrais en discuter avec le gouvernement de Rangoon me dit-il. [...] Nos troupes ne relèvent plus de la République chinoise; elles comptent parmi elles des officiers et des soldats chinois, mais passés au service d'une Fédération de peuples qui combattent pour la liberté. Nous n'avons pas l'intention de nous implanter hors de Chine, nous y rentrerons le plus tôt possible: et puisque les Chinois ont prêté secours à la Birmanie, celle-ci devrait les autoriser à séjourner sur son territoire même, et à plus forte raison sur un territoire contesté. »¹⁷⁰

Suite à l'échec de ces négociations, Ding Zuoshao se retrouve privé de liberté durant plus d'une année. Plusieurs fois malade, il voit son régime de détention progressivement amélioré, et passe des geôles militaires de Kentung à une résidence hôtelière confortable, sous haute surveillance, dans la ville de Maymyo: le *Craddock court*¹⁷¹. C'est durant les premiers mois de sa captivité qu'il apprend par la presse anglophone de Rangoon l'éclatement du conflit coréen qui lui redonne espoir. Sa détention se poursuivra jusqu'en août 1951, date à laquelle il retrouve sa liberté pour rejoindre Rangoon. Il y poursuit dans la presse pro-Guomindang une activité propagandiste au service de son idéal de reconquête de la Chine par le Yunnan, auquel il n'a jamais renoncé. Prisonnier de marque plutôt bien traité, Ding Zuoshao a été suivi et appuyé durant toute sa détention par l'ambassadeur américain à Rangoon, David Key, qui a sollicité par deux fois sa libération en octobre 1950 et en mai 1951. Si dans ses mémoires, Ding minimise ces appuis américains en haut lieu pour expliquer l'élargissement de

¹⁶⁹ JIRATTIKORN Amporn, « Shan virtual insurgency and the spectatorship of the nation », *Journal of Southeast Asian Studies*, 42 (1), February 2011, p. 21-22.

¹⁷⁰ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 90.

¹⁷¹ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 100.

sa détention et sa mise en liberté¹⁷², force est de constater que son sort préoccupe ceux qui soutiennent avec le plus de constance et de force le rôle de «*containment*» anticommuniste joué par les troupes du Guomindang. Ainsi, c'est de l'ambassadeur américain à Taipei lui-même, Karl Rankin, que l'injonction de demander la libération de Ding est parvenue auprès du gouvernement unifié de Rangoon, par l'intermédiaire du réseau diplomatique états-unien¹⁷³.

Ainsi protégé durablement par les services américains présents à Taïwan et à Rangoon, Ding Zuoshao se sentira véritablement trahi après le lâchage progressif par les États-Unis des troupes nationalistes du Guomindang en Birmanie, de l'été 1951 à la fin de l'année 1953. En effet, dès l'automne 1951, des pourparlers au plus haut niveau de l'État américain envisagent la possibilité de l'arrêt du soutien logistique et militaire aux troupes du général Li Mi, suivi de leur internement sur territoire thaïlandais. Si la discussion est ouverte, il faudra attendre encore deux bonnes années pour que la décision de l'évacuation des troupes nationalistes soit prise, non pas vers la Thaïlande, mais majoritairement en direction de Taïwan. Les partisans d'un maintien des soldats du Guomindang en tant que groupe de résistance anticommuniste pèseront de tout leur poids politico-diplomatique pour retarder ce processus. Aux côtés des ambassadeurs en poste à Taïwan, à Hong Kong et à Saigon, ce sont également des agents de la CIA comme William Donovan, ou quelques conseillers américains défendant leurs propres intérêts sur le terrain du Triangle d'Or, qui soutiendront le plus longtemps les positions du général Li Mi et de Ding Zuoshao¹⁷⁴. Mais surtout, tant que l'administration américaine dirigée par Truman estime que l'alliance avec Taïwan vaut davantage que la bonne entente avec le gouvernement birman et les autres pays asiatiques de la région en

¹⁷² «*Le bruit court d'ailleurs que je vais être libéré: fort de l'alliance américaine, le gouvernement de Taipei a demandé à celui de Washington de négocier ma libération par l'intermédiaire de son ambassade à Rangoon: la police m'en a parlé; mais comme je ne vois rien venir, je finirai par partir de moi-même, ce qui ne m'empêchera pas d'aller ensuite remercier l'ambassadeur, qui informera Formose de ma liberté*», DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 101.

¹⁷³ GIBSON Richard M., *The Secret Army...*, p. 103.

¹⁷⁴ CLYMER Kenton, «*The United States and the Guomindang (KMT) forces...*», p. 34-35.

quête d'indépendance, Jiang Jieshi et le régime de la Chine nationaliste résisteront sans grande peine aux pressions en faveur d'une évacuation de l'armée perdue.

Celles-ci sont orchestrées tout au long de l'année 1952 par la Birmanie et le nouvel ambassadeur américain en poste à Rangoon, William J. Sebald. Pour ce dernier en effet, les troupes du Guomindang ne sont que des demi-bandits qui exploitent ou maltraitent les villageois des États shans, dirigées par des agitateurs extrémistes qui ne rêvent que de l'éclatement d'une troisième guerre mondiale...¹⁷⁵ Sur ce dernier point, la correspondance et les mémoires de Ding Zuoshao confirment de telles vues jusqu'au-boutistes. En réponse aux questions de son ami Viatte sur l'avenir du communisme en Chine, Ding lui confie à l'automne 1952 :

*« C'est tout à fait vrai ce que vous dites, ce régime n'a rien de national. Il est complètement au service de Moscou. Les preuves sont éclatantes. [...] Le renverser de l'intérieur ? En général on répond non. Moi, je suis aussi de cet avis. C'est à cause de sa domination féroce. Mais on est d'accord en ceci qu'il sera renversé par la collaboration de l'extérieur avec l'intérieur. Surtout, l'extérieur compte beaucoup. C'est la raison pour laquelle les Chinois espèrent tous dans leur cœur que la guerre mondiale va éclater, que les aides d'Amérique, aussi bien de tous les autres États libres du monde entier leur arrivent. »*¹⁷⁶

Ce sont finalement l'évolution de la conjoncture internationale en Asie, avec les négociations entamées pour sortir du conflit coréen début 1953, ainsi que les changements intervenus à la tête des deux superpuissances¹⁷⁷ qui feront bouger les lignes et ouvriront la porte à une protestation en bonne et due forme de la Birmanie auprès de l'Organisation des Nations Unies, en avril 1953. L'Assemblée des Nations Unies condamne alors unanimement la présence de troupes étrangères sur le sol birman et Jiang Jieshi se voit contraint

¹⁷⁵ CLYMER KENTON, «The United States and the Guomindang (KMT) forces...», p. 36.

¹⁷⁶ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 15.10.1952.

¹⁷⁷ Staline meurt le 4 mars 1953, et le président Eisenhower succède à Truman dès le mois de janvier de la même année.

d'accepter une conférence à quatre en vue de rapatrier l'«armée perdue». Les manœuvres dilatoires du Generalissimo et de ses partisans ultra-nationalistes, parmi lesquels se trouve Ding Zuoshao, en vue de différer ou de minimiser cette évacuation n'y feront rien. Laborieuses, les négociations du retrait aboutissent à une opération effective qui se déroule au tournant de l'année 1953-1954. Ce sont près de 7 000 soldats des troupes nationalistes chinoises qui évacuent la Birmanie sous un régime de cessez-le-feu au cours de l'année 1954. Seuls quelques éléments résiduels demeureront dans les villages shans. Ils s'y planteront durablement et trouveront une occupation dans le contrôle du marché de l'opium.

Au bilan, la tentative américaine de prendre la Chine dans une tenaille anticommuniste entre le front coréen et la menace nationaliste postée aux frontières birmanes se solde par un échec cuisant. Elle n'a abouti ni militairement ni politiquement, a mis en danger le gouvernement non communiste birman et a conduit à de fortes tensions entre les États-Unis et leurs alliés taïwanais dans la dernière phase du retrait des troupes¹⁷⁸. Pour les partisans du maintien de troupes nationalistes chinoises combattantes aux frontières du Yunnan, au premier rang desquels figure Ding Zuoshao, l'issue n'est guère plus réjouissante. L'idéologue s'est engagé en vain, corps et âme, dans la propagande anticommuniste menée aussi bien pour motiver les troupes du camp de Mong Hsat que pour convaincre ou négocier avec les forces diplomatiques de la région, tant birmanes que thaïlandaises. animateur de l'«Université anticommuniste du Yunnan» mise sur pied par Li Mi en vue de préparer les futurs cadres politiques et militaires de la province du Yunnan une fois reconquise, il y est devenu directeur de la formation idéologique à son retour des prisons birmanes à l'été 1951¹⁷⁹.

Au début de l'année 1953, Ding a même tenté sans plus de succès d'attirer à ses vues les milieux diplomatiques français présents en Indochine, afin de créer une sorte d'union sacrée favorable aux troupes anticommunistes de Li Mi¹⁸⁰. Outre le siège des ambassades, il peut

¹⁷⁸ CLYMER Kenton, «The United States and the Guomindang (KMT) forces...», p. 44.

¹⁷⁹ GIBSON Richard M., *The Secret Army...*, p. 98-100.

¹⁸⁰ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 18.1.1953.

compter sur certains appuis français dans les milieux culturels, comme celui du directeur de la revue *France-Asie* René de Berval qui lui fait parvenir de la documentation sur la situation internationale en Asie depuis Saïgon¹⁸¹. Mais la cote de la France dans la région est en perte de vitesse au cours de l'année 1953. Dans un contexte international qui évolue vers une relative détente, annonciatrice de la conférence de paix sur l'Asie qui se tiendra au printemps 1954, les Français doivent tenir compte du fait que l'aide américaine vitale qui leur parvient est conditionnée par l'abandon progressif de la souveraineté française sur les États associés (Vietnam, Cambodge et Laos)¹⁸². Ils ne peuvent donc prendre le risque de se mettre à dos la Chine populaire dans la question indochinoise, sous prétexte d'une priorité donnée à la lutte anticommuniste : c'est ce que déplore avec virulence Ding Zuoshao¹⁸³. Enfin, les efforts de ce dernier pour rallier à la cause d'une armée fédérée les différents peuples de la région – en particulier les Shans et les Karens – n'ont que partiellement abouti¹⁸⁴ et demeurent à l'état de vœu pieux :

*« Un jour les frères et amis des deux rives de Salouen fonderont les États-Unis du Salouen, capitale Moulmein, et s'allieront avec tous les États démocratiques, pour la liberté du genre humain et la réalisation d'un régime vraiment démocratique et socialiste. »*¹⁸⁵

« L'Armée alliée anticommuniste des peuples libres du Sud-Est asiatique » rêvée par Ding Zuoshao a donc été finalement vouée au démantèlement. Face à cette réalité, l'intellectuel nationaliste chinois n'a plus guère d'autre recours que celui de prier son ami européen de

¹⁸¹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 16.3.1953.

¹⁸² TERTRAIS Hugues, *Regards sur l'Indochine 1945-1954*, Paris : Gallimard, 2015, p. 29.

¹⁸³ TERTRAIS Hugues, *Regards sur l'Indochine...*, p. 29.

¹⁸⁴ Il insiste ainsi dans sa correspondance sur le fait que les territoires où se trouvent les armées de Li Mi sont chinois et non birmans et que pour cela, la Birmanie n'a pas de droit à y revendiquer une souveraineté. Il estime aussi que les Karens, qui depuis 1948 luttent aux frontières du Yunnan pour leur indépendance et soutiennent le général Li Mi, sont légitimés à le faire, et cela même s'ils sont taxés de l'extérieur d'anticommunistes. ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 2.4.1953.

¹⁸⁵ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 117.

défendre sa cause auprès de l'opinion française, car selon ses termes « *la fermeté de l'Asie est le salut de l'Europe* »¹⁸⁶. C'est notamment avec cet objectif qu'il renoue le fil de sa correspondance interrompue au début des années 1940.

TRANSFERTS EUROPÉENS D'UN ANTICOMMUNISME ASIATIQUE

Lorsqu'il reprend contact avec son ami européen à l'automne 1952, Ding Zuoshao le sollicite rapidement et de manière très explicite pour faire connaître ses positions à l'opinion occidentale :

*« Ma joie est inexprimable en recevant votre lettre. [...] Notre chaîne, rompue si longtemps, est maintenant reliée. C'est un grand fait pour notre vie. Continuez à correspondre souvent! [...] Avant de vous raconter ma petite histoire, il est bon de vous écrire ce que je pense, vis, ou entends dire sur les questions que vous me posez. [...] J'espère que vous pourrez renseigner le public sur les questions de ce côté, probablement bientôt ce serait la seconde Corée, le deuxième champ de bataille. Avez-vous moyen de nous relier avec les correspondants spéciaux des Agences françaises en Asie du Sud-Est ? À Paris, il y a "Le Monde", journal hebdomadaire, à la Rue Bonaparte, me semble-t-il, vous serez très gentil de m'en procurer quelques exemplaires ? »*¹⁸⁷

Viatte décroche rapidement son téléphone pour demander à Hubert Beuve-Méry de satisfaire la demande de son ami chinois¹⁸⁸. Le professeur dispose en effet d'une entrée directe auprès du rédacteur en chef du *Monde*. Dès la fin du second conflit mondial, qu'il a vécu de manière engagée au service de la résistance spirituelle au Québec, Auguste Viatte a en effet mis à profit un long voyage dans la France libérée pour renouer et négocier avec les réseaux intellectuels catholiques les plus actifs à Paris. Se présentant alors comme un ambassadeur culturel du Canada français, il s'engage notamment, lors d'un entretien personnel avec Hubert Beuve-Méry, à lui livrer des articles réguliers

¹⁸⁶ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 117.

¹⁸⁷ ARCJ, 118 J 217, Ding à Viatte, 15.10.1952.

¹⁸⁸ ARCJ, 118 J 30, Mes Cahiers, Journal d'Auguste Viatte, 21.10.1952.

portant sur l'évolution de la société canadienne-française ou haïtienne, qu'il connaît également de près¹⁸⁹. Ce faisant, Viatte élargit notablement le registre de ses contributions périodiques françaises, limitées avant-guerre à *La Revue des Jeunes* et à *La Vie intellectuelle*, organes marqués par l'empreinte cléricale des dominicains. En écrivant désormais des chroniques et billets d'actualité pour *Temps présent*, le *Bulletin du Centre d'information catholique* ou *Le Monde*, le professeur de littérature française s'inscrit bien dans le mouvement d'autonomisation qui caractérise les intellectuels catholiques français d'après-guerre. Collaborant aussi parfois à *Témoignage chrétien*, Viatte s'avoue cependant plusieurs fois agacé par les positions de cette revue, trop engagée à gauche en matière sociale selon lui¹⁹⁰. Cette remarque apparaît révélatrice de son positionnement idéologique. Infléchi du catholicisme social vers la gauche chrétienne par son engagement dans la résistance spirituelle, celui-ci va se recentrer avec les enjeux liés à la guerre froide et à l'émergence d'un anticommunisme à base chrétienne qui imprègne alors le champ culturel occidental de manière transnationale¹⁹¹.

Quelques semaines après avoir reçu des nouvelles de son ami chinois, Auguste Viatte propose donc à la rédaction du *Monde* un papier d'actualité qui va paraître sous un titre explicite: «L'avenir de l'Asie vu de Formose par un nationaliste chinois»¹⁹². C'est le premier et le plus substantiel des trois articles qu'il va publier sur la destinée de l'«armée perdue» aux frontières du Yunnan. Il n'hésite pas à introduire son article par une touche très personnelle qui lui donne d'emblée l'allure d'une correspondance bien informée, et lui permet de brosser un portrait favorable de son ami dont, par précaution, il se garde de citer le nom :

«J'ai un ami chinois. Il étudiait à Paris il y a vingt ans; nous sommes restés en correspondance. Depuis 1942 je l'avais perdu de vue. Qu'était-il

¹⁸⁹ Pour plus de détails à ce sujet, voir VIATTE Auguste, *D'un monde à l'autre...*, vol. 2, p. 361.

¹⁹⁰ VIATTE Auguste, *D'un monde à l'autre...*, vol. 2, p. 363.

¹⁹¹ À ce sujet, voir l'ouvrage édité par VAN DONGEN LUC, ROULIN Stéphanie et SCOTT-SMITH Giles, *Transnational anti-communism and the Cold War*, New York: Palgrave Macmillan, 2014.

¹⁹² *Le Monde*, 27.11.1952.

*devenu ? Mort ou captif, ou passé au communisme ? Il inclinait vers l'extrême-gauche et, modeste professeur, n'avait jamais compté parmi les profiteurs du Kouomintang. Mais voici que le mois dernier je reçois une lettre du Siam; c'est mon ami qui reparait, associé à l'armée du général Li Mi contre les rouges du Yunnan.»*¹⁹³

Conscient de la valeur informative de ses liens épistolaires avec celui qu'il qualifie de « *militant chinois anticommuniste* », Viatte n'en prend pas moins un certain recul avec les faits et impressions qu'il rapporte à partir de cinq lettres échangées depuis octobre 1952. C'est ainsi qu'il qualifie son correspondant de « *très grand optimiste* », lorsque Ding se vante de la force d'une armée regroupant près de 120 000 hommes, dominante dans la région et utile aux Birmans soucieux de mater les forces communistes agissant à l'intérieur de leur pays. Construisant son article sous la forme d'un dialogue, il questionne ainsi la véracité de ses sources (« *120 000 hommes, armés par qui ? nourris comment ?*») ou souligne ses objections par rapport aux thèses de son ami chinois qui espère l'élargissement du conflit coréen en troisième guerre mondiale. Donner la parole à une voix anticommuniste engagée sur le terrain asiatique, prendre de la distance avec ses affirmations et ainsi renforcer le caractère objectif de l'article présenté aux lecteurs français du *Monde* (« *Voilà donc comment un militant chinois anticommuniste voit aujourd'hui la situation. Je ne commente pas, je ne conclus rien*»), telle est la volonté de Viatte qui termine son article en mettant cartes sur table :

*« J'espère que le dialogue se poursuivra. [...] Je sais que mon correspondant désire propager ses opinions. Elles ont une valeur documentaire, non moins que son assurance à ne pas douter qu'elles ne puissent séduire un lecteur français. Je ne puis mieux faire que de les reproduire telles quelles.»*¹⁹⁴

N'entrant visiblement pas dans le jeu d'une propagande anticommuniste unilatérale que lui propose son correspondant chinois, Viatte tient cependant, par amitié autant que par souci d'objectivité, à faire part de ces informations qu'il estime primordiales. Il utilisera

¹⁹³ *Le Monde*, 27.11.1952.

¹⁹⁴ *Le Monde*, 27.11.1952.

encore par la suite ses échanges de correspondances en demandant à son ami l'autorisation d'en publier des extraits, et même de citer son nom au besoin – ce qu'il ne fera finalement pas. Les deux autres articles que *Le Monde* publie sur la tension en Birmanie et les troupes du général Li Mi engagées sur le terrain prennent une forme quelque peu différente. Auguste Viatte n'en est pas le signataire direct, mais est présenté comme un collaborateur fournissant à la rédaction des lettres très informées sur la situation en Birmanie.

Publiées en juin 1953, à une vingtaine de jours d'intervalle, ces deux correspondances paraissent dans le contexte du débat soulevé à l'ONU par la Birmanie, qui a exigé le retrait des troupes nationalistes chinoises de son territoire. Sollicité par Viatte pour donner son avis sur cette question internationale, Ding lui explique longuement que les troupes de Li Mi ne se considèrent pas en pays birman, mais dans les États shans, dont les troupes nationalistes chinoises soutiennent les velléités indépendantistes. Et il note en marge de sa correspondance : « *Écrivez beaucoup, autant que possible. Faites notre propagande, envoyez-moi vos écrits, Li Mi attend de les lire.* »¹⁹⁵ Depuis Bangkok, où il œuvre diplomatiquement auprès des Américains pour défendre la cause nationaliste, Ding se trouve alors engagé au plus haut point de son effort propagandiste. En témoignent les nombreux documents stratégiques qu'il transmet à Viatte (rapports et cartes militaires de la région)¹⁹⁶, ainsi que la lettre-manifeste dont il est cosignataire, transmise aux Nations Unies en date du 15 mai 1953. En réponse aux protestations officielles du gouvernement birman à l'ONU, ce document en appelle d'une manière manichéenne à protéger le Sud-Est asiatique de la menace communiste, car « *Que Dieu ou Satan gouverne le monde, cela nous paraît la question la plus grande et la plus douloureuse, dans les montagnes et les forêts où nous sommes* »¹⁹⁷.

Encore une fois, en fin lettré et esprit diplomate, Viatte répond au vœu de son ami sans pour autant le suivre complètement. Le premier article publié par *Le Monde* comporte même un titre qui donne à

¹⁹⁵ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 4.6.1953.

¹⁹⁶ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 24.7.1953.

¹⁹⁷ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, «Appendice: notre lettre aux Nations Unies – 15.5.1953», p. 139-140.

penser à une prise de distance ironique du quotidien français de centre-gauche face aux nationalistes chinois retranchés aux frontières birmanes : « *Les troupes du général Li Mi ne sont pas lasses de jouer les gentleman-farmers* »¹⁹⁸ ... Viatte y présente « *sans rien ajouter l'optique actuelle d'un nationaliste chinois en Haute-Birmanie* », évoquant la déception de Ding suite au refus de coopération militaire des troupes franco-vietnamiennes face à une menace communiste qui se jouerait des frontières. Mais l'évocation plutôt idyllique de la vie quotidienne des troupes de Li Mi, entre les bains matinaux dans les eaux minérales de la région, l'élevage des poules pondeuses et la lecture assidue, peut faire s'interroger les lecteurs européens sur l'utilité de cette présence militaire. Elle dédramatise en tous cas son action belliqueuse et, partant, les enjeux stratégiques et idéologiques du conflit en cours.

Ces derniers réapparaissent plus nettement dans le second article daté du 26 juin, quelques jours après l'acceptation par le commandement des troupes du Guomindang d'un plan d'évacuation négocié à Bangkok. En fait, il faudra attendre encore près d'une année pour que ce départ collectif soit réellement mis en œuvre. Le temps que les pressions américaines, renforcées après la visite du vice-président Nixon à Rangoon au tournant de l'année 1953-1954, prédominent sur les fortes réticences du gouvernement de Jiang Jieshi et sur l'opposition virulente des milieux nationalistes chinois, conduite notamment par Ding Zuoshao¹⁹⁹. C'est cette difficulté à réaliser le plan d'évacuation que met en relief la dernière correspondance au *Monde* transmise de la part de Viatte. Affirmant de source directe la nette domination militaire des troupes de Li Mi sur le terrain, avec l'appui des populations locales, il avance que le gouvernement de la Birmanie n'aurait eu d'autre choix que d'obtenir leur départ par la voie de l'intervention diplomatique. Viatte conclut son commentaire en laissant apparaître ses craintes de

¹⁹⁸ *Le Monde* du 9.6.1953.

¹⁹⁹ CLYMER Kenton, « The United States and the Guomindang (KMT) forces... », p. 41-44. Déplorant que les États-Unis et la Grande-Bretagne veuillent soutenir la Birmanie contre les troupes de Li Mi, Ding est en effet l'ami intime de plusieurs généraux dirigeant l'« armée perdue » : les officiers supérieurs que sont Lu Kuo Chown, Lee Kou wai et Lo Pe Kan résistent alors avec lui aux pressions de Jiang Jieshi, de plus en plus résigné à faire évacuer les troupes de Li Mi hors de Birmanie vers Taïwan. ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 15.8.1953.

voir la région du Nord-Est de la Birmanie éclater après l'évacuation forcée des troupes du Guomindang :

« *L'unité, imposée par la colonisation européenne, mais restée factice, tend à se désagréger, au moins dans les régions éloignées où elle ne reposait pas sur un substratum économique.* »²⁰⁰

Il va reprendre ce thème dans les chroniques plus substantielles qu'il fournit régulièrement à *La Vie intellectuelle*. Viatte a donné à cette revue une cinquantaine d'articles depuis sa première contribution en 1932, dont un tiers environ consacrés aux questions relatives à l'Asie. Cette publication est bien différente, par sa périodicité, son orientation et son audience, du quotidien *Le Monde*. Profilée dans la mouvance catholique dominicaine et thomiste, elle est dirigée après-guerre par le Père Jean-Augustin Maydieu, dont les positions hostiles ou réservées à l'égard du progressisme chrétien se doublent d'un anticommunisme de nature morale, fondé sur la conviction d'une opposition fondamentale entre catholicisme et marxisme²⁰¹. Renforcée par le contexte de la guerre froide, cette ligne de force est défendue par la revue à laquelle collabore régulièrement Viatte, et se répercute nettement dans ses analyses de la question birmane et indochinoise. En novembre 1953, alors que les premières évacuations des nationalistes chinois se concrétisent, mobilisant essentiellement les femmes, les enfants et les vieillards, Auguste Viatte juge que le départ forcé des militaires du Guomindang risque de créer un vide profitable à la progression du communisme dans tout le Sud-Est asiatique :

« *Avant de donner gain de cause juridiquement à la Birmanie, il eût mieux valu vérifier les limites effectives de son autorité, et s'assurer que le départ de l'armée de Li-Mi ne créerait pas tout bonnement un no man's land par où les agitateurs s'infiltreraient vers le Sud en contournant le bastion indochinois.* »²⁰²

²⁰⁰ *Le Monde*, 26.6.1953.

²⁰¹ À ce sujet, voir l'article de TRANVOUEZ YVON, « Le père Maydieu et la crise du progressisme chrétien », *Mémoire dominicaine*, Paris: Cerf, n° spécial II, 1998, p. 203-217.

²⁰² « La Birmanie et le communisme asiatique », *La Vie intellectuelle*, novembre 1953, p. 87.

Un nationalisme républicain accroché à la grandeur de la France et à son destin colonial, suivant la ligne gaulliste, rejoint ici un sentiment anticommuniste avivé par la guerre froide pour expliquer les analyses indochinoises délivrées par Viatte. Il ne faut pas négliger par ailleurs que cet intellectuel catholique proche de Maritain a collaboré de près avec l'amiral Thierry d'Argenlieu lorsque celui-ci a été envoyé au Québec par de Gaulle pour organiser le mouvement de la France libre. Fasciné en mars 1941 par ce « *chef au rayonnement spirituel extraordinaire, plein de calme et de confiance en la Providence* »²⁰³, Viatte demeure influencé par ses idées à la fin du conflit mondial, lorsque d'Argenlieu est nommé par de Gaulle haut-commissaire en Indochine. Rares sont les intellectuels français – mis à part ceux d'obédience communiste – et, qui plus est, les clercs catholiques, à s'élever au début des années 1950 contre une politique de force et d'intransigeance face aux mouvements d'indépendance vietnamiens. La gestion du conflit indochinois est alors en grande partie entre les mains d'hommes de pouvoir s'affichant comme catholiques, « *qu'il s'agisse d'un républicain populaire comme Bidault ou d'un gaulliste comme d'Argenlieu* »²⁰⁴. Les seules voix qui s'élèvent avec vigueur et netteté en faveur d'un apaisement et d'une décolonisation en Indochine proviennent des milieux progressistes, engagés par leur conscience chrétienne ou leur esprit de solidarité autour des revues *Esprit*, *Témoignage chrétien* ou encore *La Quinzaine* et *Le Monde ouvrier*²⁰⁵.

Parfois attentif aux thèses d'Emmanuel Mounier, exceptionnellement présent dans les colonnes de *Témoignage chrétien* dont il se tient prudemment à distance, Viatte s'aligne bien plus naturellement dans la ligne anticommuniste et « catholique libérale » de *La Vie intellectuelle* du Père Maydiou. Il y dénonce en effet les méthodes des « rouges » en Extrême-Orient, qui jouent les mouvements de nationalité les uns contre les autres ou dont la propagande fustige ceux qui leur résistent, comme Syngman Rhee en Corée. Le chroniqueur de *La Vie intellectuelle* reproche également aux communistes présents en Asie d'écarter d'un revers la réalité des faits qui les dérangent, à l'exemple des prisonniers

²⁰³ VIATTE Auguste, *D'un monde à l'autre...*, vol. 1, p. 237.

²⁰⁴ ROUSSEAU Sabine, *La colombe et le napalm. Des chrétiens français contre les guerres d'Indochine et du Vietnam 1945-1975*, Paris: CNRS, 2002, p. 12.

²⁰⁵ ROUSSEAU Sabine, *La colombe et le napalm...*, p. 132-133.

chinois de la guerre de Corée qui refusent d'être rapatriés dans la République populaire...

Intellectuel ouvert par expérience à l'interconnexion du monde, Viatte estime que le risque majeur pour l'Europe est de surestimer la menace soviétique contre son propre territoire, alors que les pays en voie de décolonisation, notamment en Asie, représentent une proie bien plus facile pour le communisme. Le chrétien engagé qu'il a été et demeure n'hésite pas à rapprocher les totalitarismes qu'il honnit et met ainsi en garde contre un nouveau Munich qui consisterait à regarder passivement, sans s'impliquer moralement, la progression du communisme en Asie :

*« Hausser les épaules, se plaire à étaler la corruption de Tchang K'ai-Chek ou le despotisme de Syngman Rhee comme naguère les attaches maçonniques de "Herr Bénès", souligner avec empressement la "libération" du paysan chinois comme hier celle des Sudètes, faire le silence sur la dictature policière, travestir la conquête armée en assentiment populaire, je voudrais être sûr que ce n'est pas tout simplement l'esprit de Munich. Nous savons où il mène. La lâcheté ne sauve rien. »*²⁰⁶

L'analyse de Viatte se situe ainsi dans un registre proche de celui de l'amiral d'Argenlieu, qui en mars 1946, avait qualifié les accords reconnaissant l'indépendance de la république du Vietnam au sein de l'Union française, conclus entre Hô Chin Minh et le commissaire français Jean Sainteny, de « *Munich indochinois* ». En conséquence, la France et l'Europe doivent selon Viatte s'engager en Extrême-Orient, éviter l'isolationnisme ou le repli sur soi dans un contexte de guerre froide qui fait planer la menace d'un nouveau Pearl Harbor :

*« ... si une Europe, et même une Eurafrique devait impliquer l'insouciance envers l'Asie et l'Amérique, si la France abdiquait l'universalisme qui a fait sa gloire, si nous ne comprenons pas que désormais tous les hommes sont solidaires et que, sur notre planète aux transmissions instantanées, les continentalismes sont dès maintenant dépassés. »*²⁰⁷

²⁰⁶ « Les intempérances du sénateur Mc Carthy », *La Vie intellectuelle*, juillet 1953, p. 93-94.

²⁰⁷ « Les intempérances du sénateur Mc Carthy... », p. 88.

Visiblement moins bridé dans ses sentiments profonds en rédigeant ses commentaires pour la revue dominicaine qu'en les livrant aux lecteurs du journal *Le Monde*, Auguste Viatte plaide ainsi en 1953 pour la fermeté sur le terrain indochinois et l'engagement plus général de la France en Asie pour contrer la progression du communisme, au même titre que l'influence américaine qu'il juge également néfaste²⁰⁸. Au moment où le conflit indochinois touche à son terme à la table des négociations dressée à Genève, son identité d'intellectuel catholique est fortement questionnée par la prise de position engagée de ses coreligionnaires lyonnais, qui signent dans *La Quinzaine* un appel vibrant à la paix en Indochine. Celui-ci est prolongé à Paris par d'autres clercs, emmenés par François Mauriac et Louis Massignon, qui relayent cet appel pacifiste pour lui donner l'allure « *d'un manifeste plus global dans le cadre de la décolonisation* »²⁰⁹. Choqué par ces positions exprimées au cœur de sa famille d'esprit, Viatte n'a pas de mots assez forts dans son journal personnel pour condamner une posture qu'il désapprouve, au point de la qualifier d'attitude suicidaire :

« 9 juillet. [...] Je trouve, quant à moi, que certains intellectuels catholiques préconisent en ce moment le suicide : dissolution de la France dans l'Europe, dislocation de l'Empire colonial, abdication intérieure devant le communisme... [...] »

22 juillet. Certains intellectuels catholiques mènent la politique du suicide : suicide de la France par sa dilution dans l'Europe ; suicide de l'Union française en donnant systématiquement raison aux séparatismes nationalistes ; suicide de la bourgeoisie en donnant systématiquement raison au marxisme, et de la religion aussi bien. Au lieu de chercher ce qu'il y a de fondé chez l'adversaire, on adopte son point de vue tel quel, et sans lui demander le même effort de compréhension. C'est ainsi qu'on va à sa perte. »²¹⁰

²⁰⁸ Il suit ici l'opinion du diplomate Geoffroy-Dechaume, qui « *sur l'Indochine affirme que nos positions culturelles sont fortes [...]. L'américanisation n'est pas trop à redouter, le Vietnamien, qui est fin, se moquant de l'Américain, comme le fait le Français ; à cet égard ces huit ans, pendant lesquels on a écarté l'internationalisation, n'ont pas été inutiles* ». ARCJ, 118 J 30, Mes Cahiers, Journal d'Auguste Viatte, 12.6.1954.

²⁰⁹ ROUSSEAU Sabine, *La colombe et le napalm...*, p. 128-129.

²¹⁰ ARCJ, 118 J 30, Mes Cahiers, Journal d'Auguste Viatte, 9 et 22.7.1954.

Si le thème de la « croisade asiatique contre le communisme » est répandu dans la France de la IV^e République et imprègne une bonne majorité de l'opinion française et des commentateurs de la guerre d'Indochine²¹¹, on peut distinguer également dans les prises de position de Viatte une influence certaine des convictions de son ami chinois. Ding Zuoshao réagit en tous les cas positivement à la lecture du premier article sur la Birmanie et le communisme asiatique que lui a envoyé Auguste Viatte, amplifiant au passage à son avantage les idées émises par son correspondant :

*« Vous avez bien raison de dire que la menace de la Russie n'est pas actuellement en Europe, mais en Asie, Elle cherche à construire un Empire asiatique. Vous avez bien raison de dire aussi qu'un jour cet Empire construit le reste du monde sera fini. Malheureusement, la France ne comprend pas. Les Américains ? Cher ami, davantage!! Vous souhaitez une internationalisation du conflit qui nous permettrait à nous aussi, d'être enfin encadrés dans une alliance régulière Je souhaite ceci encore plus. Les Américains sont nos plus grands ennemis. Non seulement nous ne pouvons compter sur eux mais encore nous devons nous battre avec eux. Les Américains sont pour la paix soi-disant honorable. Nous sommes ici, nous sommes considérés pour eux comme un obstacle pour cette paix. »*²¹²

Viatte continuera par la suite d'évoquer dans *La Vie intellectuelle* la destinée des troupes de Li Mi en Birmanie, dont l'évacuation se poursuit tout au long de l'année 1954. En juin, il fait mention de « l'anarchie birmane », soulignant que « ... l'évacuation partielle des nationalistes chinois n'y met pas fin, et [que] le gouvernement de Rangoon vient de supplier l'ONU d'agir contre ceux qui restent, car lui-même a besoin de toutes ses troupes contre les Karens insurgés »²¹³. Toujours bien informé, il distille des extraits de ses correspondances avec Ding dans ses chroniques asiatiques. Le transfert vers l'opinion européenne de l'action propagandiste menée sur le terrain de l'anticommunisme militant

²¹¹ LÉVY Claude, « Deux hebdomadaires de gauche devant la fin de la guerre d'Indochine (1953-1955) », in AGERON Charles-Robert (dir.), *Les chemins de la décolonisation de l'empire français*, Paris: Éd. CNRS, 1986, p. 251.

²¹² ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 13.12.1953.

²¹³ « Nationalismes et solidarités asiatiques », *La Vie intellectuelle*, juin 1954, p. 89.

par Ding Zuoshao a ainsi pu s'appuyer sur les réseaux catholiques et francophones intégrés par le professeur de littérature franco-suisse.

Au tournant de l'année 1954, l'évacuation des troupes de l'«armée perdue» vers Taïwan se concrétise dans la région de Mong Hsat, sous le siège constant des forces militaires birmanes; au mois de mai, environ 300 kilomètres plus à l'est, la défaite cuisante de Dien Bien Phu pousse la France à la table des négociations sur l'avenir de l'Indochine. L'atmosphère de la correspondance entre les deux amis est alors plutôt au défaitisme. Ding se plaint de la situation de son armée abandonnée de tous et des difficultés à motiver des troupes qui attendent depuis deux ans de se battre en Chine continentale. Déclinant l'invitation de son ami Viatte qui lui propose de se rendre en Suisse, pour s'établir dans sa maison de Porrentruy, le juriste chinois tire un sombre bilan de l'évolution de la situation internationale: «*Mais aujourd'hui après la conférence de Berlin, ce sera la Conférence de Genève, après l'armistice de la Corée, ce sera celle de l'Indochine... tout va mal...*»²¹⁴ Partageant avec empathie mais non sans esprit critique l'expérience déçue d'engagement aux frontières birmano-chinoises vécue par Ding²¹⁵, Viatte va l'inviter à faire mémoire de celle-ci, soutenant linguistiquement et moralement cet effort de bilan et de retour sur soi.

TEMPS DE L'EXIL, TEMPS DE LA MÉMOIRE (1954-1956)

Hostile jusqu'au bout à un rapatriement sur l'île de Formose que lui conseillent avec insistance nombre d'autres officiers nationalistes, Ding Zuoshao préfère choisir une vie d'exil et d'aventure dans les forêts montagneuses du Nord de la Thaïlande durant toute l'année 1954. Désormais privé de tout soutien de ses alliés américains d'antan, il évolue d'une cache à l'autre. Échappant à plusieurs bombardements et autres escarmouches tendues par les militaires birmans qui le poursuivent, il

²¹⁴ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 3.3.1954.

²¹⁵ Début 1953, Viatte a ainsi qualifié de «*tentation de l'aventure*» la proposition d'engagement à ses côtés, comme «*conseiller du général Li Mi*», que lui faisait Ding Zuoshao... ARCJ, 118 J 30, Mes Cahiers, Journal d'Auguste Viatte, 16.1.1953.

passé quelque temps dans une nouvelle base improvisée à Nai Lan et finit par trouver refuge et par s'établir dans la ville commerçante de Chiangmai en 1955²¹⁶. Durant cette période d'exil forcé et d'insécurité, il en vient même à envisager une fuite en Europe et s'en ouvre à son ami Viatte :

« Désormais les Européens comme les Américains sont obligés d'étudier les affaires chinoises (Red China and Nationalist China). Avec votre collaboration nous pouvons faire bouger beaucoup de choses. Je ne sais si c'est possible que par ex. dans l'École des langues orientales ou dans l'Institut des études chinoises, dans les journaux [on puisse] trouver une place pour moi, ou tout au moins trouver quelque raison pour me faciliter l'entrée en France ou en Suisse. Avant j'ai entendu dire qu'avec l'ancien passeport que j'ai servi pour aller en France faire mes études, je pourrais aller en France. Mais malheureusement ce passeport est abandonné en Chine. Ce n'est pas pressé. C'est seulement un projet, un projet pour l'extrême limite. »²¹⁷

Le choix du refuge en Thaïlande va cependant s'imposer à Ding, qui partage ainsi le destin de la majorité des rescapés de l'« armée perdue » ayant refusé l'évacuation aérienne vers Taïwan. Nombre de ces soldats s'établissent en effet durablement dans cette partie thaïlandaise du Triangle d'Or, participant depuis leur village d'accueil à l'expansion du commerce de l'opium qui s'y amorce²¹⁸. Pour Ding, l'épisode thaïlandais de son épopée, qui durera jusqu'à son départ pour Taïwan en 1957, se confond principalement avec un temps de la mémoire, faisant suite à l'action. Il publie dès 1956 à Taïwan un récit de souvenirs en chinois relatant ses voyages et engagements sous le titre « Mon voyage en Asie du Sud-Est »²¹⁹. Dans la foulée, celui qui est devenu un homme d'action en repos forcé songe à d'autres publications. C'est donc au travers de sa

²¹⁶ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 16.12.1954.

²¹⁷ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 22.4.1954.

²¹⁸ Sur l'établissement dans la région de cette première génération de soldats rescapés des armées du Guomintang, voir l'article de YING Duan, « Kuomintang Soldiers and Their Descendants in Northern Thailand: An Ethnographic Study », *Journal of Chinese Overseas*, 4, 2 (nov. 2008), p. 238-245.

²¹⁹ Titre traduit par Ding lui-même, selon sa lettre du 18 juin 1955 à Viatte (ARCJ, 118 J 217).

relation épistolaire que va émerger l'idée de rédiger en français le récit de l'épopée de «L'armée perdue».

Au mois de juin 1955, lors d'un voyage à Bangkok, il rencontre le premier secrétaire de l'ambassade de France François Geoffroy-Dechaume, diplomate lettré et plutôt non conformiste avec qui Viatte l'a mis en contact une année auparavant²²⁰. Celui-ci lui présente le livre de Claude Roy *Clefs pour la Chine*, paru deux ans plus tôt, que Ding trouve intéressant mais trop superficiel. Cette discussion littéraire stimule l'envie d'écrire du correspondant chinois de Viatte, qui lui propose de rédiger un ouvrage sur les «Chine nouvelle et Chine ancienne» ou d'aborder un sujet plus autobiographique²²¹. L'idée plaît à Viatte qui lui suggère d'évoquer les épisodes mouvementés de ses engagements récents sous un titre plutôt accrocheur: «L'armée perdue»²²². À l'automne, le projet d'ouvrage est accepté par les deux correspondants, et celui-ci prend d'emblée l'allure de mémoires écrits «à quatre mains». Ding Zuoshao n'a en effet plus beaucoup pratiqué le français depuis son retour en Asie, et il se place sous la direction littéraire et intellectuelle de son ami :

*«Je suis votre étudiant, vous êtes mon ami et mon professeur. Si je pouvais faire quelque chose ce sera grâce à vous. [...] Nous partagerons les droits d'auteur, il n'y a rien de question. J'en suis d'accord. Ma femme m'encourage beaucoup pour cet ouvrage, pour les ouvrages que nous allons entreprendre. Vous serez commandant en chef. Je serai votre soldat. Vous donnez les ordres, je fais mon possible.»*²²³

Cette relation traditionnellement orientale de maître à disciple, jointe à une position de subordination qu'affectionne le «vétérane» de l'armée perdue, va déboucher sur la rédaction d'un texte autobiographique. Viatte le met progressivement en forme, sur la

²²⁰ « Type extrêmement intéressant: ayant commencé par l'art et l'ethnographie – Mexique, Guatemala – il s'est passionné pour le chinois, a fait son service militaire en Indochine, est entré dans le service diplomatique; il est maintenant délégué français à la Conférence économique du Sud-Est asiatique à Bangkok. Je lui donne l'adresse de Ding Zuoshao à qui j'écris. » ARCJ, 118 J 30, Mes Cahiers, Journal d'Auguste Viatte, 12.6.1954.

²²¹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 18.6.1955.

²²² ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 30.6.1955.

²²³ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 19.10.1955.

base des premiers jets que lui transmet à un rythme régulier, presque hebdomadaire, son correspondant. L'essentiel du manuscrit est ainsi colligé, amélioré et dactylographié par les soins du professeur de littérature jusqu'à l'été 1956. Quelques adjonctions seront amenées par la suite, après le retour de Ding à Taïwan à la fin de l'année 1957, puis pour terminer au début des années 1960. L'auteur complète alors les dernières pages de ses mémoires en évoquant l'ultime offensive des troupes de l'Armée populaire de libération qui anéantit en 1961 les derniers bastions des troupes nationalistes encore présents aux frontières sino-birmanes²²⁴. En proie à divers mouvements indépendantistes de la part des minorités ethniques présentes au nord-est de son territoire, le gouvernement central birman pousse alors en effet à la fixation définitive de ses frontières avec la Chine populaire, encore indéfinies autour des États shans. Dans les accords de démarcation frontalière conclus avec les services de Zhou Enlai au début de l'année 1960, une clause secrète permet aux forces communistes chinoises de pénétrer sur le territoire birman pour prendre en tenaille les quelques bases nationalistes encore présentes dans la région, toujours fournies en matériel militaire par les États-Unis²²⁵. Connue sous le nom de «Mekong River Operation», cette expédition menée sous le sceau d'une collaboration secrète entre la Birmanie et la Chine populaire règle le sort de l'armée perdue. Acteur direct de cette histoire, Ding Zuoshao choisit de préfacer ainsi son manuscrit :

« Depuis 1950 jusqu'au jour où j'ai commencé à écrire ces mémoires, je suis resté avec l'armée de Li Mi. L'armée perdue, mais aussi l'armée de l'espoir. Formose l'a armée, les Américains l'ont soutenue, les Chinois libres de Chine et d'Outre-Mer ont placé en elle leurs espérances. La Birmanie a exigé, devant les Nations Unies, que ses soldats soient rapatriés à Formose et un certain nombre d'entre eux ont dû à regret abandonner leur résistance. Mais beaucoup sont restés aussi. Quelle histoire extraordinaire que la leur ! Je l'ai écrite en français. J'ai appris cette langue dès l'âge de 14 ans à l'Université catholique de l'Aurore, à Shanghai, où j'ai commencé mes études, terminées à l'Université de Paris. Bien que depuis 25 ans je ne l'aie

²²⁴ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 144.

²²⁵ À ce sujet, voir LINTNER Bertil, *Burma in Revolt. Opium and Insurgency since 1948*, Chiangmai : Silkworm Books, 2003, p. 200-204.

plus pratiquée, je ne l'ai pas oubliée. J'écris comme je peux. Que mon ami de toujours veuille bien donner à ma phrase un tour plus littéraire.»²²⁶

Tout au long du processus d'écriture de ces mémoires d'une longueur totale de 150 pages dactylographiées, Auguste Viatte est non seulement intervenu pour soigner le style du manuscrit, mais il s'est également montré insistant auprès de son auteur pour que celui-ci soit le plus impartial possible²²⁷. Il sollicite également souvent son ami pour qu'il donne suffisamment de détails sur les différents personnages évoqués au fil des pages, et rende ainsi compréhensible une thématique éloignée de l'horizon culturel des potentiels lecteurs européens. Faute de pouvoir disposer des lettres envoyées par Viatte à son ami chinois, il n'est malheureusement pas possible d'analyser de manière précise l'importance de son intervention sur le fond du récit²²⁸. Il n'en demeure pas moins que *L'armée perdue* apparaît bien, dans sa genèse autant que dans sa réalisation pratique et intellectuelle, comme une œuvre conçue au travers d'une véritable médiation culturelle. Étape ultime, l'édition du manuscrit va se poursuivre sur ce mode de faire, mais dans un contexte politique international qui n'en facilitera pas la réalisation.

²²⁶ DING Zuoshao, *L'armée perdue*, p. 2.

²²⁷ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 4.4.1956.

²²⁸ À titre d'exemple, Ding confie à Viatte ces lignes révélatrices: «*À propos de ma critique sur le gouvernement nationaliste, ce que vous dites est juste, très juste. Vous vous arrangerez comme vous voulez.*» ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 28.6.1956.

Chapitre 5.

Deux spectateurs engagés pour une Chine partagée (1957-1990)

Lorsqu'il retrouve le sol insulaire de Taïwan au printemps 1957, Ding Zuoshao doit se rendre à l'évidence. Le projet de reconquête militaire de la Chine continentale à partir des frontières de la Birmanie auquel il s'est donné corps et âme a échoué. L'établissement à Taipei correspond ainsi pour lui à une réorientation de son action bien en phase avec l'évolution générale du régime de Jiang Jieshi, tant à l'intérieur que sur le plan de la politique internationale menée sur le terrain asiatique²²⁹. Réélu une seconde fois en 1954, le leader nationaliste renforce par la loi martiale et de manière très autoritaire l'emprise sans partage de son parti sur l'État et la société taïwanaise, établie par la force suite aux sanglantes répressions des mouvements de révolte survenus en février 1947²³⁰. Se voulant l'héritier d'une

²²⁹ TSANG Steve, « *Chiang Kai-Shek and the Kuomintang's policy to reconquer the Chinese Mainland, 1949-1958* », *In the Shadow of China: Political Developments in Taiwan since 1949*, Honolulu: Univ. of Hawai'i Press, 1993, p. 71-72.

²³⁰ Ces événements sanglants, joints à l'instauration de la loi martiale, à la corruption de la nouvelle administration chinoise installée à Taipei et aux répressions menées au cours des années 1950, vont fortement contribuer à ce que les Taïwanais de souche et les habitants austronésiens de l'île identifient les nouveaux immigrants chinois de

mission nationale définie par Sun Yat-sen, fondateur du Guomindang, le régime de Jiang Jieshi doit pourtant se rendre à l'évidence au moment où s'achève la seconde crise militaire du détroit de Formose, à l'été 1958. Soutenu de manière uniquement défensive par les États-Unis qui souhaitent le maintien du statu quo dans la région, il doit considérer la reconquête du continent comme un rêve et se résoudre à asseoir sa légitimité sur des valeurs plus politiques que militaires²³¹. Anticommunisme politique, conservatisme culturel et nationalisme romantique représentent les valeurs dominantes du régime dans lesquelles Ding Zuoshao va se couler sans grands efforts²³².

Pour le juriste et mentor idéologique de «l'armée perdue», l'installation dans le refuge nationaliste de Taïwan représente surtout un changement de statut. À l'action sur le terrain succède, en effet, une posture de spectateur engagé qui le rapproche encore davantage de son ami européen Auguste Viatte. L'attention et la réflexion que tous deux portent sur l'évolution des affaires chinoises et taïwanaises – voire plus largement asiatiques –, leurs commentaires publiés dans différents journaux ou périodiques, même de faible audience, correspondent bien à une volonté de s'ancrer dans l'Histoire et d'y participer intellectuellement²³³. Avec des nuances cependant, car si Viatte dispose de nombreuses ouvertures et sources d'information en Occident pour se forger ses opinions personnelles sur la Chine et l'Asie, puis en faire part à son correspondant à Taïwan, ce dernier se trouve à présent confronté à l'expérience d'une insularité qui n'est pas que territoriale. Marquée par un complexe obsidional constamment entretenu par le régime en place, la société taïwanaise apparaît comme barricadée à l'intérieur de ses

1945-1950 (ou « Continentaux ») à l'ordre nouveau et autoritaire qu'ils instaurent à leur arrivée. CORCUFF Stéphane, « Les "Continentaux" de Taïwan. Une catégorie identitaire récente », *Perspectives chinoises*, 57, janvier-février 2000, p. 75-76.

²³¹ À ce sujet, voir la synthèse de CABESTAN Jean-Pierre et VERMANDER Benoît, *La Chine en quête...*, p. 26-27.

²³² Sur ces valeurs du régime nationaliste, voir l'article de LEE Thomas H.C., « Chinese education and Intellectuals in Postwar Taïwan », in CHUN-CHIEH Huang et FENG-FU Tsao (éd.), *Postwar Taïwan in Historical Perspective*, College Park: University of Maryland, 1996, p. 140-147.

²³³ SIRINELLI Jean-François, *Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron*, Paris: Fayard, 1995, p. 115-116.

frontières mentales et isolée dans une sorte de désert culturel qu'elle a elle-même contribué à créer²³⁴. La valeur de la correspondance échangée régulièrement par les deux amis parvenus à l'aube de la soixantaine s'en trouve pour eux d'autant rehaussée: échange d'idées et de références, efforts de mise en réseaux et projets éditoriaux émaillent une relation épistolaire qui ne faiblit pas au cours des décennies 1960 et 1970.

DING ZUOSHAO, INTELLECTUEL ORGANIQUE DU GUOMINDANG À TAÏWAN

C'est le 26 avril 1957 que l'avion transportant Ding Zuoshao à partir de Bangkok se pose à l'aéroport de Taipei. Dès lors et jusqu'à la fin de la décennie se déroule pour lui une première phase marquée par l'intégration rapide à la société taïwanaise régie d'une main de fer par le régime du Guomindang. Ce dernier renforce son idéologie anticommuniste dans un contexte de grave tension internationale qui culmine en octobre 1958 avec les bombardements chinois sur les îlots nationalistes de Quemoy et de Matsu, situés dans le détroit de Taïwan. Auparavant, il faut souligner que le choix et le transfert de l'idéologue de l'«armée perdue», depuis son refuge thaïlandais vers Formose, ne se sont pas imposés d'emblée. Dès la fin de l'année 1956, Ding, dont le moral est au plus bas et qui est séparé de sa femme réfugiée à Hong Kong, envisage en effet de s'établir aux États-Unis, en France ou dans la «*Suisse tant aimée*». Il sollicite son ami Viatte pour réaliser ce projet²³⁵, et lui confie:

*« Nous pouvons encore continuer à vivre mais l'avenir... c'est difficile à voir. Après le conflit de Suez le camp de la démocratie s'affaiblit de nouveau. Après le tour de Chou En Lai [voyage diplomatique du ministre des Affaires étrangères de la République populaire en Asie du Sud-Est et dans le sous-continent indien] la situation de la Chine libre devient plus critique. Nous n'avons qu'à attendre mais attendre n'est pas une bonne politique. »*²³⁶

²³⁴ WEN-LI Mei, « The intellectuals on Formosa », *The China Quarterly*, 15, September 1963, p. 66.

²³⁵ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 20.11.1956.

²³⁶ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 25.12.1956.

En vue de ce choix d'émigration, Ding va également mobiliser les réseaux anticommunistes dont il est proche dans le milieu religieux catholique. Il entre ainsi en contact avec son ami et ancien collaborateur l'archevêque de Nankin Yu Pin, exilé à New York après l'avènement de la République populaire²³⁷. Celui-ci le met en contact avec le Père d'origine belge Raymond de Jaegher, jésuite actif dans les missions en Chine menées autour du Père Vincent Lebbe. De Jaegher est lui aussi réfugié à New York depuis 1949 et son anticommunisme militant transparait notamment dans son ouvrage sur la révolution chinoise intitulé *The Enemy within*, publié en 1952 aux États-Unis. L'activation de cette filière anticommuniste de soutien aux réfugiés fuyant le régime de la République populaire chinoise ne va pas aboutir, malgré le rendez-vous projeté entre le Père de Jaegher et Ding Zuoshao à Bangkok à la fin mars 1957²³⁸. Le rapatriement d'un nouveau groupe de rescapés de l'armée perdue vers Taïwan s'organise en effet au même moment et Ding annonce son départ prochain pour l'île nationaliste à son correspondant, à contrecœur :

«Au moment où j'écris de nouveau je perds ma liberté, je suis dans l'Immigration Detention» à Bangkok. C'est politique, ce n'est pas de droit. L'ambassade de Chine ici, en collaboration avec... fait son possible pour que je sois déporté à Formose. Cependant je n'en veux pas. Entrer c'est facile. Mais sortir difficile, très difficile. Le Général Li Mi en est un exemple là-bas»²³⁹

L'établissement de Ding sur le territoire taïwanais, dès le 26 avril 1957, s'inscrit dans un mouvement plus général du gouvernement de Jiang Jieshi en vue de pallier le déficit d'élites lettrées auquel fait face la société insulaire depuis les répressions et les purges du début des années 1950²⁴⁰. Comme la majorité des intellectuels

²³⁷ «L'Archevêque Yu Pin, un des grands amis à moi. Non seulement nous sommes camarades dans une Université, mais nous avons été ensemble à Beiping pour une durée de plus de dix ans. Pour son journal à Tien Tsin ou à Chunk King j'ai longtemps écrit. S'il est nécessaire je pense qu'il me donnera son secours.» ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 18.1.1957.

²³⁸ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 28.3.1957.

²³⁹ Li Mi est rentré à Taïwan déjà en 1953. ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 17.4.1957.

²⁴⁰ «La loi martiale fut instaurée au cours des deux semaines qui suivirent [les émeutes réprimées de février 1947], plusieurs milliers de personnes furent exécutées sans

chinois nationalistes qui sont alors contraints d'émigrer à Taïwan, Ding n'apparaît pas près de se résigner à un « *exil permanent* ». Il vit dans le désir largement mythifié d'un retour possible sur le continent, où une meilleure vie pourrait s'envisager²⁴¹. Approchant la soixantaine, Ding est certes sensible à l'accueil qui lui est réservé à son arrivée sur l'île, où il est traité en héros de la guérilla chinoise, rescapé de l'« *armée perdue* »²⁴². Pourtant, dans un premier temps, il continue à caresser l'espoir de vivre et de travailler en France, entretenu par ses amis Viatte et François Geoffroy-Dechaume, qui tentent de lui obtenir un poste de conférencier et d'enseignant à l'Institut des sciences politiques de Paris²⁴³. Dans ce but, Viatte mobilise même le Père oratorien chinois François Houang, établi dans la capitale française, que Ding a rencontré par le passé en Chine dans l'entourage du missionnaire Vincent Lebbe²⁴⁴.

Le projet n'aboutira pas : à la difficulté de trouver un poste vacant en France s'ajoute l'atmosphère de fermeture culturelle qui imprègne alors la société taïwanaise. Certes perméable à l'influence américaine, l'élite intellectuelle est bridée dans son désir de rejoindre des pays occidentaux par le gouvernement qui craint une fuite des cerveaux²⁴⁵. L'ouverture va se faire sur place pour Ding et, dès le mois de juillet, son destin professionnel est scellé. Bénéficiant du soutien amical du ministre de l'Éducation taïwanais, l'historien Chang Chi-Yun, il est promu responsable du Département de guidance et de discipline de l'Université de Cheng Kung, à Tainan dans le Sud de l'île, comprenant environ 3 000 étudiants :

« Dans ce département il y a cinq sections, section de l'administration de la vie des étudiants, section de guidance de la vie des étudiants, section des actions extérieures (en dehors des leçons), section d'hygiène, section

discrimination. Les autorités provinciales poursuivirent les éditeurs, les juristes, les professeurs, les étudiants et les entrepreneurs renommés. En d'autres termes le gouvernement décima un pourcentage important de la classe moyenne locale, en particulier l'élite lettrée », HEYLEN Ann, « De l'histoire locale à l'histoire nationale. La difficile institutionnalisation d'une historiographie taïwanaise », *Perspectives chinoises*, 66, juillet-août 2001, p. C43.

²⁴¹ WEN-LI Mei, « The intellectuals on Formosa... », p. 66.

²⁴² ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 17.6.1957.

²⁴³ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 17.6.1957.

²⁴⁴ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 24.7.1957.

²⁴⁵ WEN-LI Mei, « The intellectuals on Formosa... », p. 74.

de gymnase. Il y a encore 19 officiers pour l'entraînement militaire des étudiants, tous au-dessous de moi. »²⁴⁶

Ding assumera jusqu'à sa retraite cette tâche de guide idéologique, disciplinaire et moral des jeunes élites nationalistes qui fréquentent cette importante académie. Celle-ci vient d'obtenir en 1956 le statut d'université provinciale. Comme le révèlent les plaintes répétitives qui émaillent sa correspondance à propos de ses nouvelles fonctions, qu'il juge astreignantes et ne sortant guère d'une routine vite installée, l'idéologue anticommuniste regrette d'autant plus sa vie d'homme d'action que le contexte culturel et académique du refuge nationaliste est tout sauf marqué par l'innovation et la créativité. Une censure stricte imposée par le Guomindang domine et s'applique alors jusqu'aux idées anticommunistes en provenance de Hong Kong²⁴⁷. Comme tant d'autres intellectuels de sa génération récemment arrivés à Taïwan, Ding Zuoshao se voit confiné à des tâches essentiellement politiques et administratives qui l'éloignent des sphères de la recherche et risquent d'assécher sa pensée. Pour y remédier, il demande à plusieurs reprises à son ami européen de lui faire parvenir des ouvrages ou des articles touchant la littérature ou la philosophie politique.

Quelque peu soulagé par l'aération que lui procure dès 1958 son enseignement du français dans la même institution de Cheng Kung²⁴⁸, il se coule en même temps assez aisément dans le moule nationaliste qui veut faire des intellectuels en place de bons serviteurs du pouvoir et de son idéologie anticommuniste²⁴⁹. Au cours de l'année 1958, Ding publie ainsi dans la revue du Ministère de l'Éducation nationale *La critique de la politique*, un article rappelant l'importance qu'il faut donner selon lui au maintien et à l'entretien de bases anticommunistes hors de Taïwan, utiles à l'organisation de ripostes militaires en cas d'attaque de la Chine populaire²⁵⁰. La seconde crise du détroit de Taïwan, entre août et novembre, amplifie

²⁴⁶ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 24.7.1957.

²⁴⁷ WEN-LI Mei, « The intellectuals on Formosa... », p. 74.

²⁴⁸ Ding utilise pour ses cours les manuels publiés dans les années 1930 par le professeur J. Reclus, titulaire de la chaire de français à l'Université nationale de Pékin, et souvent réédités par la suite.

²⁴⁹ WEN-LI Mei, « The intellectuals on Formosa... », p. 72-73.

²⁵⁰ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 25.5.1958.

ses craintes de voir l'ensemble de l'Asie du Sud-Est tomber dans l'orbite communiste, suivant la « théorie des dominos » chère à l'administration américaine. Ding rejoint ainsi son ami Viatte sur la nécessité pour l'avenir de Taïwan de gagner en indépendance vis-à-vis de la protection du géant américain, jugée trop unilatérale et parfois peu fiable²⁵¹.

Le gaullisme de Viatte inspire visiblement les réflexions de l'ancien « combattant » de l'armée perdue, dont l'antiaméricanisme hérité de sa période d'engagement déçu dans la guérilla nationaliste ne demande qu'à être nourri par de nouveaux arguments. En mai 1958, le retour au pouvoir du général de Gaulle en France est ainsi salué par les deux correspondants. Ding estime que le nouveau président, certes fort, a été bien servi par la situation politique²⁵². Quant à Auguste Viatte, il a surtout l'espoir que la mise en place de la V^e République redonnera grandeur et stabilité à la France, tout en assurant à celle-ci le maintien de sa souveraineté coloniale en Algérie. Au moment où de Gaulle, à peine investi à la tête de l'État, se rend à Alger pour y prononcer l'un de ses fameux discours, Viatte n'a qu'un souhait : « *Qu'il sache faire du neuf et du français, sans se laisser entraver par les parlementaires ni par les fascisants.* »²⁵³ Par la suite cependant, il s'avouera profondément déçu par les positions prises progressivement par le président de la V^e République en faveur de l'indépendance algérienne. Une déception à la mesure des espoirs que Viatte fonde en 1958 sur cette figure de la France qu'il admire fortement depuis ses propres engagements résistants au Québec ; il en attend d'ailleurs avant tout une politique de maintien de la grandeur française, comme il le note dans son journal personnel :

« ... [un ami] me dit avoir lu successivement un manifeste anti-de Gaulle, signé entre autres par Jean Wahl, et un manifeste pro-de Gaulle signé par Gabriel Marcel et Pierre Emmanuel (ce qui me fait plaisir pour Emmanuel). [...] Mais quant à moi, je croirais abuser de mes titres si je m'en servais pour un manifeste collectif dans un domaine où ma qualité de professeur ne me donne aucune compétence. Si j'écris sur la politique, je

²⁵¹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 26.10.1958.

²⁵² ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 13.5.1958.

²⁵³ ARCJ, 118 J 30, Mes Cahiers, Journal d'Auguste Viatte, 4.6.1958.

prendrai ma responsabilité personnelle, et je ne signerai jamais que ce que j'aurai moi-même rédigé individuellement ou collectivement.

Mon Dieu, sauvez la France! Sauvez l'Algérie française! Sauvez la conception française du rapprochement entre les hommes!»²⁵⁴

Bien loin d'une conception engagée de l'intellectuel dans la société qui domine la France d'après-guerre, sous l'influence des idées existentialistes dont Jean-Paul Sartre et les clercs héritiers des idées dreyfusardes sont les principaux promoteurs, l'intellectuel catholique Auguste Viatte ne peut imaginer user de son autorité morale pour «*exercer une direction de conscience sur la société*» au travers d'un manifeste ou de tout autre engagement public²⁵⁵. Son influence, il la conçoit plutôt comme celle d'un expert, ou éventuellement d'un «*conseiller du prince*», ainsi que le révèlent ses réflexions et ses actions touchant au devenir des relations franco-taïwanaises, qui entrent en crise au milieu des années 1960.

FACE AU DÉCLIN DE LA POSITION INTERNATIONALE DE TAÏWAN

À la fin des années 1950, Ding Zuoshao évolue de plus en plus vers un anticommunisme de type moral et manichéen qui le pousse à caricaturer dans ses lettres la menace communiste sous les traits d'une «*peste rouge*» ou d'un bataillon de bandits «*serrant un couteau entre les dents*». L'intellectuel nationaliste chinois vitupère ainsi contre une évolution internationale marquée par la détente et la coexistence pacifique qui se dessinent. Cette radicalisation idéologique le pousse à ne souhaiter alors que «*la guerre, la guerre, la guerre*» pour briser le front commun des communistes qui rassemble selon lui la Chine populaire et la Russie de Kroutchev dans une même volonté de soumettre le Laos, le Vietnam et tout le reste de l'Asie du Sud-Est²⁵⁶. «*Faucon*» par idéologie anticommuniste autant que par conviction nationaliste, sa posture

²⁵⁴ ARCJ, 118 J 30, Mes Cahiers, Journal d'Auguste Viatte, 21.5.1958.

²⁵⁵ À ce sujet, voir l'ouvrage de SIRINELLI Jean-François, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris: Fayard, 1990.

²⁵⁶ ARCJ, 118 J 217, Lettres de Ding à Viatte, juillet 1959 et 7.10.1959.

guerrière est d'autant plus exacerbée que la reconquête complète de la Chine continentale, idéalisée dans son passé historique glorieux et ancestral²⁵⁷, apparaît désormais impossible.

Commun chez les élites politico-intellectuelles du Guomindang, ce raidissement idéologique se renforce au tournant des années 1960 avec la perception du déclin progressif de l'influence internationale de Taïwan, qui s'effectue en deux temps principaux au cours de la décennie. L'année 1964 voit se produire la rupture des relations diplomatiques avec la France, alors que le rapprochement de la Chine populaire avec les États-Unis se concrétise au début des années 1970 et provoque l'expulsion de la République de Chine de l'ONU. Dès le début de l'année 1961, quelques jours avant l'entrée en fonction du jeune président démocrate Kennedy, Ding Zuoshao fait part à son ami des inquiétudes qu'il nourrit à l'égard de la politique américaine en Asie. Ses craintes se portent en particulier sur la situation au Laos où un nouveau gouvernement de coalition gauche-droite est en voie de reconstitution, sous l'influence d'un accord soviéto-américain. Craignant par-dessus tout la neutralisation du Sud-Est asiatique, le militant anticommuniste qu'il demeure persiste dans ses analyses très pessimistes de la situation politique régionale. À l'été 1963, alors que la rupture sino-soviétique est consommée, il refuse d'y voir un affaiblissement du « camp » communiste, concentrant son alarmisme sur le danger que représente selon lui la personnalité de Mao pour l'avenir de toute la région :

« Tout le monde porte ses regards sur la lutte entre K[routchev] et M[ao]. Qui va l'emporter ? Quel est le résultat ? Les spécialistes sur les affaires communistes à Formose répondent : c'est K qui va l'emporter. Le résultat est l'expansion militaire des communistes chinois vers l'Asie du Sud-Est et vers l'Inde, vers tous les États autour de la Chine continentale. M. se considère comme le premier communiste dans le monde. Il se considère aussi comme le centre de la révolution anti-impérialiste. Depuis

²⁵⁷ Cet idéalisme romantique d'une grande Chine perdue se combine chez Ding, comme chez d'autres intellectuels chinois, avec un nationalisme qui puise ses racines dans les années d'entre-deux-guerres et a favorisé leur attirance pour les idées fascistes ou nazies, comme on l'a constaté (voir le chapitre 2). LEE Thomas H.C., « Chinese education and Intellectuals... », p. 145.

12-13 ans les spécialistes sur les affaires communistes ont toujours eu pour avis que la Russie communiste et la Chine communiste sont inséparables. Maintenant ils sont obligés de reconnaître qu'ils ont tort. Elles sont séparables. Non seulement elles sont séparables mais aussi elles pourront se battre. Maintenant M. a les mains libres sur toute l'Asie du Sud-Est. Toute l'Asie du Sud-Est est en danger, en grand danger.»²⁵⁸

Au cours de la décennie 1960, l'évolution des rapports de force en Asie-Pacifique fragilise ainsi peu à peu la position internationale de Taïwan, fondée sur la négation de l'existence de la République populaire de Chine²⁵⁹. Au tournant de 1963-1964, Ding voit un mauvais présage dans la tension croissante des relations entre le Japon et Taïwan. Il est aussi conscient que vis-à-vis de la France, une fois conclus les accords d'Évian de 1962, le régime autoritaire de Jiang Jieshi ne peut plus comme auparavant faire valoir son soutien à une politique algérienne française hostile à l'indépendance. Ainsi disparaît l'un des leviers diplomatiques importants dont disposait la diplomatie taïwanaise dans sa relation triangulaire avec la France et la Chine de Mao, active supportrice quant à elle d'une Algérie indépendante.

L'«hypothèque coloniale» est ainsi définitivement levée entre Paris et Pékin, comme l'avait laissé présager la fin de leur affrontement indirect sur le terrain indochinois dix ans plus tôt, suite à la défaite française face au Viet-Minh et à la signature des accords de Genève²⁶⁰. Dans ce contexte de rapprochement franco-chinois, également motivé par la croissance des intérêts économiques français en Chine populaire, Taïwan est peu à peu dépassé et tente par tous les moyens de maintenir son lien privilégié avec Paris. Les initiatives politiques et diplomatiques de Taipei se multiplient alors, sans grand succès, y compris sur le terrain culturel.

C'est ainsi que le tandem intellectuel Ding Zuoshao – Auguste Viatte se retrouve une dernière fois dans une position engagée et potentiellement influente sur la scène disputée des rapports

²⁵⁸ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 28.7.1963.

²⁵⁹ CABESTAN Jean-Pierre et VERMANDER Benoît, *La Chine en quête...*, p. 27.

²⁶⁰ À ce sujet, voir SU Hungdah, «La Chine nationaliste et les États-Unis vis-à-vis de la nouvelle politique chinoise de la France 1963-64», *Revue d'histoire diplomatique*, n° 4, 2004, p. 371-374.

franco-taïwanais. Au cours de l'année 1963, le ministre des Affaires étrangères Shen quitte ainsi Taipei pour rencontrer à Paris son homologue Couve de Murville et l'inciter à développer l'enseignement de la langue française à Taïwan, tâche qui incombe notamment à Ding dans une partie de ses engagements à l'Université de Cheng Kung. Dans le même registre d'un « soft power » de la dernière chance, la Chine nationaliste vise à maintenir et à développer un réseau de boursiers – principalement techniciens et ingénieurs – destiné dès 1958 à mieux faire circuler ses élites intellectuelles vers Paris²⁶¹. Installé à un poste de commandement administratif d'une des trois universités de l'île, Ding peut également jouer sur ses relations dans le milieu diplomatique pour tenter de faire avancer ce dossier dans le sens du maintien de liens diplomatiques solides entre la France et la République de Chine :

« De Courton [diplomate français en poste à Taipei] est parti. Le nouveau chargé d'affaires, Monsieur Pierre Salade, est arrivé à Taipei et a pris son nouveau poste. Je l'ai vu tout dernièrement dans son ambassade à Taipei²⁶². Et nous avons dîné ensemble dans sa résidence. [...] Comme son excellence a appris son chinois avec moi quand il était à l'École des langues orientales à Paris et comme il a été consul de France en Chine avant la deuxième grande guerre nous sommes de très bons amis. [...] Le gouvernement français a donné six bourses aux gens de Chine. Il y en a deux qui vont être enseignés par moi à l'Université de Cheng Kung. Quand ils seront partis je vous les présenterai. »²⁶³

Et Ding d'inciter son ami à rendre lui-même visite à l'« ambassadeur » de Taïwan à Paris, M. Chen Hiong-fei, en se recommandant de sa part car il le connaît bien également²⁶⁴. Aucune piste n'est visiblement à négliger du côté taïwanais, une semaine avant que la rumeur du rapprochement entre la France et la Chine communiste ne se répande dans la presse nationaliste. Les efforts épistolaires et personnels de Ding, comme tant d'autres au plus haut niveau diplomatique, vont cependant

²⁶¹ Su Hungdah, « La Chine nationaliste et les États-Unis... », p. 376.

²⁶² À relever que Ding parle ici d'ambassade, alors que les représentants taïwanais n'ont pas rang d'ambassadeur mais de chargé d'affaires, enjeu diplomatique d'ailleurs sujet à discussion entre Paris et Taipei au cours de l'année 1963.

²⁶³ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 28.7.1963.

²⁶⁴ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 10.10.1963.

s'avérer vains devant la tendance lourde des relations de la France, qui s'orientent résolument plutôt en direction de Pékin que vers Taïpei au tournant de l'année 1963-1964. Une évolution en marche dès le début de la décennie, si l'on en croit une note diplomatique française de février 1961 stipulant qu'« *il est difficile que nous allions jusqu'à soutenir la fiction selon laquelle Jiang Jieshi représente la Chine dans son ensemble* »²⁶⁵.

Les événements se précipitent dans le courant du mois de décembre 1963, suite au voyage d'Edgar Faure à Pékin et aux pourparlers franco-chinois entamés par l'intermédiaire de l'ambassade de la République populaire à Berne. Même les pressions américaines pour tenter d'enrayer le cours des choses n'y feront rien, bien au contraire. De Gaulle apparaît résolu à également affirmer l'indépendance de sa politique étrangère par l'intermédiaire de l'enjeu chinois. Le 27 janvier, la République française et la République populaire de Chine s'engagent à entamer des relations diplomatiques. Peu enclin à prendre en compte les récriminations de Jiang Jieshi qui joue ses dernières cartes en temporisant, dans l'espoir que cette reconnaissance n'entraînera pas une rupture avec Taïwan, le président français maintient sa ligne d'une « *nouvelle politique chinoise basée sur le principe de "succession des gouvernements" du droit international* »²⁶⁶. Le 10 février 1964, Taïwan, sans prendre l'avis de son allié américain, signifie à la France sa décision de rompre toute relation diplomatique.

Au cours de cette phase d'intense activité diplomatique et de forte tension internationale, les élites dirigeantes taïwanaises sont apparues déchirées. D'une part se trouvaient les partisans modérés d'une évolution de la politique étrangère de la Chine nationaliste, prêts à suivre la possible « théorie des deux Chine ». D'autre part se regroupaient les conservateurs anticommunistes favorables au maintien intransigeant de la doctrine Hallstein appliquée au contexte asiatique: tout État entamant des relations extérieures avec la Chine communiste s'en trouve irrémédiablement privé par Taïwan. Au bilan, le régime de Jiang Jieshi apparaît bien comme le principal perdant de ce tournant politico-diplomatique qui l'isole un peu plus sur la

²⁶⁵ Su Hungdah, « La Chine nationaliste et les États-Unis... », p. 372.

²⁶⁶ Su Hungdah, « La Chine nationaliste et les États-Unis... », p. 404.

scène internationale²⁶⁷. L'amertume est donc forte pour le clan des conservateurs et des militaires anticommunistes à Taïwan, dont Ding fait partie. Celui-ci, suivant ses conceptions politiques habituelles, y voit des conséquences encore plus néfastes pour l'avenir des rapports de force en Asie, et livre le commentaire suivant à son correspondant :

« Sur cet établissement [des relations diplomatiques entre la France et la Chine populaire], beaucoup de critiques, non seulement à Taïwan, mais dans le monde entier, et partout. Non seulement des critiques mais aussi des caricatures de De Gaulle avec Mao. On considère de Gaulle comme un second Napoléon. Il voudrait fonder une troisième force vis-à-vis de la Force américaine et de la Force russe. Il est pour la Neutralisation de l'Asie du Sud-Est. Il voudrait rétablir sa domination sur l'Indochine (y compris le Vietnam, Cambodge, Laos). Il voudrait chasser les Américains de cette partie du monde. De grand matin aujourd'hui j'ai écrit une lettre à Monsieur Salade, le chargé d'affaires de France à Taipei, et peu après je lui ai donné un coup de téléphone à longue distance de Tainan à Taipei. [...] Il est très accaparé d'arranger ses affaires [...] La reconnaissance de la Chine rouge par la France constitue un grand fait politique. C'est comme un grand coup jeté sur le monde. Sûrement il y aura de grandes répercussions à tous les points de vue. Ceci affaiblit la situation de la République de Chine dans le monde. L'entrée de la République populaire de Chine dans les Nations Unies serait plus [=davantage] possible. Ceci affaiblit aussi la situation de l'Amérique vis-à-vis du camp communiste et dans le monde libre et surtout dans l'Asie du Sud-Est. »²⁶⁸

L'évolution de la situation internationale sur le continent asiatique au cours de la seconde moitié des années 1960 va effectivement se poursuivre au détriment des intérêts de la République de Chine. Le contexte est cependant beaucoup moins lié aux enjeux coloniaux évoqués par Ding dans ses commentaires amers face à la France gaulliste. À partir de l'année 1965, qui constitue un tournant, les conflits marqués par le poids croissant de l'« impérialisme sans colonies » des États-Unis en Asie du Sud-Est dominant, alors qu'émerge la nouvelle donne d'un monde multipolaire, perçue de manière diffuse par l'ami de Viatte. Engagés dans le conflit vietnamien dès le début de l'année 1965, les

²⁶⁷ Su Hungdah, « La Chine nationaliste et les États-Unis... », p. 405.

²⁶⁸ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 11.2.1964.

États-Unis ont en effet besoin de s'assurer de la non-intervention des grandes puissances communistes (Chine et URSS) pour espérer sortir vainqueurs d'une guerre contre le Nord-Vietnam dans laquelle ils s'enlisent rapidement. Cette quête d'assurance rencontre la volonté de la Chine communiste de briser un isolement diplomatique presque complet au sortir d'une révolution culturelle assimilable à une guerre civile, qui a ramené Mao et son entourage sur le devant de la scène²⁶⁹.

Depuis Taïwan, Ding ne se fait dès le début aucune illusion sur les chances de victoire américaine au Vietnam. Cela non seulement vu les difficultés particulières du terrain, mais aussi et surtout à cause de la cohésion du camp communiste sino-vietnamien, qu'il perçoit comme inébranlable²⁷⁰. Ses inquiétudes augmentent au tournant des années 1970, après la reconnaissance de la Chine communiste par le Canada et l'Italie, qui menace encore plus la position fragile de Taïwan au sein de l'Assemblée des Nations Unies²⁷¹. À l'été 1971, le président Nixon annonce à l'opinion américaine qu'une admission de la Chine continentale à l'ONU est envisageable: le transfert du siège chinois de Taïwan à la République populaire devient effectif au sein de l'organisation internationale dès octobre 1971, confirmant les craintes de Ding Zuoshao²⁷². Obnubilé par sa vision du monde bipolaire et son anticommunisme virulent, celui-ci apparaît consterné par ce qu'il estime être l'arrêt de mort de la République de Chine. Les commentaires qu'il livre à son correspondant après la visite de Nixon à Pékin, en février 1972, sont tout aussi catastrophistes, au point que vieillissant, il s'embrouille dans la chronologie:

« Aujourd'hui, 21 février 1971 [1972 en fait]. C'est aussi un grand jour, ou plutôt une grande date, c'est le jour où le président Nixon arrive à Pékin où il va faire une visite à Mao et à Chou. La Chine, le représentant de la Chine, ce n'est plus "The Republic of China". C'est "The People's Republic

²⁶⁹ À ce sujet, voir TERTRAIS Hugues, *L'Asie pacifique...*, p. 110-114.

²⁷⁰ ARCJ, 118 J 217, Lettres de Ding à Viatte, 1.3.1966 et 21.5.1966.

²⁷¹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 18.11.1970.

²⁷² *« L'annonce de la visite de Nixon à la Chine Rouge ici à Taïwan est la plus grande, la plus foudroyante, la plus formidable, la plus... la plus..., vous pouvez mettre tous les adjectifs après, nouvelle. C'est le signe de l'abandon par l'Amérique de la République de Chine, elle va prendre la République populaire de Chine. Que voulez-vous, c'est comme ça. »* ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 24.7.1971.

of China”. C’est une attaque fondamentale pour Taïwan. D’ici, l’affaire de la République de Chine, ce n’est plus une affaire internationale, c’est une affaire intérieure. Le Président Nixon encourage Taïwan à s’entretenir avec la Chine Rouge. Naturellement Taïwan n’accepte pas. Mais comment s’entretenir une fois [que] la Chine Rouge va attaquer Taïwan ?»²⁷³

Plus réaliste et moins marqué par une compréhension manichéenne des rapports de force internationaux, Auguste Viatte va chercher à rassurer son ami sur l’avenir de Taïwan. C’est selon lui une île difficile à prendre d’assaut, sans compter la nouvelle donne qui ne manquera pas de se poser en République populaire avec la disparition prochaine du président Mao²⁷⁴. Effectivement, suite au voyage de Nixon et à la reconnaissance par les États-Unis du fait «*qu’il n’y a qu’une seule Chine et que Taïwan fait partie de la Chine*»²⁷⁵, un premier pas est franchi vers la normalisation des relations sino-américaines. Celle-ci connaîtra un tournant décisif avec la mort des deux leaders historiques Jiang Jieshi (en 1975) et Mao Tsé-toung (en 1976). Y fait suite la voie d’une «*réunification pacifique*» avec Taïwan choisie par le nouveau président chinois Deng Xiaoping, encouragé par l’administration démocrate américaine conduite par Jimmy Carter²⁷⁶. Visiblement mieux informé et plus lucide que son correspondant chinois, isolé au sens propre mais aussi enfermé dans des représentations héritées de sa culture politique très nationaliste, Auguste Viatte a pu quelque peu modérer les vues de son correspondant. Autant qu’on puisse en juger en l’absence de ses propres lettres...

SIGNES DU TEMPS : UNE RÉVOLUTION CULTURELLE À DÉBATTRE

L’échange de correspondances va se maintenir entre les deux amis, par-delà la rupture des relations diplomatiques franco-taïwanaises et même au cours des décennies suivantes. Cette fidélité épistolaire

²⁷³ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 21.2.1972.

²⁷⁴ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 21.5.1972.

²⁷⁵ Suivant le texte du communiqué commun sino-américain prononcé à Shanghai en février 1972. CABESTAN Jean-Pierre et VERMANDER Benoît, *La Chine en quête...*, p. 27-28.

²⁷⁶ CABESTAN Jean-Pierre et VERMANDER Benoît, *La Chine en quête...*, p. 28.

en dit long sur la profondeur de leur relation et sur la volonté de maintenir celle-ci vivante, malgré leur âge désormais avancé. Il est également intéressant de relever que pour un intellectuel sinophile comme l'est Auguste Viatte depuis ses premières années d'étude, cette correspondance a pu représenter une possibilité de collecter quelques informations de première main sur l'évolution du monde chinois. C'est d'autant plus important pour lui durant les phases les plus cloisonnées et imperméables de l'histoire de la République populaire, à l'exemple de la révolution culturelle menée à partir de 1966 :

« La Grande Révolution culturelle prolétarienne constitue un événement dont, à l'intérieur, peu de gens peuvent avoir une vision globale et, à l'extérieur, ne parviennent que des bribes que chacun interprète à sa façon [...] Le peu qui est connu de ce qui se passe en Chine étonne cependant le monde et séduit une partie de la jeunesse occidentale, comme une utopie bienfaisante et libératrice. »²⁷⁷

En Occident, nombreux en effet sont ceux qui, entraînés dans une jeunesse contestatrice en mouvement ou aveuglés par la propagande officielle chinoise, interprètent ce qui se passe en Chine avec les lunettes d'un certain romantisme révolutionnaire. Entre 1967 et 1968, les échanges de vues entre Ding et Viatte portent ainsi particulièrement sur le suivi des événements qui bouleversent aussi bien la Chine que la France. À la question de savoir comment est perçue depuis Taïwan la révolution culturelle en cours sur le continent, Ding répond qu'il ne dispose que de maigres renseignements provenant surtout de sources japonaises. Il focalise ainsi son analyse sur l'esprit de conquête « impérialiste » démontré par Mao en vue d'unifier l'ensemble de la Chine sous son pouvoir²⁷⁸. Averti par son ami Viatte des contestations radicales que la jeunesse française porte à l'égard de la société et des institutions de la V^e République, il semble le rejoindre sur le constat d'une victoire idéalisée et personnalisée du président de Gaulle :

« Il sort des grèves, des tumultes, des troubles, des batailles glorieusement et victorieusement. Mais c'est curieux immédiatement après la constitution

²⁷⁷ TERTRAIS Hugues, *L'Asie pacifique...*, p. 111.

²⁷⁸ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 10.6.1967.

*du nouveau gouvernement de Murville, les troubles recommencent. Espérons que ce soit vite fini, la paix et la prospérité aux Français.»*²⁷⁹

Scandés dans les amphithéâtres de la Sorbonne, les paroles révolutionnaires de Mao se diffusent également dans les rues de Paris par l'intermédiaire du «petit livre rouge» qui fait office d'emblème de la contestation parmi la jeunesse occidentale. Dans les faits, après le moment insurrectionnel de 1966-1967, la révolution culturelle se confond pourtant de plus en plus avec une guerre civile où violences, incarcérations, épurations et rééducations à la campagne se multiplient, dirigées par des gardes rouges placés sous l'autorité de Mao. Dans un champ culturel français en ébullition, ce bouleversement historique majeur cristallise les passions : l'histoire chinoise s'est-elle mise en marche pour le meilleur ou pour le pire ? Le débat touche également le milieu plus restreint des intellectuels chrétiens, et Auguste Viatte y participe en privé dans une discussion dialectique entamée avec son coreligionnaire de la revue *Signes du temps*, le prêtre ouvrier Bernard Gardey, qui vient d'y publier un article sur «Les Chinois». Leur échange, vif mais contenu, porte notamment sur les «jeunes instruits» envoyés à la campagne pour rééducation après la fermeture des universités, mais aussi sur la nature nazie ou raciste du communisme chinois que dénonce Viatte. Davantage marqué à gauche que son contradicteur, visiblement sensible aux arguments tiers-mondistes, Gardey nuance l'analogie entre les totalitarismes avancée par l'ami de Ding Zuoshao :

*«Je n'en conclurai pas pour autant au nazisme. Pourquoi ? À cause des questions raciales. Oh! Je sais bien, les Chinois sont ombrageux et sûrs d'eux-mêmes. Les Russes – si durs pour les hommes de couleur – accusent les Chinois de dresser ceux-ci contre les Blancs et de faire une sorte de racisme à rebours. Mais l'acharnement des Chinois est-il comparable à ce que paraît le mouvement des Musulmans noirs aux USA ? Je ne le crois pas. Tout racisme n'est pas nazi ; il peut fort bien représenter la protestation des peuples humiliés par la supériorité blanche alors que le nazisme était la forme exacerbée d'une supériorité blanche soi-disant incarnée dans une minorité de Blancs.»*²⁸⁰

²⁷⁹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 15.7.1968.

²⁸⁰ ARCJ, 118 J 227, Lettre de Gardey [à l'enseigne de *Signe du temps*] à Viatte, 16.1.1967.

Rappelant que l'objet principal de son article était de « *montrer ou [de] suggérer que la révolution culturelle n'était pas le fruit d'une décision soudaine et qu'elle était peut-être moins aberrante que ne [le] donne à supposer la lecture de nos journaux* », l'ancien prêtre-ouvrier relève que l'opinion occidentale est certainement en butte à des informations propagandistes « *orchestrées par les USA, le Japon, l'URSS et les multiples officines de Hong Kong* ». Il convient cependant que cette révolution culturelle chinoise est une « *aventure périlleuse et une sorte de coup de dés* » susceptible de dériver vers un « *certain bonapartisme* ». Sur l'essentiel, Bernard Gardey rejoint toutefois son contradicteur dans son questionnement sur les capacités d'une civilisation à transformer la nature humaine. Et Gardey de citer entre guillemets les termes mêmes de la lettre d'Auguste Viatte, qui démontrent que ce dernier n'hésite pas à porter le débat sur la nature de la révolution en cours en Chine à un niveau plus général :

«L'idée de transformer la nature humaine: elle est à l'origine de toutes les tyrannies et, ici encore, je m'interroge que vous la caressiez avec complaisance; mais surtout rien ne se fait de durable qu'en s'appuyant sur la nature humaine. Je pense qu'il y a là une question de principe et qu'une revue comme la vôtre se doit de prendre position (avec les distinguos nécessaires, soit). Sinon, vous tournez le dos à tout ce que vous représentez.»²⁸¹

L'humanisme chrétien, ses valeurs et ses nuances idéologiques sont ainsi mis à l'épreuve des débats que provoque en Europe l'évolution du communisme chinois au tournant des années 1970. Pour Bernard Gardey, dominicain ordonné en 1948 au sortir d'une guerre où il s'est engagé dans des actions de résistance au service des plus démunis, victimes du Service du travail obligatoire, cet humanisme ne peut que s'engager dans un dialogue fécond avec le marxisme. Il tentera de le concrétiser dans son expérience de prêtre-ouvrier menée aux usines Renault, ou encore dans son engagement favorable à l'indépendance algérienne, au nom de convictions tiers-mondistes. Modérément critiques, ses réflexions sur la révolution culturelle portent donc

²⁸¹ ARCJ, 118 J 227, Lettre de Viatte à Gardey citée par Gardey dans sa réponse, 16.1.1967.

l’empreinte d’une empathie pour le «réveil chinois» amorcé dès 1956-1957, tout en étant motivées par la conscience d’une nécessaire et urgente aide au développement²⁸². Nourrie par l’esprit de la résistance spirituelle dans laquelle il s’est jadis engagé au Québec, aussi peu inspirée par la philosophie marxiste que par l’idéologie de l’Action française, la posture humaniste de Viatte plonge également ses racines dans le catholicisme des Équipes sociales. Elle apparaît ainsi d’autant plus prompte à condamner les excès de la révolution culturelle et du maoïsme que Viatte a entretenu et ravivé son anticommunisme académique de base au fil de sa longue relation avec son ami chinois.

Dans le contexte mouvementé des contestations de 1968, le frère Gardey quitte l’ordre des Dominicains à la veille de la cinquantaine pour poursuivre d’autres engagements. De son côté, le professeur Viatte emploie sa retraite active à différents projets éditoriaux : l’un de ceux-ci consiste à tenter de concrétiser l’édition des mémoires de son ami Ding Zuoshao. Un défi difficile à relever dans le contexte tourmenté de la fin des années 1960.

L’« ARMÉE PERDUE »... UNE SECONDE FOIS

Entre 1956 et 1957, alors même qu’il encourageait et aidait son ami chinois à écrire en français ses souvenirs de «L’armée perdue», Auguste Viatte entamait également un retour sur soi en entreprenant pour la quatrième fois consécutive la rédaction de ses mémoires, sous le titre *Facettes d’une vie*²⁸³. Aucun de ces documents autobiographiques n’est paru du vivant de leurs auteurs. Dans le cas du récit de Ding Zuoshao, ce n’est pourtant pas faute d’avoir échafaudé des projets éditoriaux, bien au contraire.

Entre 1961 et 1964, le professeur spécialiste de l’histoire des littératures francophones approche tout d’abord la Librairie Ernest Flammarion, en soumettant le manuscrit de «L’armée perdue – Souvenirs des guérillas

²⁸² GARDEY Bernard, *Pour quoi je vis*, Paris: Cerf, 1968, p. 74.

²⁸³ GLAENZER Antoine et NOIRJEAN François (éd.), *Auguste Viatte, Facettes d’une vie*, Porrentruy: Société jurassienne d’émulation, 2015.

chinoises». Le refus signé de la main d'Henri Flammarion est sans appel: une préface de bonne qualité, mais une « *relation qui tourne vite à la confusion et [à] la monotonie [...] où l'on ne démêle plus au juste ce que fut l'activité de l'auteur, au cours de cette période, ni le sens de toute cette action* »²⁸⁴. Après une autre vaine tentative auprès des Éditions France-Empire, spécialisées dans la publication des récits de guerre de l'ère contemporaine²⁸⁵, notamment ceux touchant les guerres d'Algérie et d'Indochine, Auguste Viatte espère obtenir plus de succès auprès des Éditions Robert Laffont. Il prend contact à l'été 1964 et, cette fois-ci, une légère ouverture se dessine. Mais le manuscrit de Ding Zuoshao demeure impropre à la publication en l'état, selon le directeur littéraire Jacques Peuchmaurd :

« *C'est assurément un document d'un grand intérêt; cependant, à notre sens, on peut lui faire quelques reproches: d'une part il ne traite que d'un épisode isolé de la guerre civile chinoise; d'autre part il ne le situe pas dans un contexte plus large – ce qui serait indispensable pour le lecteur français; enfin, il s'arrête tôt, vers 1954, et ainsi ne fait aucune allusion à la situation actuelle, ce qui serait pourtant fort intéressant. En réalité, ces souvenirs ne sont qu'un chapitre d'un ouvrage plus considérable qui reste à écrire sur la guerre en Chine.* »²⁸⁶

Suite à cette évaluation, Ding acceptera l'idée de compléter son récit en élargissant la période considérée. Mais l'affaire en restera là, probablement emportée dans la tourmente de la rupture des relations franco-taiwanaises vécue intensément par l'auteur principal du manuscrit. Dès lors, ce n'est que deux ans plus tard que Viatte frappe à une quatrième porte en sollicitant son ami Robert Cornevin, historien de l'Afrique attaché aux services de *La Documentation française*. Celui-ci oriente Viatte vers une maison parisienne qui tente de se relancer après avoir longtemps été mise au ban du monde éditorial français après-guerre. Les Nouvelles Éditions latines, fondées en 1928 par le très maurassien Fernand Sorlot, connues pour avoir publié la seule édition francophone du brûlot hitlérien *Mein Kampf*, ont en effet pris nettement le parti de Pétain

²⁸⁴ ARCJ, 118 J 227, Lettre de Flammarion à Viatte, 28.3.1961.

²⁸⁵ L'idée est saluée par Ding Zuoshao. ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 28.7.1963.

²⁸⁶ ARCJ, 118 J 227, Lettre de Peuchmaurd à Viatte, 18.6.1964.

durant l'Occupation. Leur directeur a même subi une condamnation de vingt ans d'indignité nationale en 1948, et ce n'est qu'au cours des années 1960 que cette entreprise tente de se relancer en publiant plusieurs récits, majoritairement militaires, consacrés au conflit en cours en Indochine. Selon Cornevin, les «souvenirs des guérillas chinoises» pourraient même être préfacés par l'historien Achille Dauphin-Meunier. Cet intellectuel né au début du siècle a évolué du milieu catholique social vers les officines traditionnalistes de M^{gr} Lefebvre, en passant par les milieux planistes et ceux de l'économie dirigée sous le régime de Vichy²⁸⁷. Opportunément réfugié dans une abbaye au moment de l'épuration, Dauphin-Meunier dispose d'une certaine connaissance des questions touchant l'Asie du Sud-Est après avoir publié deux ouvrages sur l'histoire du Cambodge durant les années 1960. Ce sont peut-être aussi ses activités journalistiques, liées au mouvement anticommuniste *Exil et liberté* durant les années 1950, qui poussent Robert Cornevin à lui attribuer la potentielle préface de l'«armée perdue»...

Ce projet de publication des mémoires de Ding Zuoshao aux Nouvelles Éditions latines est celui qui ira le plus loin dans sa tentative de réalisation. On peut s'étonner du fait qu'Auguste Viatte accepte d'envisager de traiter avec un éditeur précédé d'une réputation politique plutôt sulfureuse. Les frontières floues et mouvantes de la nébuleuse anticommuniste francophone n'y sont certainement pas étrangères. À cela vient s'ajouter une opportunité éditoriale qui semble pouvoir se concrétiser au bon moment, alors que l'intervention américaine au Vietnam propulse la région du Sud-Est asiatique sur le devant de l'actualité. L'amitié indéfectible entre les deux correspondants fait le reste. Les tractations entre Ding Zuoshao, Fernand Sorlot et son fils François-Xavier qui collabore également à ce projet vont ainsi durer près de quatre années, butant sur des obstacles successifs d'ordre financier. Après avoir exigé une garantie de subvention à hauteur de 50 % du budget de publication, le directeur des Nouvelles Éditions latines imagine en septembre 1966 un tirage à trois cents exemplaires

²⁸⁷ ARCJ, 118 J 227, Lettre de Cornevin à Viatte, 1.7.1966. À propos d'Achille Dauphin-Meunier, voir la notice biographique du *Dictionnaire biographique du Mouvement libertaire francophone. Les anarchistes*, Paris: Éditions de l'Atelier, 2014, p. 146-147.

pour lequel il souhaite une subvention de son auteur en dollars²⁸⁸. Enthousiaste à l'idée de voir enfin aboutir son projet, Ding va solliciter des appuis au plus haut niveau des « *organisations centrales qui s'occupent de la propagande internationale* » à Taïwan pour réunir les fonds nécessaires²⁸⁹. L'affaire va cependant s'enliser entre 1967 et 1969, lorsque la maison d'édition demande des refontes ou ajouts plus « politiques » au manuscrit original. Il s'agirait en particulier de développer la période précédant l'avènement de la République populaire, durant laquelle Ding Zuoshao s'était engagé comme député auprès du parlement de Tianjin, puis avait fui vers Pékin. C'est finalement un argument financier qui empêchera la publication prévue : en juillet 1970, Ding confie à Viatte que les 2 000 dollars exigés par Sorlot sont une somme exagérée qu'il ne peut assumer²⁹⁰.

La destinée de ce qu'il faut bien désormais appeler un « fameux manuscrit » va rebondir une dernière fois dans un autre contexte. À l'été 1973, Ding Zuoshao reçoit la visite d'un couple français qui s'est rendu à Taïwan dans le but d'écrire un livre sur la guérilla chinoise en Asie du Sud-Est. Journaliste versée dans le grand reportage, ancienne collaboratrice au service étranger du journal *Le Monde*, Catherine Lamour arrive sur le terrain taïwanais après avoir déjà publié aux Éditions du Seuil un ouvrage intitulé *Les grandes manœuvres de l'opium*. Elle l'a cosigné avec Michel Lamberti, pseudonyme de l'économiste Michel Gutelman, son compagnon, qui est également du voyage. Avec l'entrée en scène de cette journaliste, fille du théoricien planiste Philippe Lamour, se renforce apparemment la trame des réseaux intellectuels conservateurs catholiques adeptes de l'économie dirigée, déjà esquissée dans le précédent projet d'édition avec la figure d'Achille Dauphin-Meunier. Et pourtant, dans la mouvance de la contestation des années 1968, on se trouve ici aux antipodes idéologiques de ce milieu droitier.

En rupture de ban avec son milieu d'origine, Catherine Lamour s'est engagée depuis les événements de mai dans la Ligue communiste révolutionnaire qui rassemble une jeunesse militante d'extrême-gauche

²⁸⁸ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 15.9.1966.

²⁸⁹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 15.9.1966.

²⁹⁰ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 8.7.1970.

autour d'Alain Krivine. C'est là qu'elle rencontre Michel Gutelman, de retour d'un long séjour à Cuba où il a étudié les changements du système agraire sous la Révolution castriste. Tous deux se lancent alors dans des recherches sur le fonctionnement du marché de l'opium en Asie, mus par une militance tiers-mondiste et anti-impérialiste qui les pousse à dénoncer le rôle des États-Unis dans ce commerce illicite aux ramifications mondiales²⁹¹. C'est sur cette piste de l'opium que les deux jeunes enquêteurs d'extrême-gauche croisent le destin des rescapés de l'armée perdue, réfugiés à Taïwan et en Thaïlande. À l'été 1973, Ding Zuoshao communique ainsi à son ami Viatte ce qu'il considère comme une nouvelle providentielle :

*« Un Monsieur Gutelman et sa femme Lamour sont arrivés ici à Taipei capitale de Taïwan. J'ai déjà eu une longue causerie avec eux. Madame Gutelman va venir à Tainan après-midi à 6 h. Je vais la recevoir à la gare du chemin de fer. Elle va quitter Tai Nan le 27 juillet. Elle dit qu'elle et son mari sont cette fois à Taïwan principalement pour écrire un livre sur la guérilla chinoise en Asie du Sud-Est. C'est justement ce que nous avons fait : "L'armée perdue". Elle dit qu'elle connaît beaucoup d'éditeurs à Paris. Elle pourra nous chercher un éditeur pour le publier. À son retour à Paris elle va vous chercher. Comment faut-il faire ? Vous lui direz face à face. C'est à vous de décider. »*²⁹²

À son retour de Taïwan où elle et son compagnon ont mené une partie de leur vaste enquête, Catherine Lamour va trouver Auguste Viatte pour s'enquérir de l'existence du manuscrit de « L'armée perdue » dont Ding lui a longuement parlé. A-t-elle joué sur ses origines paternelles pour faciliter le contact avec le professeur de littérature à la retraite ? En tous les cas, le courant passe, la journaliste peut disposer du manuscrit qu'elle trouve « extraordinaire » et Ding se félicite à distance de cette « très bonne occasion » qui permet d'entrevoir que « ... d'une façon ou d'une autre l'armée perdue devrait être publiée »²⁹³. D'une façon plutôt que d'une autre pourrait-on dire.

²⁹¹ Sur ces réseaux d'extrême-gauche et l'implication du couple Lamour – Gutelman, voir le livre de Daniel Bensaïd : *Une lente impatience*, Paris : Stock, 2004, p. 86.

²⁹² ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 24.7.1973.

²⁹³ ARCJ, 118 J 217, Lettres de Ding à Viatte, 25.10.1973 et 12.2.1974.

Effectivement, de très larges extraits des mémoires de Ding Zuoshao sont publiés dans l'ouvrage que Catherine Lamour signe en 1975 aux Éditions du Seuil, sous le titre accrocheur d'*Enquête sur une armée secrète*. Certes citée laconiquement en bibliographie («Mémoires inédites du professeur Ting – manuscrit»²⁹⁴), la source originale issue de la collaboration épistolaire Ding-Viatte est présentée par l'auteure du livre en employant le discours indirect, et répartie au fil des quinze premiers chapitres de l'*Enquête*. En alternance, un récit contemporain et romancé évoque les expériences vécues par Catherine Lamour au cours de son périple en Asie du Sud-Est, ainsi que ses états d'âme sentimentaux dans sa relation chahutée avec son compagnon. Ironie de l'histoire, c'est donc par l'intermédiaire d'un couple de jeunes militants français d'extrême-gauche que les mémoires du nationaliste chinois anticommuniste retiré des affaires entrent dans le monde éditorial francophone, sous une forme bien différente de celle que les deux co-auteurs du manuscrit avaient imaginée.

Représentative d'un journalisme d'enquête engagé et en prise sur l'histoire immédiate, dans la mouvance des ouvrages de Jean Lacouture en vogue à l'époque, l'*Enquête sur une armée secrète* de Catherine Lamour ne trouvera pas grâce aux yeux des historiens spécialistes du Sud-Est asiatique. Si son travail d'investigation sur le terrain est salué et lui permettra d'être considérée, en sus de ses autres ouvrages, comme l'une des pionnières – avec Michel Gutelman – des travaux sur la «géopolitique des drogues»²⁹⁵, la méthode mixte employée pour la réalisation de son *Enquête* est fortement critiquée dans des revues spécialisées. Qualifiée d'«irritante», elle s'avère très éloignée d'une démarche historique sérieuse²⁹⁶. Pour le vieillissant auteur des mémoires sur «L'armée perdue», la sortie de l'ouvrage de Catherine Lamour demeure pourtant

²⁹⁴ LAMOUR Catherine, *Enquête sur une armée secrète...*, p. 287.

²⁹⁵ Cela ressortira plus de vingt-cinq ans plus tard à l'occasion de la soutenance de thèse de COUVY Pierre-Arnaud, *Les territoires de l'opium. Géopolitique dans les espaces du Triangle d'Or et du Croissant d'Or*, Paris: Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, 2001. Compte rendu paru dans la revue *Drogues Trafic International*, n° 12, janvier 2002.

²⁹⁶ «*This is an infuriating book from a point of view of an historian. [...] Not the least unsatisfactory aspect of this book is the way in which its author has chosen to intertwine an account of her own emotional life with the main story that she is seeking to tell*», *Pacific Affairs*, p. 156-157.

un heureux événement, après une bonne douzaine d'années d'attente. C'est en 1978 seulement qu'il pourra en prendre connaissance dans sa version française à Taïwan, après l'avoir déjà lu dans une version traduite en coréen une année plus tôt²⁹⁷.

Entre-temps, Ding Zuoshao, qui comme Viatte a reçu un exemplaire dédicacé de l'*Enquête* de Catherine Lamour²⁹⁸, a eu l'occasion d'en parler de vive voix avec son correspondant. Celui-ci accomplit en effet un voyage semi-officiel à Taïwan en 1975. Les deux amis ne se sont plus vus depuis quarante ans lorsque Viatte pose le pied sur le sol taïwanais en avril 1975. Au sein d'une délégation française de cinq personnes, dont le sinologue Léon Vandermeersch et le professeur de droit comparé René Rodière font partie, il est accueilli sur l'île par le représentant du ministère de l'Instruction publique taïwanais²⁹⁹. L'occasion est belle pour Viatte de prononcer plusieurs conférences dans un cadre universitaire, et surtout d'évoquer avec son ami souvenirs et projets. Celui d'éditer le texte complet de «L'armée perdue» est toujours d'actualité en 1975 et, l'année suivante, Viatte tentera même de le faire publier par une maison canadienne. En vain. Toujours en contact par lettres mais avec plus de difficultés à partir de 1984, lorsque les problèmes oculaires de Ding dégradent son écriture, les deux correspondants prendront plaisir à évoquer leurs souvenirs et à échanger régulièrement des nouvelles familiales au soir de leur vie. À partir de 1987, Ding ne peut plus écrire et c'est à la demande de son épouse que le jésuite Pierre de Goësbriand, en charge de la paroisse du Sacré-Cœur à Tainan, donne de ses nouvelles par lettre à Auguste Viatte.

Ding Zuoshao, «*faible, sourd et incapable de se déplacer par lui-même*», a demandé à être baptisé le 20 février 1987 et porte le prénom de Paul, identique à celui de l'évêque de Tainan, M^{gr} Cheng³⁰⁰. Cette conversion au christianisme, qui fait en quelque sorte renouer le juriste chinois avec le milieu jésuite qui a marqué sa formation

²⁹⁷ ARCJ, 118 J 217, Lettres de Ding à Viatte, 23.4.1977 et 8.7.1978.

²⁹⁸ «*Au professeur Viatte, ces souvenirs un peu romancés qui doivent beaucoup à notre ami commun, Ting Tso-Chao. Catherine Lamour. En toute amitié*». Dédicace de l'ouvrage de Catherine Lamour conservé dans le Fonds Auguste Viatte. ARCJ, 118 J 202.

²⁹⁹ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Ding à Viatte, 31.12.1974.

³⁰⁰ ARCJ, 118 J 217, Lettre de Mme Ding Zuoshao à Viatte, 6.4.1987.

intellectuelle à l'Université Aurore de Shanghai, intervient trois ans avant sa disparition. Ding Zuoshao meurt le 23 janvier 1990, au milieu de sa famille, et son corps est conduit au cimetière de Taichung, précédé des « *délégations officielles, celles des avocats, des collègues, du Lion's Club, celle des amis, etc.* »³⁰¹. Trois ans plus tard, le 21 novembre 1993, Auguste Viatte décède également, « *entouré des siens, au pied de sa chère Montagne Sainte-Genève, à Paris où il a choisi l'ultime repos* »³⁰².

³⁰¹ ARCJ, 118 J 217, Lettre du Père P. de Goësbriand à Viatte, 27.2.1990.

³⁰² HAUSER Claude, « Auguste Viatte 1901-1993. Une vie dans le siècle », *Actes de la Société jurassienne d'émulation*, 1994, p. 161-173.

Conclusion

L'amitié intellectuelle entre Ding Zuoshao et Auguste Viatte a traversé sans faillir la majeure partie du xx^e siècle. Durable, elle n'est entrecoupée que par l'unique parenthèse de la Seconde Guerre mondiale, puis de la guerre civile qui prélude au partage de la Chine entre la République populaire communiste et l'autre République chinoise, retranchée sur l'île de Taïwan. De part et d'autre de cette profonde déchirure politico-idéologique dont la guerre froide globale a empêché toute cicatrisation, la relation entamée par les deux amis qui se sont rencontrés au temps de leur formation intellectuelle parisienne a perduré. Entretien par une riche correspondance, elle permet de prendre toute la mesure du partage de leurs expériences, échangées autour des destinées d'une Chine aux prises avec l'accélération de son histoire. Une Chine en partage, pensée et débattue autour d'une relation culturelle particulière entre Orient et Occident, qui apparaît comme un fil longuement tissé au gré des rencontres épistolaires et des circulations d'idées entre ces deux amis.

Essentiellement documenté à partir de sources originales, majoritairement produites par Ding Zuoshao et conservées par Auguste Viatte, le récit de cette amitié débouche ainsi sur une histoire « incarnée » de différents contacts et réseaux culturels qui se développent entre la Chine et l'Europe au cours du xx^e siècle. La micro-histoire sociale des intellectuels se révèle à plus d'un égard propice à l'écriture

d'une histoire véritablement connectée sur le plan culturel. Toute étude de correspondance débouche en effet sur une meilleure connaissance des milieux et des réseaux qui sous-tendent la relation épistolaire, aux frontières du privé et du public³⁰³. Ainsi, au gré de l'analyse de ces correspondances, réseaux de sociabilité, échanges d'idées et témoignages livrés a posteriori, ce récit donne à voir les potentialités d'une micro-histoire transnationale des circulations et des échanges culturels, dont il convient à présent de circonscrire les limites et les ouvertures.

S'affirme tout d'abord avec netteté l'importance de la dimension francophone et catholique dans le développement des réseaux intellectuels qui sous-tendent l'amitié personnelle rapprochant Ding et Viatte. Au-delà des cercles estudiantins de l'Amitié franco-chinoise qui permettent le contact initial à l'aube des années 1930, ce sont essentiellement les ordres religieux engagés dans les actions missionnaires en Asie qui structurent leurs principaux supports d'échanges intellectuels. Des oratoriens aux lazaristes, en passant par les dominicains et bien sûr les jésuites, cette sociabilité catholique organique apparaît omniprésente. Non seulement dans les différentes revues où les deux amis – plus particulièrement Auguste Viatte – publient leurs articles, mais aussi au travers des cercles qui sont sollicités aux moments clés de son itinéraire par ce Chinois nationaliste qui a débuté sa formation à l'Université Aurore de Shanghai, fondée par les jésuites. Au soir de sa vie, Ding Zuoshao se convertit d'ailleurs au catholicisme dans la mouvance des pères jésuites présents à Taïwan. Des affinités cléricales qui contrastent avec le parcours d'Auguste Viatte, intellectuel initialement proche du « milieu Maritain ». Ses efforts d'autonomisation « en tant qu'intellectuel catholique », hors des milieux culturels directement soumis à l'autorité ecclésiastique, auront été constants tout au long de sa carrière professorale. Émancipation apparente en fait, si l'on considère que ce que le réseau intellectuel catholique perd en consistance dans le mouvement général de déconfessionnalisation qui

³⁰³ À propos des correspondances et de leur rôle en histoire culturelle: NETTER Marie-Laurence, « Les correspondances dans la vie intellectuelle. Introduction », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 8, 1990, p. 5-9; et PROCHASSON Christophe, « Les correspondances: sources et lieux de mémoire de l'histoire intellectuelle », *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, 8, 1991, p. 1-5.

suit la Seconde Guerre mondiale, il le regagne en force d'influence sur le terrain extra-européen par un transfert vers des milieux francophiles attachés à la grandeur de la nation française. À l'image de l'itinéraire personnel d'Auguste Viatte, pionnier de la francophonie littéraire, la Francophonie institutionnelle en émergence attire largement, au tournant des années 1950-1960, des cercles pour lesquels cette géopolitique culturelle prend le relais d'une grandeur coloniale en déclin. Cette perception explique l'engagement de nombre de catholiques républicains d'obédience gaulliste en faveur du maintien d'un empire colonial qu'ils jugent menacé en Asie du Sud-Est, à la fois par les mouvements indépendantistes et par les nouveaux enjeux de la guerre froide.

C'est sur ce terrain mouvant et conflictuel des frontières méridionales de la Chine passée au communisme, comme de l'Indochine en décomposition, que se rejoignent les visions et les intérêts convergents de Ding Zuoshao et d'Auguste Viatte. Entamée par un échange de bons procédés d'apprentissage et de perfectionnement linguistique, leur relation se développe au fil de leur itinéraire grâce à une volonté partagée de faire connaître à un public européen et francophone les vicissitudes et les enjeux mondiaux de la résistance anticomuniste menée dans le Triangle d'Or par la guérilla à la solde du Guomindang récemment défait. Au temps de la bipolarisation du monde, l'intellectuel chrétien occidental et le nationaliste chinois attiré par l'action militaire se retrouvent ainsi dans le même camp anticomuniste, nonobstant quelques nuances dans leurs engagements et leurs convictions.

Anticomunisme virulent jusqu'à l'excès, concrétisé par un combat sur le terrain de tous les instants chez cet idéologue de l'« armée perdue » qu'est le bouillonnant Ding Zuoshao. Au fil d'une correspondance qui tend à devenir répétitive avec le poids de l'âge, celui-ci apparaît de plus en plus marqué par un complexe obsidional qu'attisent les revers militaires successifs de ses troupes et le retrait progressif du soutien américain et de la CIA.

Anticomunisme intellectuel de lutte, à vocation transnationale, du côté d'Auguste Viatte. Celui-ci considère que le danger principal pour les valeurs occidentales et libérales se situe davantage du côté de l'expansionnisme chinois en Asie que dans la menace soviétique en Europe,

«gelée» par l'équilibre de la terreur. Au final, c'est bien à l'entrecroisement de ces réseaux anticommunistes, catholiques et francophones que se cristallisent les principaux échanges et projets menés par les deux amis. Sans être décisifs dans leur action qui demeure relativement confidentielle à l'échelle politico-diplomatique, leurs engagements réciproques, maintes fois évoqués ou réaffirmés au fil de leurs contacts épistolaires, font ressortir la posture particulière d'intellectuel qui est la leur et les limites d'une influence davantage espérée que concrétisée.

Replié dans des fonctions de formateur idéologico-académique au service du régime ultra-autoritaire de Jiang Jieshi sur l'île-refuge taïwanaise, raidi dans un univers politique manichéen par ses engagements belliqueux précédents, Ding Zuoshao maintient ouverte une des rares fenêtres de réflexion et de dialogue intellectuel sur le monde par l'intermédiaire du retour sur soi que lui procure l'envoi au compte-gouttes de ses *Mémoires* à son correspondant franco-suisse. Pour Auguste Viatte, ce dialogue mémoriel demeurera inachevé, vu l'impossibilité de trouver un éditeur francophone à un manuscrit qui apparaît plutôt politiquement incorrect à l'heure du réchauffement puis de l'établissement des relations officielles entre la France et la Chine maoïste. Au cours de cette longue et vaine entreprise éditoriale, le professeur de littérature aura atteint les limites de son influence de médiateur culturel entre l'Europe et l'Asie, démontrée en d'autres circonstances. «Médiateur», Viatte l'est notamment en tant que «producteur de culture», essayiste reconnu pour son ouvrage à large audience francophone intitulé *L'Extrême-Orient et nous*. Plus prosaïquement, il endosse également cette qualité médiatrice dans ses activités régulières de chroniqueur des choses asiatiques, comme au travers de ses nombreux efforts pour «agencer les circulations culturelles» entre la Chine, puis Taïwan et sa propre sphère d'influence francophone³⁰⁴. Un tropisme de passeur d'idées et d'agent privilégié de circulations culturelles que Viatte a cultivé tout au long de son parcours, depuis sa découverte précoce de la Chine entre les deux guerres, à un moment où le débat sur la relation «Orient-Occident» polarise les

³⁰⁴ Sur la notion plurielle de «médiateur culturel» et son influence dans le domaine des relations internationales, voir les conclusions de FRANCK Robert à l'ouvrage collectif intitulé *Les relations culturelles internationales au XX^e siècle*, Bruxelles : Peter Lang, 2010, p. 673.

milieux intellectuels³⁰⁵. Au service d'une défense et illustration de la culture française de par le monde, Viatte n'a cependant pas toujours su éviter l'écueil d'une crispation nationaliste face aux conflits de la décolonisation et aux indépendances pourtant irréversibles sur les terrains indochinois ou algérien. Une telle évolution semble avoir été trop difficile à accepter pour cet intellectuel attaché par-dessus tout à la grandeur hexagonale.

L'historien du contemporain ne peut qu'être fasciné par l'ampleur et la durée d'une correspondance personnelle qui traverse les continents et le siècle par-delà tant de vicissitudes historiques. Interrompue uniquement par la disparition de l'un des protagonistes, elle a été entretenue par la motivation première d'une amitié intellectuelle sans concessions. Propre à cultiver une sociabilité sans faille, l'entretien privé du contact épistolaire a également joué un rôle de régulation et de médiation politico-intellectuelle entre ces deux partenaires, comme le laisse transparaître un échange de lettres qui n'est malheureusement pas croisé³⁰⁶. Cette fonction modératrice est nettement ressortie au plus fort des interrogations mêlées d'exagérations ou de dérives idéologiques qui ont imprégné les idées et discours des deux intellectuels. C'est le cas lorsqu'ils sont confrontés aux crises de leurs sociétés respectives et à la montée universelle des nationalismes durant les années 1930, ou lorsqu'ils se mêlent plus ou moins profondément et directement aux luttes manichéennes de la guerre froide. À ce jeu du dialogue et de la modération par l'échange dialectique, Auguste Viatte a le plus souvent servi de maître à son ami chinois, plus enclin de son côté à se livrer totalement, corps et âme, dans ses engagements. Éthique de la conviction, éthique de la responsabilité, deux facettes parmi d'autres d'un échange constamment vécu et débattu entre des amis qui, pour être profondément insérés dans leur temps et leur milieu d'origine, n'ont cependant jamais renoncé à cultiver leur relation, autour d'une même passion en partage: celle de la Chine contemporaine, de son histoire mouvementée et de son avenir incertain.

³⁰⁵ À ce sujet, voir l'ouvrage collectif dirigé par COLIN Pierre, *Intellectuels chrétiens et esprit des années 20*, Paris: Cerf, 1997.

³⁰⁶ Christophe Prochasson souligne notamment que la rareté des échanges de lettres croisés empêche trop souvent de saisir toute la « *dynamique et le fonctionnement d'une correspondance* ». PROCHASSON Christophe, « Les correspondances... », p. 3-4.

Sources et bibliographie

SOURCES MANUSCRITES

Archives de la République et Canton du Jura

Fonds Auguste Viatte

118 J 29 – A2,3 Journaux de voyages. – 1924-1947.

118 J 30 – A2,3 Journaux de voyages. – 1924-1947. A2,4 Mes cahiers.
– 1939-1988.

118 J 117 – C1,9 L'Extrême-Orient et nous. – [s.d.].

118 J 202 – D4/2,3 Romans. Contient le manuscrit de Ding Zuoshao :
« L'armée perdue » sous deux formes : manuscrit de la main
d'Auguste Viatte, 206 pages ; tapuscrit de 150 pages revu en 1976
par Catherine Lamour.

118 J 121 – Les révolutions chinoises. Dossier contenant le
manuscrit intitulé « Esquisse des révolutions chinoises » et les
récits de voyage en Extrême-Orient d'Auguste Viatte au cours
des années 1920.

118 J 217 – E2/3 Correspondance avec Ding Zuoshao. – 1923-1993.

118 J 227 – E4/1,7 Extrême-Orient. – 1961-1981.

SOURCES IMPRIMÉES

Revues

Current Events Monthly, 1930

Hebdomadaire de la voix du peuple, 1932

The Jimei weekly, 1931

National Szechuan University Weekly, 1933

Reconstruction, 1929

La Revue des Jeunes

La Vie intellectuelle

Whampoa Monthly, 1930

Ouvrages

BENSAÏD Daniel, *Une lente impatience*, Paris : Stock, 2004.

DING Zuoshao, *La douane chinoise*, Paris : Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1931.

GARDEY Bernard, *Pour quoi je vis*, Paris : Cerf, 1968.

GLAENZER Antoine et NOIRJEAN François (éd.), *Auguste Viatte, Facettes d'une vie*, Porrentruy : Société jurassienne d'émulation, 2015.

LAMOUR Catherine, *Enquête sur une armée secrète*, Paris : Seuil, 1975.

VIAATTE Auguste, *L'Extrême-Orient et nous*, Montréal : Éditions de l'Arbre, 1942.

VIAATTE Auguste, *D'un monde à l'autre. Journal d'un intellectuel jurassien au Québec*. Édité et présenté par Claude Hauser. Québec, Courrendlin, Paris : Presses de l'Université Laval, Éditions jurassiennes et européennes : L'Harmattan, vol. 1 et 2, 2001 et 2003.

Littérature secondaire

BERGÈRE Marie-Claire, BIANCO Lucien, DOMES Lucien, *La Chine au XX^e siècle*, Paris : Fayard, 1989.

- BERGÈRE Marie-Claire, «Shanghai ou l'autre Chine 1919-1949», *Annales ESC*, n° 5, 1979, p. 1039-1068.
- BERGÈRE Marie-Claire, «Edmund Fung: In Search of Chinese Democracy. Lectures critiques», *Perspectives chinoises*, n° 83, janvier-février 2001.
- BIANCO Lucien, *La récidive. Révolution russe, révolution chinoise*, Paris: Gallimard, 2014.
- BOUCHARENC Myriam, «Choses vues, choses lues: le reportage à l'épreuve de l'intertexte», *Cahiers de narratologie*, 2006 (3), p. 2-11.
- CABESTAN Jean-Pierre et VERMANDER Benoît, *La Chine en quête de ses frontières*, Paris: Les Presses de Sciences Po, 2005.
- CHAUBET François et LOYER Emmanuelle, «L'École libre des hautes études de New York: exil et résistance intellectuelle», *Revue historique*, 616, octobre-décembre 2000, p. 939-972.
- CHUNG Dooeum, *Elitist Fascism. Chiang Kai-Shek's Blueshirts in 1930's China*, Aldershot: Ashgate, 2000.
- CLYMER Kenton, «The United States and the Guomindang (KMT) forces in Burma (1949-1954): a Diplomatic Disaster», *The Chinese Historical Review*, 1, May 2014, p. 24-44.
- COLIN Pierre, *Intellectuels chrétiens et esprit des années 20*, Paris: Cerf, 1997.
- CORCUFF Stéphane, «Les "Continentaux" de Taïwan. Une catégorie identitaire récente», *Perspectives chinoises*, 57, janvier-février 2000, p. 74-84.
- DRYBURGH Marjorie, *North China and Japanese Expansion 1933-1937. Regional Power and the National Interest*, Richmond: Curzon Press, 2000.
- DIKÖTTER Frank, *The Age of Openness: China before Mao*, Hong Kong: University of Hong Kong Press, 2008.
- DONGEN Luc van, ROULIN Stéphanie, SCOTT-SMITH Giles, *Transnational anti-communism and the Cold War*, New York: Palgrave Macmillan, 2014.

- DULPHY Anne, FRANCK Robert, MATARD-BONUCCI Marie-Anne, ORY Pascal (éd.), *Les relations culturelles internationales au XX^e siècle*, Bruxelles: Peter Lang, 2010.
- EASTMAN Lloyd E., *The Abortive Revolution. China under nationalist Rule 1927-1937*, Cambridge: Harvard University Press, 1990.
- GIBSON Richard M., *The Secret Army*, Singapore: John Wiley and Sons, 2011.
- HAUSER Claude, «Auguste Viatte 1901-1993. Une vie dans le siècle», *Actes de la Société jurassienne d'émulation*, 1994, p. 161-173.
- HEYLEN Ann, «De l'histoire locale à l'histoire nationale. La difficile institutionnalisation d'une historiographie taïwanaise», *Perspectives chinoises*, 66, juillet-août 2001, p. 41-54.
- ISRAEL John, *Student nationalism in China 1927-1937*, Stanford: Stanford University Press, 1966.
- JIRATTIKORN Amporn, «Shan virtual insurgency and the spectatorship of the nation», *Journal of Southeast Asian Studies*, 42 (1), February 2011, p. 17-38.
- KIM Yong-ya, *Images de la Chine à travers la presse francophone européenne de l'entre-deux-guerres*, Louvain-la-Neuve: Académia-Bruylant, 2005.
- KIRBY William C., *Germany and Republican China*, Stanford: Stanford University Press, 1984.
- LEE Thomas H.C., «Chinese education and Intellectuals in Postwar Taiwan», in CHUN-CHIEH Huang et FENG-FU Tsao (éd.), *Postwar Taiwan in Historical Perspective*, College Park: University of Maryland, 1996, p. 135-157.
- LÉVY Claude, «Deux hebdomadaires de gauche devant la fin de la guerre d'Indochine (1953-1955)», in AGERON Charles-Robert (dir.), *Les chemins de la décolonisation de l'empire français*, Paris: Éd. CNRS, 1986, p. 251-262.
- LIANG Hsi-Huey, «La Chine et l'équilibre des pouvoirs européens en 1936», *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1986, 7-8, p. 9-12.

- LIEBERTHAL Kenneth, «The suppression of secret societies in Post-Liberation Tientsin», *The China Quarterly*, n° 54, apr.-jun.1973, p. 242-244.
- LINTNER Bertil, «The CIA's First Secret War. Americans helped stage raids into China from Burma», *Far Eastern Economic Review*, 16.9.1991, p. 56-58.
- LINTNER Bertil, *Burma in Revolt. Opium and Insurgency since 1948*, Chiangmai: Silkworm Books, 2003.
- MARCHAND Louis, «La mystique du panjaponisme: un "Mein Kampf" nippon», *Annales E.S.C.*, 1946, vol. 1, n° 3, p. 235-246.
- MEI Wen-li, «The intellectuals on Formosa», *The China Quarterly*, September 1963, p. 65-74.
- MOREL Pierre, «Deux mondes qui ne peuvent plus s'ignorer...», in *Les Écrivains français du XX^e siècle et la Chine*, Arras: Artois Presses Université, 2001, p. 13-19.
- NETTER Marie-Laurence, «Les correspondances dans la vie intellectuelle. Introduction», *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 8, 1990, p. 5-9.
- NIES Volker, «*Apaisement in Asien*». *Frankreich und der Fernostkonflikt 1937-1940*, München: R. Oldenbourg Verlag, 2009.
- POUILLON François (éd.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris: Karthala, 2012.
- PROCHASSON Christophe, «Les correspondances: sources et lieux de mémoire de l'histoire intellectuelle», *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, 8, 1991, p. 1-5.
- ROUSSEAU Sabine, *La colombe et le napalm. Des chrétiens français contre les guerres d'Indochine et du Vietnam 1945-1975*, Paris: CNRS, 2002.
- ROUX Alain, *La Chine contemporaine*, Paris: Armand Colin, 2015.
- SCHALLER Zélie, *La correspondance d'Auguste Viatte avec ses parents (1918-1927)*, Sarrebruck: Éditions universitaires européennes, 2016.
- SIRINELLI Jean-François, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris: Fayard, 1990.

- SIRINELLI Jean-François, *Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron*, Paris: Fayard, 1995.
- SPENCE Jonathan D., *La Chine imaginaire*, Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 2000.
- SU Hungdah, «La Chine nationaliste et les États-Unis vis-à-vis de la nouvelle politique chinoise de la France 1963-64», *Revue d'histoire diplomatique*, n° 4, 2004, p. 369-405.
- TERTRAIS Hugues, *L'Asie pacifique au XX^e siècle*, Paris: Colin, 2015.
- TERTRAIS Hugues, *Regards sur l'Indochine 1945-1954*, Paris: Gallimard, 2015.
- TRANVOUEZ Yvon, «Le père Maydiou et la crise du progressisme chrétien», *Mémoire dominicaine*, Paris: Cerf, n° spécial II, 1998, p. 203-217.
- TSANG Steve, «Chiang Kai-Shek and the Kuomintang's policy to reconquer the Chinese Mainland, 1949-1958», *In the Shadow of China: Political Developments in Taiwan since 1949*, Honolulu: Univ. of Hawai'i Press, 1993, p. 48-72.
- WALEY-COHEN Joanna, *Les sextants de Pékin*, Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 2002.
- WESTAD O.A, *Decisive Encounters. The Chinese Civil War 1946-1950*, Stanford: Stanford University Press, 2003.
- XIN Zhang, *Social Transformation in Modern China. The State and Local Elites in Henan 1900-1937*, Cambridge University Press, 2000.
- YING Duan, «Kuomintang Soldiers and Their Descendants in Northern Thailand: An Ethnographic Study», *Journal of Chinese Overseas*, 4, 2 (nov. 2008), p. 238-257.

Table des matières

INTRODUCTION	9
D'abord l'histoire d'une amitié.....	10
Deux trajectoires croisées autour d'une passion de la Chine partagée.....	12
CHAPITRE 1. PARIS-SHANGHAI, ALLERS-RETOURS : UNE AMITIÉ AU CARREFOUR (1928-1930)	15
Magie de la Chine et du voyage... ..	17
Rencontre à Paris, sous le signe des amitiés franco-chinoises...	21
CHAPITRE 2. FACE AUX CRISES ET AUX TOTALITARISMES : QUELLE CHINE, QUELLE EUROPE ? (1931-1937)	29
Nationalisme chinois et tentations totalitaires	30
Le national-socialisme d'Hitler: un modèle ?	34
Les voies difficiles de l'engagement politique.....	39
CHAPITRE 3. GUERRES ET RÉVOLUTIONS : RUPTURES ET ENGAGEMENTS (1937-1950)	47
L'union sacrée contre le Japon	48
<i>L'Extrême-Orient et nous</i> : un ouvrage remarqué d'Auguste Viatte.....	55
Ding Zuoshao: un « Chinois moyen » emporté par la guerre...	61

CHAPITRE 4. DES RETROUVAILLES POUR MÉMOIRE	
AU TEMPS DE LA GUERRE FROIDE (1950-1956).....	91
La guerre froide sur le terrain sino-birman : entre affrontements et guérillas (1950-1953).....	93
Transferts européens d'un anticommunisme asiatique.....	104
Temps de l'exil, temps de la mémoire (1954-1956)	114
CHAPITRE 5. DEUX SPECTATEURS ENGAGÉS	
POUR UNE CHINE PARTAGÉE (1957-1990).....	119
Ding Zuoshao, intellectuel organique du Guomindang à Taïwan	121
Face au déclin de la position internationale de Taïwan	126
<i>Signes du temps</i> : une révolution culturelle à débattre	133
L'« armée perdue »... une seconde fois.....	137
CONCLUSION.....	145
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....	151

Achévé d'imprimer
en avril 2018
aux Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

Responsable de production : Sandra Lena

« Je ne suis pas mort, heureusement, par la grâce de Dieu ! J'ai traversé huit ans de guerre contre le Japon, six ans de guerre contre les communistes, et voici maintenant que je suis avec le général Limi, contre la Russie aussi, à la frontière de la province du Yunnan, quelquefois en Birmanie, en Thaïlande. Ma santé est bonne, comment allez-vous mon cher ? »

Ce condensé de récit de vie est celui que parcourt le professeur de littérature française Auguste Viatte en ouvrant la lettre de son ami chinois Ding Zuoshao en octobre 1952. Leur amitié s'est nouée durant les années 1930 à Paris, où le jeune Ding rédige sa thèse de doctorat en droit. Rentré en Chine dès 1931, bientôt mobilisé dans la résistance nationaliste à l'agression japonaise, Ding Zuoshao va chercher sa voie politique au contact de l'intellectuel chrétien engagé qu'est devenu Auguste Viatte, alors en poste à l'Université Laval de Québec.

À ce moment-là, la Chine vient de se partager en deux républiques : populaire et continentale d'un côté, nationaliste et insulaire de l'autre. Ce livre déroule le fil d'une relation étoffée par les étapes marquantes de l'histoire chinoise d'après-guerre : des frontières sino-birmanes où Ding Zuoshao dirige idéologiquement « l'armée perdue » nationaliste qui refuse de reconnaître la victoire militaire maoïste, jusqu'aux débats que provoque en Occident la Révolution culturelle, en passant par le lent déclin du rôle international du régime taïwanais. Avec ce leitmotiv partagé par les deux correspondants : d'une part faire mémoire des engagements de l'intellectuel chinois dans sa lutte anticommuniste, d'autre part échanger de manière dialectique sur les enjeux asiatiques de la guerre froide globale et de la décolonisation. L'histoire de cet échange épistolaire d'exception permet ainsi de découvrir un aspect peu connu des circulations culturelles qui ont relié l'Europe francophone et la Chine à l'époque contemporaine.

ISBN 978-2-88930-193-5



9 782889 301935